Illinois U. Library

NUMÉRO 176

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Abigaïl Parris

Abigaïl Rebecca Parris Hale Mme Putnam

Abigaïl Hale

1 ABIGAÏL. — *On va même jusqu'à dire que Betty s'est envolée!* (ACTE I.)

2 HALE. — *Et vous dites que sept sont morts en venant au monde?* (ACTE I.)

3 ABIGAÏL, comme parlant à quelqu'un d'invisible. — *Lâchez ce couteau!* (ACTE I.)

4 PROCTOR. — *Il n'y a plus rien entre nous, Abigaïl!* (ACTE I.)

5 ELISABETH. — *Il était à la tête d'une troupe de vingt hommes...* (ACTE II.)

Proctor Abigaïl

Elisabeth Proctor

LES SORCIÈRES DE SALEM

Pièce en quatre actes d'ARTHUR MILLER

adaptation française de MARCEL AYMÉ

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 16 décembre 1954 au théâtre SARAH-BERNHARDT, dans une mise en scène de Raymond ROULEAU, des décors et costumes de Lila de NOBILI et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Révérend Parris	*Henri CRÉMIEUX*
Betty Parris	*Christiane FEREZ*
Tituba	*Miss DARLING*
Abigaïl Williams	*Nicole COURCEL*
Susanna Walcotts	*PICOLETTE*
Mme Ann Putnam	*Denise CLAIR*
Thomas Putnam	*Raoul MARCO*
Mercy Lewis	*Brigitte BARBIER*
Mary Waren	*Francette VERNILLAT*
John Proctor	*Yves MONTAND*
Rébecca Nurse	*M. COUTAN-LAMBERT*
Gilles Corey	*Jean d'YD*
Révérend John Hale	*Pierre MONDY*
Elisabeth Proctor	*Simone SIGNORET*
Willard	*Jean VIOLETTE*
Hathorne	*Maurice NASIL*
Danforth	*Marc VALBEL*
Hopkins	*Maurice CHEVIT*
Ezechiel Cheever	*Gérard DARRIEU*
Francis Nurse	*Robert MOOR*
Mary Walcotts	*Danielle LEBRUN*
Eva Barrow	*Eva BORY*
La petite Jenny	*MARITZA*
Sarah Good	*Jeanne GUILLEMIN*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Arthur MILLER

Supplément au N° 422 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Une chambre dans la maison du révérend Samuel Parris à Salem (Massachusetts) au printemps de l'année 1692. Parris est agenouillé auprès du lit sur lequel, inerte et tout habillée, gît sa fille Betty, âgée de dix ans. Il la regarde avec angoisse en murmurant une prière. Son esclave Tituba, une négresse de cinquante ans, entre craintivement.

TITUBA. — Monsieur Révérend... Betty guérira bientôt?

PARRIS. — Hors d'ici!

TITUBA, *reculant.* — Ma Betty ne va pas mourir?

PARRIS, *il se lève, furieux.* — Retire-toi de ma vue! *(Elle sort.)* Je te ferai fouetter! *(S'adossant au mur :)* Mon Dieu, aidez-moi. *(Sanglotant, il prend la main de Betty.)* Betty, mon enfant, ma fille chérie, éveille-toi, ouvre tes yeux!

Comme il va s'agenouiller, entre sa nièce Abigaïl. C'est une fille de dix-sept ans, d'une beauté éclatante.

ABIGAÏL. — Mon oncle, Suzanna Walcott est ici. Elle vient de chez le médecin.

PARRIS. — Vite.

ABIGAÏL, *se penchant dans l'entrebâillement de la porte.* — Entrez, Suzanna.

Entre Suzanna, jeune fille de seize ans.

PARRIS. — Que dit le médecin?

SUZANNA. — Mon révérend, il m'envoie vous dire qu'il n'arrive pas à trouver la cause dans ses livres. Il a beau chercher, chercher, il ne voit aucun remède au mal de Betty.

PARRIS. — Qu'il cherche encore! Pourquoi ne vient-il pas voir la malade?

SUZANNA. — Il dit que ce n'est pas ce qui l'avancera dans ses lectures. Et ce qu'il a déjà lu lui donne à conclure que la cause du mal est surnaturelle.

PARRIS. — Allons donc! Il n'y a pas là de cause surnaturelle! Allez lui dire que j'ai envoyé chercher à Beverley le reverend Hale qui se chargera de le lui confirmer, dites-lui de chercher un remède et de ne plus penser aux causes surnaturelles.

SUZANNA. — Bien, monsieur. Mais il m'a longuement recommandé d'attirer votre attention sur ce point.

Geste impatient de Parris, Suzanna a un mouvement vers la porte.

ABIGAÏL. — Ne parlez de rien au village, Suzanna.

PARRIS. — Surtout pas de causes surnaturelles.

SUZANNA. — Je me contenterai de prier pour elle.

Elle sort.

ABIGAÏL. — Mon oncle, je n'ai rien voulu dire devant Suzanna, mais vous savez qu'au village le bruit commence à se répandre d'un mal surnaturel, justement on va même jusqu'à dire que Betty s'est envolée.

PARRIS. — Envolée... Betty envolée... Voilà bien la fable la plus absurde qu'on puisse inventer.

ABIGAÏL. — Ne voulez-vous pas descendre? Le parloir est plein de gens venus aux informations.

PARRIS. — Et que veux-tu que je leur dise, moi? Que j'ai trouvé ma fille et ma nièce en train de danser la nuit comme des païennes dans une clairière de la forêt?

ABIGAÏL. — Pourquoi pas? Ce serait le meilleur moyen de couper court aux racontars.

PARRIS. — Abigaïl, je ne peux pas me présenter devant mes paroissiens alors que vous me cachez la vérité.

ABIGAÏL. — Mais, je vous l'ai dit, elle est des plus simple, mon oncle. Nous dansions dans la clairière et, quand vous avez brusquement surgi des buissons, Betty a eu si peur qu'elle s'est évanouie. Et voilà toute l'histoire. Il n'y a rien à dire de plus.

PARRIS. — Enfant, assieds-toi. Si tu sais quelque chose qui puisse aider le médecin, pour l'amour de Dieu, dis-le-moi.

ABIGAÏL, *qui tremble en s'asseyant.* — Je n'ai pas voulu faire de mal à Betty. J'ai toujours beaucoup aimé Betty.

PARRIS. — Réfléchis, mon enfant. Tu vois, je ne te gronde pas, je ne te punis pas. Mais, si vous êtes allées dans la forêt pour évoquer les esprits, je dois le savoir tout de suite, car mes ennemis, eux, ne tarderont pas à l'apprendre et ce sera ma ruine.

ABIGAÏL. — Mais nous n'avons jamais évoqué les esprits.

PARRIS. — Une bouilloire était suspendue sur le grand feu autour duquel vous dansiez avec les autres jeunes filles. Pourquoi cette bouilloire?

ABIGAÏL. — Nous avions froid et Tituba nous a apporté de la soupe.

PARRIS. — Tu m'as dit que vous étiez allées au bois pour vous rafraîchir. Voilà maintenant qu'il vous fallait de la soupe pour vous réchauffer. *(Abigaïl baisse les yeux.)* Abigaïl regarde-moi. Comprends-tu que j'ai de nombreux ennemis?

ABIGAÏL. — Je le sais, mon oncle.

PARRIS. — Il y a dans le village une faction qui a juré de m'arracher à mon ministère, le comprends-tu?

ABIGAÏL. — Je crois que oui.

PARRIS. — Eh bien! c'est précisément cette faction-là qui se réjouira d'apprendre que ma propre famille se livre dans la forêt à je ne sais quelles pratiques obscènes, à quelles abominations!

ABIGAÏL. — Oh! mon oncle, qu'allez-vous supposer?

PARRIS. — J'ai vu Tituba agiter les bras au-dessus du feu en murmurant quelque chose... Elle se balançait comme une bête sauvage...

ABIGAÏL. — Elle chantait des chansons nègres, simplement... et nous dansions.

PARRIS. — Vous dansiez... *(Silence.)* Abigaïl, par terre, sur l'herbe, j'ai vu une robe

ABIGAÏL. — Une robe?

PARRIS. — Oui, une robe. Et j'ai vu une... une forme nue courant parmi les arbres.

ABIGAÏL, *effrayée.* — A ma connaissance personne n'était nu. Vous vous êtes trompé mon oncle.

PARRIS, *avec colère.* — Je suis sûr de ce que j'ai vu. Abigaïl, je veux la vérité. C'est mon ministère qui est en jeu et peut-être ma vie.

ABIGAÏL. — Je n'ai rien de plus à vous dire mon oncle, je le jure.

PARRIS, *il la regarde et secoue la tête, demi convaincu.* — J'ai combattu trois longues années pour que ces gens arrogants courbent la tête et, juste au moment où je crois toucher au bout, il faut que tu compromettes ma réputation. Abigaïl, je t'ai donné un foyer

je t'ai nourrie. J'attends de toi que tu me répondes sincèrement. Ton nom, dans le pays, est-il sans tache?

ABIGAÏL. — J'en suis sûre, Il n'y a rien à dire sur moi.

PARRIS. — L'an dernier, je t'avais placée chez les Proctor, pour y apprendre le gouvernement d'une maison. Aujourd'hui, je suis encore à me demander quelles ont été les raisons exactes de ton renvoi. *(Silence pendant lequel il observe le visage d'Abigaïl, qui s'est crispé.)* Si Elisabeth Proctor vient rarement au temple, cette année, c'est qu'elle se soucie fort peu, aurait-elle déclaré, de s'y asseoir en compagnie d'une créature souillée.

ABIGAÏL. — Elle me hait, mon oncle, parce que j'ai refusé d'être son esclave. C'est une femme méchante, une pleurnicheuse, une menteuse. Et, j'ose vous le dire aujourd'hui, ma place n'était pas chez cette femme qui est l'une de vos pires ennemies.

PARRIS. — Ah? S'il en est ainsi, vous avez bien fait. Pourtant, j'ai été troublé de voir que, depuis sept mois que tu as quitté sa maison, aucune des familles que j'ai pressenties n'a manifesté le désir de te prendre à son service.

ABIGAÏL. — Je sais, ils veulent tous avoir des esclaves! Qu'ils s'en aillent les chercher à la Barbade, mais je ne noircirai pas mon visage pour entrer au service d'aucun d'entre eux! *(Avec ressentiment :)* Me reprochez-vous mon lit, mon oncle?

PARRIS. — Non... non...

ABIGAÏL, *en colère.* — Mon nom est pur. Je ne laisserai personne au village dire qu'il est souillé, surtout par cette sale menteuse d'Elisabeth Proctor!

Entre Mme Ann Putnam. C'est une femme de quarante-cinq ans, vieille avant l'âge.

PARRIS, *au bruit de la porte qui s'ouvre.* — Non, non, je ne veux personne. *(Voyant Mme Putnam, il devient déférent.)* Ah! c'est vous, madame Putnam. Entrez.

Mme PUTNAM, *les yeux brillants.* — Quelle chose extrordinaire, hein? C'est sûrement un coup de l'Enfer!

PARRIS. — Non, madame Putnam. A quoi pensez-vous?...

Mme PUTNAM, *courant à la fenêtre.* — Voilà donc la fenêtre d'où elle s'est envolée? *(Elle veut ouvrir la fenêtre, Parris l'en empêche.)* Un coup de l'Enfer, je vous dis, un vrai coup de l'Enfer! Dites-moi, à quelle hauteur a-t-elle volé?

PARRIS. — Madame Putnam, essayez de retrouver votre sang-froid...

Mme PUTNAM. — J'aurais tant voulu la voir! M. Collins, lui, l'a vue passer au-dessus de la grange d'Ingersoll et se poser sur le toit aussi légère qu'un oiseau *(Frénétique:)* Il l'a vue! Il l'a vue!

PARRIS. — Prenez le temps de m'écouter, maîtresse Putnam, et une fois pour toutes... *(Entre Thomas Putnam, un fermier à l'air important, cinquante ans.)* Oh! bonjour, Thomas.

PUTNAM. — C'est une grâce de la Providence que l'on sache maintenant à quoi s'en tenir. Je dis bien, une grâce de la Providence.

PARRIS, *très inquiet.* — Que l'on sache quoi? Que sait-on?

M. Putnam va vers le lit.

PUTNAM, *regardant Betty.* — Tiens! Ses yeux sont fermés! Regardez, Ann!

Mme PUTNAM. — C'est étrange. *(A Parris :)* Les yeux de la nôtre sont ouverts.

PARRIS. — Votre enfant est malade?

PUTNAM. — Malade, non. Ce n'est pas ce que moi j'appelle être malade. A la vérité, ma fille est comme la vôtre. Le Diable est entré en elles, oui, je dis bien le Diable, qui leur glace le sang et leur fait bouillir la cervelle.

PARRIS. — De quoi souffre Cathy?

Mme PUTNAM. — Elle souffre les tourments de l'Enfer! Ce matin, elle ne s'est pas réveillée, mais ses yeux sont ouverts, elle marche dans la maison sans rien voir et sans rien entendre. Elle n'a plus d'âme! *(Parris est frappé de stupeur)* Comprenez-vous? Plus d'âme!

PUTNAM. — Il paraît que vous avez envoyé chercher le révérend Hale, de Beverley?

PARRIS, *très ébranlé, il veut lutter encore.* — Simple précaution. Il a une certaine expérience en ce qui concerne les œuvres du démon.

Mme PUTNAM. — Je crois bien! A Beverley, l'an passé, il a découvert une sorcière!

PARRIS. — Oh! une sorcière! Vous admettrez que le cas était douteux.

PUTNAM, *croisant les bras, le visage sévère.* — Vraiment, monsieur Parris?

PARRIS, *baissant la tête.* — A vrai dire, je me souvient mal de cette affaire. *(Essayant de reprendre de l'assurance :)* En tout cas, il n'y a ici aucune sorcellerie.

PUTNAM. — Aucune sorcellerie? De mieux en mieux. Ah! ça, monsieur Parris, avez-vous bien pesé vos paroles?

PARRIS, *démonté.* — Thomas, je vous en prie, pas de précipitation. Tenez, je serai franc avec vous. Je viens de faire une découverte dans ma maison, Thomas. Mon esclave, ma fille et Abigaïl ont été danser la nuit dans la forêt. Oh! Je ne veux pas dire qu'elles se soient livrées à la sorcellerie et je sais que vous serez le dernier, Thomas, à vouloir qu'une accusation aussi lourde pèse sur ma maison. Je n'aurais plus qu'à m'enfuir de Salem.

PUTNAM. — Ne comptez pas sur moi pour vous soutenir dans cette affaire-là. Ne comptez pas non plus sur mon silence. J'ai toujours pris votre parti dans vos démêlés avec vos paroissiens, mais, à présent, il est clair que ma fille est devenue la proie d'un esprit malin.

PARRIS, *de plus en plus effrayé.* — D'un esprit malin? Où voulez-vous en venir?

Mme PUTNAM. — Révérend Parris, j'ai enterré sept enfants avant leur baptême et, croyez-moi, vous n'avez jamais vu de plus beaux enfants à leur naissance. Pourtant, chacun d'eux s'est éteint dans mes bras la nuit même où il est né. Et Cathy, la seule qui me reste, s'est mise à dépérir il y a quelques mois, mais à dépérir comme si un vampire suçait son sang et sa vie. C'est alors que j'ai pensé à l'envoyer à votre esclave Tituba.

PARRIS. — A Tituba? Mais que peut faire pour elle Tituba?

Mme PUTNAM. — Tituba sait comment s'y prendre pour parler aux morts, monsieur Parris.

PARRIS. — Maîtresse Ann, c'est un péché abominable d'évoquer les morts!

Mme PUTNAM. — Je prends le péché pour moi. Le risque en vaut la peine, car qui peut plus sûrement que les morts nous dire qui les a tués

PARRIS, *horrifié.* — Femme! *(A Abigaïl:)* Ainsi, vous conjuriez les esprits?

ABIGAÏL, *dans un souffle.* — Pas moi, mon oncle. C'étaient Cathy et Tituba...

PARRIS. — Je suis perdu... Abigaïl, quelle récompense pour ma charité envers vous!

Mme PUTNAM. — Ils ont été assassinés, monsieur Parris. Ce n'était pas une chose naturelle de voir mourir mes enfants de cette façon-là. Mais ma fille, ma Cathy, je la sauverai, elle! Jusqu'à présent, les morts n'ont rien dit et je n'en suis pas autrement surprise. La sorcière qui a tué mes sept enfants les empêche de communiquer avec Tituba.

PUTNAM. — Et cela, monsieur Parris, c'est un signe.

PARRIS. — Signe de quoi?

PUTNAM. — Le signe que cette maudite sorcière se trouve dans l'entourage de Tituba. Du reste, ce qui vient de se passer dans votre maison l'atteste suffisamment.

PARRIS. — Monsieur Putnam!

PUTNAM. — J'en suis fâché pour vous, monsieur Parris, mais il est temps de porter le fer dans la plaie.

Les Putnam regardent Abigaïl avec férocité.

Mme PUTNAM. — Si ta main te fait tomber dans le péché, coupe-la.

PARRIS. — Je ne vois pas ici...

Mme PUTNAM, *criant.* — Coupe-la! Coupe-la!

PUTNAM. — Coupe-la!

PARRIS, *durement.* — Abigaïl, dites la vérité, ou tant pis pour vous!

ABIGAÏL. — Mon oncle, je n'ai rien fait que danser dans la forêt avec d'autres filles. Quant à Cathy et à Tituba, j'étais loin de soupçonner la vérité. Et j'étais encore plus loin d'imaginer que leurs sorcelleries fussent inspirées par Mme Putnam.

Mme PUTNAM. — Sorcelleries! Vous l'entendez, l'insolente! Faut-il qu'une mère malheureuse, qui a perdu sept enfants...

PUTNAM. — Femme, taisez-vous!

Mme PUTNAM. — Me taire, moi? Souffrir que ma respectabilité et ma douleur de mère...

PUTNAM, *brutal.* — Silence, vous dis-je!

ABIGAÏL. — Maîtresse Ann, ayez pour assuré que ni mon oncle ni moi n'avons douté un instant de la pureté de vos intentions. Mais allez donc raconter à tous ces gens entassés dans le parloir que vous vous êtes entremise auprès d'une esclave pour évoquer les morts! Ils vous auront bientôt mise en charpie.

PUTNAM, *à Mme Putnam, d'une voix sourde.* — Elle a raison. Une autre fois, sachez tenir votre langue.

ABIGAÏL *à Mme Putnam.* — Et qu'arriverait-il si votre affaire était connue du révérend Hale? Je tremble d'y penser.

PARRIS, *détendu.* — Il est certain que, si la justice avait à connaître de vos agissements, vous seriez bientôt mal en point.

PUTNAM, *à Mme Putnam.* — Ann, vous avez prononcé des paroles imprudentes. Combien de fois vous ai-je répété que la maison du révérend était insoupçonnable!

Mme PUTNAM. — Comment? C'est vous-même qui m'avez déclaré tout à l'heure que la nièce de M. Parris...

PUTNAM. — Femme, ne m'échauffez pas les oreilles! *(A Abigaïl et à Parris :)* La douleur et l'inquiétude l'égarent, mais je ne suis pas fâché de l'incident. Il vous aura permis de saisir sur le vif comment des paroles en l'air peuvent donner naissance à l'erreur. C'est pourquoi, monsieur Parris, si vous m'en croyez, nous descendrons sans tarder au parloir où les langues doivent aller bon train.

ABIGAÏL. — Mon oncle, M. Putnam a raison.

PUTNAM. — Soyez ferme, n'attendez pas qu'on vous accuse. Dites-leur carrément que Dieu vous a ouvert les yeux et que Salem est devenu le repaire de la sorcellerie.

PARRIS. — Mais ne vont-ils pas dire que la sorcellerie est d'abord chez moi? Vous verrez qu'ils me feront tomber sur cette affaire-là. Vous verrez, Thomas.

PUTNAM. — Je serai là pour vous épauler. Bien entendu, qu'il ne soit pas question de votre esclave Tituba. Vous entendez, Ann? Je compte sur votre silence. Songez qu'il y va de la vie de notre fille.

Entre Mercy Lewis, servante des Putnam, une fille de dix-huit ans, à l'air dur et sournois.

MERCY. — Je vous demande pardon.

PUTNAM. — Pourquoi avez-vous quitté la maison et qui vous l'a permis?

MERCY. — Je venais voir comment se porte Betty.

Mme PUTNAM. — Et Cathy? Vous l'avez laissée seule?

MERCY. — Oh non! Sa grand-mère est arrivée. Mais je crois que Cathy va bien mieux. Tout à l'heure, elle a éternué un grand coup.

Mme PUTNAM. — Ah! c'est bon signe.

MERCY. — Si j'étais de vous, maîtresse Putnam, je ne me ferais plus autant de souci. Elle a vraiment éternué très fort. Qu'elle éternue encore une bonne fois, il n'en faudra pas plus pour chasser les esprits qui l'habitent. J'en suis sûre.

Elle va vers le lit.

PUTNAM, *à Parris.* — Venez.

PARRIS. — Voulez-vous me laisser seul, Thomas? J'aimerais prier.

PUTNAM. — Oui, c'est ça, vous prierez en bas, mais débarrassez-nous du Diable et la paroisse vous en saura gré. Mais oui, descendez, parlez-leur; priez avec eux. Ils ont soif de vos paroles. Allons, venez prier avec eux.

PARRIS. — Je vais leur chanter un psaume. Mais ne parlons pas de sorcellerie. D'ailleurs, la cause du mal est encore inconnue. J'ai eu assez de disputes avec eux depuis que je suis ici. Je n'en veux plus. *(A Abigaïl :)* Si elle s'agite ou si elle va vers la fenêtre, appelle-moi tout de suite. *(A Putnam :)* Aujourd'hui, elle a dans les bras une force terrible.

Il sort avec les Putnam.

ABIGAÏL. — Où en est Cathy?

MERCY. — Je ne sais pas. C'est drôle, tu sais. Depuis la nuit dernière, on dirait qu'elle marche comme une morte.

ABIGAÏL, *elle se tourne brusquement et va à Betty, la voix apeurée.* — Betty. *(Betty ne bouge pas. Elle la secoue.)* Ça suffit, Betty. Assieds-toi. Je te dis de t'asseoir.

Betty ne bouge pas, Mercy s'approche.

MERCY. — As-tu essayé de la battre? Moi, j'ai flanqué à Cathy une bonne claque. Ça l'a réveillée pour une minute. Tiens, laisse-moi faire.

ABIGAÏL, *retenant Mercy.* — Non, il pourrait monter. Ecoute, si on nous demande quelque chose, dis-leur que nous dansions. C'est ce que j'ai dit jusqu'à présent.

MERCY. — Bon, entendu... Mais ton oncle...

ABIGAÏL. — Il sait que Tituba a demandé

aux sœurs de Cathy de sortir de leurs cercueils.

MERCY. — Quoi encore?

ABIGAÏL. — Il t'a vue nue.

MERCY, *battant des mains avec un rire effrayé.* — Oh! Jésus...

ABIGAÏL. — Il n'en parlera pas. Il en a honte. Donc, nous dansions. C'est tout ce que tu sais.

Entre Mary Waren, naïve et charmante fille de dix-huit ans.

MARY WAREN. — Abby, tout le village est sens dessus dessous. Qu'allons-nous faire?

ABIGAÏL. — Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

MARY WAREN. — J'arrive de la ferme. Tout le pays parle de sorcellerie. Ils vont nous prendre pour des sorcières, Abby!

MERCY, *à Abigaïl.* — Elle va parler, j'en suis sûre.

MARY WAREN. — Abby, nous devons parler, l'accusation de sorcellerie peut nous mener à la potence. Si! C'est arrivé à Boston il y a deux mois. Il faut dire la vérité, Abby! Vous serez seulement fouettées pour avoir dansé et pour le reste.

ABIGAÏL. — *Nous,* serons fouettées!

MARY WAREN. — Je n'ai rien fait, moi. Abby! J'ai seulement regardé!

MERCY, *menaçante.* — Tu es très forte pour regarder, hein, Mary Waren! et courageuse aussi, comme les gens qui regardent par le trou de la serrure!

Betty pleurniche sur le lit.

ABIGAÏL. — Betty? *(Elle va vers Betty.)* A présent, Betty chérie, réveille-toi. C'est Abigaïl. *(Elle fait asseoir Betty sur le lit et la secoue.)* Betty, je vais te battre si tu pleures encore! Mais non, tu vas mieux. J'ai parlé à ton père et je lui ai tout raconté. Tu n'as donc plus rien à craindre.

BETTY. — Je veux ma maman.

ABIGAÏL. — Ne rêve pas. Ta mère est morte et enterrée depuis deux ans.

BETTY. — Je veux m'envoler vers maman. Laisse-moi m'envoler.

Elle lève les bras comme pour s'envoler. Abigaïl la rejette contre le mur.

ABIGAÏL. — Je lui ai tout dit. Maintenant, il sait.

BETTY, *se redressant.* — Tu as bu du sang, Abby. Ça, tu ne le lui as pas dit.

ABIGAÏL. — Betty, ne répète jamais ça. Tu entends? Jamais.

BETTY. — Tu l'as fait, tu l'as fait! Tu as bu un philtre pour tuer la femme de John Proctor. Oui, tu as bu un philtre pour tuer maîtresse Proctor!

ABIGAÏL, *la giflant.* — Tais-toi, hein? Tais-toi!

BETTY, *retombant sur le lit.* — Maman! Maman!

Elle sanglote.

ABIGAÏL. — Vous, maintenant, écoutez-moi. Nous avons dansé dans la forêt, rien de plus. Pas un mot sur Tituba ni sur l'évocation des morts. Mercy, tu informeras les autres de ce qu'il faut dire et de ce qu'il ne faut pas dire. Et toi, Mary Waren, fais bien attention. Si tu laisses échapper un mot ou même une syllabe au sujet des autres choses, j'irai te trouver au plus noir d'une nuit terrible et je te ferai trembler pour quelque chose. Et tu sais que je le ferai. J'ai vu les Indiens écraser la tête de mes parents sur l'oreiller qui touchait le mien. Ce n'est pas une Mary Waren qui peut me faire peur. *(Saisissant Betty qui gémit, elle la secoue brusquement.)* Toi, ça va bien... Assieds-toi et qu'on ne t'entende plus.

Betty s'évanouit et Abigaïl va prendre un pot à eau.

MARY WAREN. — Abby! Elle va mourir! Ah! c'est un péché d'évoquer les morts!

ABIGAÏL, *la menaçant avec le pot à eau.* — Vas-tu te taire, Mary Waren? Mercy, je compte sur toi pour surveiller cette imbécile.

MERCY. — Sois tranquille. Où qu'elle soit, je serai au courant de ses faits et gestes.

Entre John Proctor, un fermier de trente-cinq ans.

MARY WAREN. — Oh! Monsieur Proctor, je m'en allais justement.

Proctor l'attrape au moment où elle passe devant lui.

PROCTOR. — Etes-vous devenue sourde, Mary Waren? Je vous avais défendu de quitter la maison. Pour quoi pensez-vous que je vous paie? Je dois courir après vous plus souvent qu'après mes vaches!

MARY WAREN, *théâtrale.* — Je suis venue pour voir les événements!

PROCTOR. — Je vous ferai voir un grand événement sur votre échine. En attendant, rentrez à la maison où votre ouvrage vous réclame.

Mary Waren sort, suivie de Mercy Lewis.

ABIGAÏL. — Dieu! c'est vous, John. Que je vous regarde! J'avais un peu oublié votre carrure, votre force.

PROCTOR, *avec un demi-sourire.* — Qu'est-ce qui se passe ici?

ABIGAÏL. — Oh! John, je crois rêver. Vous, dans ma chambre! Vous! Je n'avais jamais osé y penser.

PROCTOR. — Non, Abby, ne le prenez pas sur ce ton. Ce matin, en arrivant au village, j'ai entendu des rumeurs inquiétantes et je ne suis entré ici que pour en connaître la cause. Adieu, portez-vous bien.

ABIGAÏL, *sautant presque sur lui.* — Un mot! Un seul mot! Vous pouvez tout de même me dire un mot!

PROCTOR. — Je n'ai rien à vous dire. Il n'y a plus rien entre nous, Abigaïl. Enfoncez-vous ça dans la tête.

ABIGAÏL. — Vous êtes venu pour me voir. Vous le savez bien.

PROCTOR. — Je vous dis que non! Simplement, j'ai voulu savoir ce que votre oncle pensait gagner à toutes ces histoires de sorcellerie.

ABIGAÏL. — John, dites-moi une parole de douceur!

PROCTOR, *l'écartant de son chemin.* — Non, non, Abby, c'est fini.

ABIGAÏL, *se raidissant.* — Vous ne me ferez pas croire que vous avez fait cinq kilomètres pour voir voler cette petite sotte. Je vous connais.

PROCTOR. — Je vous demande ce que manigance le pasteur.

ABIGAÏL, *avec impatience.* — Mais mon oncle ne manigance rien! Il tremble dans sa peau parce qu'il nous a trouvées, l'autre nuit, dansant dans la forêt.

PROCTOR. — Oh! Vous êtes devenue perverse, hein? *(Petit rire d'Abigaïl qui se rapproche de lui.)* Vous serez la honte du village avant votre vingtième année. *(Montrant Betty :)* Qu'est-ce qu'elle a?

ABIGAÏL. — Quand mon oncle nous a sur-

prises, ma cousine a eu très peur et la fille des Putnam aussi. C'est tout. Il n'y a pas là-dessous la moindre sorcellerie. *(Souriant :)* Comme je vous ai attendu, John! Je pensais toujours : « Demain, il me reviendra. Demain... »

PROCTOR. — Assez de ce manège, Abby. Je ne suis pas venu pour vous. Je ne viendrai jamais pour vous.

ABIGAÏL, *se jetant entre lui et la porte.* — John, n'avez-vous plus aucune tendresse pour Abigaïl?

Elle s'accroche à lui.

PROCTOR. — Enfant, je voudrais ne vous avoir jamais montré que de la tendresse.

ABIGAÏL. — Je ne suis pas une enfant, vous le savez peut-être, non? Je n'accepte pas que vous me rejetiez sans qu'il y ait eu entre nous la moindre querelle.

PROCTOR, *baissant la voix et comme parlant à soi-même.* — Je ne vous ai jamais rejetée.

ABIGAÏL. — Vous avez fait pire. Quand votre femme nous a surpris enlacés dans la grange et qu'elle m'a chassée comme une chienne, vous n'avez pas eu un mot pour moi, pas même un regard. Je vous ai vu plier l'échine devant cette femme pâle et glacée que vous n'avez sûrement jamais désirée.

PROCTOR, *avec une colère contenue.* — Abigaïl, ne parlez pas d'Elisabeth.

ABIGAÏL. — Si! J'en parlerai!

PROCTOR. — Je ne le permettrai pas... Allons, Abby, oubliez ce qui a été.

ABIGAÏL. — Oui, quand vous l'oublierez aussi.

PROCTOR. — Je n'oublie pas que j'ai péché avec vous, Abby. Comment pourrais-je l'oublier, puisque j'en ai le plus amer repentir? Mais vous ne gagnez rien à remuer ces souvenirs devant moi. Au contraire. Plus vous me parlerez de mes erreurs, plus je les détesterai.

ABIGAÏL. — Parce que tu y penses avec la cervelle de ta femme, mais fais l'effort d'être seul avec tes souvenirs. Pense à moi quand tu m'as prise pour la première fois, derrière la maison. Pensez-y, John Proctor, et regarde-moi au fond des yeux.

PROCTOR, *la voix altérée.* — Il m'arrive souvent de penser à vous, Abigaïl, et de la façon que vous dites, mais je m'arracherais un œil plutôt que de me remettre entre vos mains.

ABIGAÏL, *de plus en plus en colère.* — Je me demande comment un homme de votre force peut se laisser mener par une créature aussi déshéritée!

PROCTOR, *furieux contre lui-même aussi.* — Ne parlez pas d'Elisabeth.

ABIGAÏL. — Je la hais, John, vous m'entendez? Je la hais... C'est une femme sans vie, une femme sans amour et qui en veut à l'amour et à celles qui aiment l'amour. Prenez garde, John, elle est en train de vous façonner à son image et, à force de l'écouter et de ramper devant elle, vous finirez comme elle par ne plus voir dans l'amour que l'horreur du péché. Elle fera de vous un lâche!

PROCTOR. — Vous voulez le fouet, hein?

On entend un psaume.

ABIGAÏL, *en larmes.* — Je veux John Proctor qui m'a tirée de mon sommeil et m'a fait vivre. Je me suis toujours moquée de Salem, je n'ai jamais écouté les sermons des bigotes ni leurs exhortations à la pénitence et ce n'est pas à moi qu'il faut demander de me crever les yeux. Je ne le ferai pas. Je ne peux pas. Vous m'aimiez, John Proctor, et, même si c'est un péché, vous m'aimez encore. *(Elle se jette sur lui.)* John, ayez pitié de moi, ayez pitié...

En bas, dans le parloir, les paroissiens chantent en chœur : Allons à Jésus...

BETTY, *après un gémissement.* — Maître Proctor, Abby a voulu, Abby voulait...

ABIGAÏL, *d'un bond elle est au chevet de Betty.* — Betty, je suis là, ma chérie. *(Hurlements de Betty.)* Betty, ne pleure pas.

Hurlements de Betty. Le chant a cessé et Parris entre en courant.

PARRIS. — Qu'arrive-t-il? Que lui faites-vous? Betty! Mon enfant! Betty!

Entrent les Putnam.

ABIGAÏL. — Elle vous a entendus chanter et, tout d'un coup, elle s'est mise à crier.

Mme PUTNAM. — Le psaume... le psaume... Elle ne peut supporter d'entendre le nom du Seigneur.

PARRIS. — Dieu nous préserve!

Mme PUTNAM. — Constatez que c'est un signe, révérend, constatez-le.

PUTNAM. — Ann, s'il vous plaît, soyez calme, ou votre langue vous jouera encore un tour.

Entre Rébecca Nurse. Elle a soixante-douze ans, les cheveux blancs, et marche courbée sur sa canne.

PARRIS, *hurlant.* — Rébecca, c'est le ciel qui vous envoie! Faites quelque chose pour elle! A présent, elle ne peut plus supporter d'entendre le nom du Seigneur.

Mme PUTNAM, *montrant Betty qui gémit.* — Voilà bien la preuve qu'il y a de la sorcellerie là-dedans, maîtresse Nurse. C'est un signe! Un signe prodigieux!

PUTNAM, *à mi-voix.* — Ann, encore une fois, mesurez vos paroles.

RÉBECCA. — Croyez-en mon expérience, Ann, le meilleur moyen de combattre la sorcellerie est de n'en pas parler. *(Entre Gilles Corey, vieillard de quatre-vingt-trois ans, mais encore robuste. Rébecca, avec douceur :)* Gilles Corey, pour une fois, faites-nous l'amitié de vous tenir tranquille.

GILLES. — Je n'ai pas soufflé mot. *(A Proctor :)* Va-t-elle voler encore? J'ai entendu dire qu'elle volait aussi bien qu'un oiseau.

PROCTOR. — Vous êtes incorrigible! Comment un homme de votre âge peut-il croire à de telles sornettes?

GILLES. — C'est ce qu'on dit à Salem.

PROCTOR. — Gilles?

Rébecca se penche sur Betty gémissante. L'enfant, peu à peu, se détend et se calme.

BETTY, *calmée.* — Maman...

Mme PUTNAM, *étonnée.* — Rébecca, que lui avez-vous fait?

PARRIS. — Elle n'a jamais été aussi bien depuis hier soir.

Mme PUTNAM. — C'est un miracle! Maîtresse Nurse, ne voulez-vous pas venir auprès de ma fille qui souffre du mal le plus étrange qu'on ait jamais vu?

RÉBECCA. — Je vous promets de passer chez vous, Ann. *(Riant :)* Mais n'attendez de moi rien de miraculeux. J'ai été onze fois mère et vingt-six fois grand-mère. Quand les enfants traversent un mauvais moment, ils ont surtout besoin de confiance et de calme.

Mme PUTNAM. — Ce n'est pas un mauvais moment, Rébecca, les sorciers de Salem m'ont tué sept enfants.

PROCTOR, *aux autres.* — Qu'est-ce que je vous disais?

RÉBECCA. — Maîtresse Ann, pourquoi ne pas admettre que vos enfants sont morts de maladie?

PUTNAM, *indigné.* — Mes enfants, morts de maladie? Sachez qu'il n'y a jamais eu de malade chez les Putnam! Je vous défends de dire qu'il y en ait jamais eu!

Mme PUTNAM. — C'est une sorcière qui a tué mes enfants! Une sorcière qui se cache sous les traits d'une femme de Salem!

PROCTOR, *à Parris.* — Vous voyez où nous en sommes? Et, pour tout arranger, monsieur Parris, il paraît que vous avez envoyé chercher le révérend Hale!

PUTNAM. — Je pense que c'est son droit de demander une aide là où il est assuré de la trouver.

PROCTOR. — Vous, monsieur Putman, ayez la sagesse de vous taire. Il suffit que vous défendiez l'initiative de M. Parris pour me la rendre suspecte.

PARRIS. — Monsieur Proctor, je m'honore d'être un ami de Thomas Putman!

PROCTOR. — Je le sais, révérend, et je n'ignore pas non plus que les gens les plus riches de Salem sont vos amis.

PARRIS. — N'est-il pas naturel qu'un ministre de Dieu se sente en confiance dans les meilleures familles du pays, celles dont l'aisance témoigne hautement des vertus d'ordre et d'économie?

PROCTOR, *à Parris.* — Avez-vous consulté le Conseil de la paroisse avant d'appeler le ministre pour rechercher les diables?

PARRIS. — Mais il ne vient pas pour rechercher les diables!

PROCTOR. — Alors, pourquoi vient-il?

PARRIS, *se dérobant.* — Il vient... Je l'ai appelé... Il vient.

PROCTOR, *avec suspicion.* — Quel est votre but dans tout cela, révérend Parris?

PUTNAM. — Et le vôtre, Proctor, quel est-il? Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on fasse la chasse aux sorcières?

PARRIS. — Quels intérêts servez-vous?

PUTNAM. — Allons, dites-le.

PROCTOR. — Vous, monsieur Parris, vous servez les vôtres. Vous êtes le premier pasteur qui ait demandé la propriété de cette maison. Il a fallu ensuite vous accorder le bois, la chandelle, une indemnité pour votre cheval, que sais-je?

PARRIS. — Monsieur Proctor, je ne suis pas un de ces fermiers qui prêchent avec un livre sous le bras. Je suis diplômé du Collège d'Harvard. Pourtant, je ne gagne que soixante-six livres par an. Ajoutez-y les indemnités : 66 et 6, 72 et 4, 76 et 5, 81 et 2, 83, oui 83.

PROCTOR. — Monsieur Parris, il me semble vous entendre prêcher. Au dernier office que j'ai suivi, vous avez parlé si longtemps de propriété et d'hypothèques, que je croyais être à une vente, et pour ne rien dire de toutes vos histoires de sorcellerie.

RÉBECCA. — Révérend Parris, je pense que vous ferez sagement de renvoyer le révérend Hale dès son arrivée. Sa présence à Salem ne peut qu'envenimer les disputes et nous avons surtout besoin d'apaisement.

Mme PUTNAM. — Non, non, pas d'apaisement. Ma fille est en train de mourir et j'irai combattre le diable au plus profond de l'Enfer plutôt que de la lui laisser prendre!

PROCTOR. — Très bien! Courez-y sans tarder et ne manquez pas d'emmener vos amis avec vous, y compris notre révérend Parris qui en rêve déjà tout éveillé.

PARRIS, *irrité.* — John Proctor, vous attaquez votre pasteur! Vous êtes de ceux qui veulent ignorer que je suis dans ma paroisse le représentant du Seigneur! Car vous n'êtes pas seul à Salem à tenir un pareil langage et tous les amis de l'ordre et de la vraie religion savent de quoi je veux parler : il y a dans cette église une faction.

PROCTOR. — Contre vous?

PUTNAM. — Contre lui et contre toute autorité.

PROCTOR. — Si vraiment cette faction-là existe, il faut que je la retrouve et que j'y appartienne.

Les autres sursautent à ces paroles.

GILLES COREY. — Allons, ne faites pas cette tête-là, monsieur Parris, on dirait qu'on vient de diminuer vos émoluments.

Mme PUTNAM. — J'espère que M. Proctor a voulu plaisanter.

PARRIS. — Alors, qu'il se rétracte...

PROCTOR. — Venez, Gilles, vous m'aiderez à emporter mon bois.

PUTNAM. — Un moment, monsieur Proctor. Quel est ce bois que vous emmenez chez vous, s'il m'est permis de vous le demander?

PROCTOR. — Mon bois, celui de ma forêt qui longe la rivière.

PUTNAM. — Vous avez sûrement perdu la tête, le bois dont vous parlez est dans mes enclaves.

PROCTOR. — Dans vos enclaves?

PUTNAM. — Oui, monsieur.

PROCTOR. — J'ai acheté ce terrain au mari de maîtresse Nurse il y a six mois.

RÉBECCA. — C'est exact.

PUTNAM. — Il n'avait pas le droit de le vendre. Il est dit clairement dans le testament de mon grand-père que toute la terre entre la rivière et la colline...

PROCTOR. — Votre grand-père avait l'habitude de léguer des biens qui ne lui ont jamais appartenu.

GILLES. — Emmenons votre bois chez vous, John, je me sens dans les bras une force du tonnerre.

PUTNAM. — Chargez seulement un de mes chênes et je vous enverrai les quatre fers en l'air.

GILLES. — Je vous conseille de vous y frotter, Putnam... Si vos dents vous gênent pour marcher, John et moi, on fera le nécessaire.

PUTNAM. — Je me vengerai, Corey...

Un silence. Entre le révérend Hale, trente-cinq ans, un solide jeune homme, chargé d'une douzaine de livres.

HALE. — Puis-je vous demander de me décharger de ceci?

PARRIS. — Monsieur Hale! Oh! Je suis heureux de vous revoir. *(Prenant les livres :)* Ils sont lourds.

HALE. — Ils sont le poids de l'autorité.

PARRIS. — Vous arrivez solidement armé.

HALE. — Nous aurons besoin d'étudier beaucoup s'il nous faut traquer le Diable. *(Remarquant Rébecca :)* N'êtes-vous pas Rébecca Nurse?

REBECCA. — Si, monsieur. Vous me connaissez?

HALE. — A Beverley, nous avons tous entendu parler de votre grande charité. C'est un

honneur pour moi de faire votre connaissance.

PARRIS. — Connaissez-vous ce monsieur? Mon ami Thomas Putnam et son excellente femme Ann.

HALE. — Un Putnam! Je n'avais pas espéré me trouver en aussi bonne compagnie! Monsieur!

PUTNAM. — Votre venue est pour nous un grand soulagement, monsieur Hale. Aussi vais-je vous demander de venir chez nous et de sauver notre enfant.

HALE. — Votre enfant est malade aussi?

Mme PUTNAM. — Son âme semble prête à s'envoler. Elle dort et pourtant elle marche.

PUTNAM. — Elle ne peut pas manger.

HALE. — Elle ne peut pas manger. *(Il réfléchit un instant. Puis s'adressant à Proctor et à Gilles Corey :)* Avez-vous aussi des enfants malades?

PARRIS, *d'un ton négligeant.* — Non, non, ce sont des fermiers.

PROCTOR, *à Hale.* — J'ai trois enfants qui sont en bonne santé, mais, si l'un d'eux venait à être malade, je n'irais pas m'en prendre au Diable ni aux sourcières.

Mme PUTNAM. — Dois-je prendre ces paroles pour moi, monsieur Proctor?

PROCTOR. — Elles ne vous sont pas destinées, mais, si vous en tirez profit, ce sera tant mieux pour nous tous.

PUTNAM. — Voyez l'insolence de ces gens!

GILLES. — John, allons charger votre bois et nous prendrons le temps de rire un peu en pensant au grand-père Putnam.

PROCTOR. — Monsieur Hale, j'ai entendu dire que vous étiez un homme de bon sens. J'espère que vous en laisserez à Salem.

Gilles et Proctor sortent. Hale reste un instant embarrassé.

PARRIS, *vivement.* — Voulez-vous voir ma fille, révérend? *(Il conduit Hale vers le lit.)* Elle a essayé de sauter par la fenêtre. Nous l'avons découverte ce matin gisant sur la grand-route et agitant les bras comme pour s'envoler.

HALE, *fronçant les sourcils.* — Elle essaie de voler?

PUTNAM. — Elle ne peut supporter d'entendre le nom du Seigneur, monsieur Hale. La mère de ma femme voyait là un signe certain de sorcellerie.

HALE. — Nous ne pouvons suivre ici la superstition. Le Diable est précis. Les marques de sa présence sont des réalités aussi solides que la pierre. Notre tâche consiste d'abord à relever les signes qui lui sont propres en nous gardant de toute conclusion hâtive. Croyez-moi, il est rare que Satan ose se montrer lui-même à la face du monde et je dois vous dire que je n'entreprendrai rien si vous n'êtes pas préparés à admettre que je ne trouverai peut-être ici aucune trace de l'Enfer.

PARRIS. — Nous sommes d'accord. Nous nous soumettrons à votre jugement.

HALE. — Bon. *(Il va vers le lit, regarde Betty.)* Maintenant, voulez-vous me mettre au courant de toutes les circonstances qui ont entouré ces faits?

PUTNAM. — Je vais fermer les persiennes.

HALE. — Non, non, nous sommes ici pour découvrir la sorcellerie, non pour suivre ses pratiques. Nous désirons la lumière, monsieur Parris!

PARRIS, *embarrassé.* — Ce que je vais vous dire restera confidentiel...

HALE. — Certainement.

PARRIS. — La nuit dernière, j'ai surpris ma nièce... Abigaïl *(Abigaïl, toujours agenouillée au pied du lit, se lève et se tient adossée au mur.)* avec ma fille et dix ou douze autres jeunes filles dansant dans la forêt.

HALE, *à Mme Putnam.* — Et votre fille était parmi elles?

Mme PUTNAM. — Oui, révérend, elle était parmi elles. Je voulais savoir... *(S'empêtrant:)* ou plutôt je pensais... Non, je l'avais confiée à Tituba...

PUTNAM, *précipitamment.* — A Abigaïl, la nièce de M. Parris.

Mme PUTNAM. — Mes enfants ont été assassinés. Une sorcière de Salem s'acharne à les faire mourir. Sept sont morts à leur naissance, et Cathy, la dernière qui me reste, semble avoir déjà perdu son âme.

HALE. — Ah? Et vous dites que sept sont morts en venant au monde?

Mme PUTNAM. — Oui, sept.

Sa voix se brise, elle regarde Hale qui est impressionné. Suivi par les regards de tous, il va vers ses livres, en ouvre un, tourne les pages, lit.

PARRIS. — Quel est ce livre?

Mme PUTNAM. — Qu'y a-t-il dedans, révérend?

HALE. — Ici, c'est tout le monde invisible, pris, défini et calculé. J'ai étudié ces matières à fond lorsqu'à Beverley, l'année dernière, nous avons eu un enfant ensorcelé. Il s'agissait d'une fillette tombée au pouvoir d'une femme qui avait pactisé avec l'Enfer. Grâce à des soins attentifs, grâce à la science puisée dans ces livres-là, j'ai pu délivrer l'enfant. Quant à la femme qui l'a ensorcelée, je me demande aujourd'hui si j'ai montré suffisamment de fermeté. Certes, je l'ai libérée de l'emprise du démon, mais la potence eût été pour toute la province un exemple salutaire. En tout cas, ici, je serai strict.

RÉBECCA. — Révérend, avez-vous bien pesé vos responsabilités? Ne craignez-vous pas de commettre une erreur? Tous les hommes sont faillibles, monsieur Hale, les pasteurs comme les autres.

HALE. — Rébecca Nurse, votre observation est aussi sage que fondée. Je n'en suis que plus à l'aise pour vous affirmer qu'il n'y a en la circonstance aucun risque d'erreur. Car, dans ces livres, le diable est mis à nu, dépouillé de tous les déguisements qu'il peut prendre. Ici sont tous vos esprits familiers, incubes et succubes, vos sorcières qui vont par la lande, dans l'air et dans l'eau, vos enchanteurs de la nuit et du jour. S'il est parmi nous, je le trouverai et je jure de l'écraser, cette fois pour de bon.

Il va vers le lit.

RÉBECCA. — L'enfant souffrira-t-elle?

HALE. — Je ne peux rien dire encore. Si elle est vraiment dans les griffes du Malin, nous pouvons avoir à déchirer et à broyer pour l'en tirer.

RÉBECCA. — Je préfère m'en aller. Je suis trop vieille pour voir ces horreurs. *(Elle se lève.)* Je vais demander à Dieu de vous mettre dans le bon chemin, révérend Hale, et, vous aussi, monsieur Parris.

PARRIS. — Rébecca, vous ne voulez tout de même pas dire que Satan nous a égarés?

Rébecca, *un silence.* — Je voudrais en être sûre.

Elle sort. Ils sont piqués par son accent de supériorité morale.

Putnam. — Elle est très vieille! Continuez, monsieur Hale.

Hale, *s'asseyant au chevet du lit.* — Maintenant, écoutez bien. Si le Diable est en elle, vous allez assister à des spectacles effrayants. Mais je vous demande de garder le silence. Madame Putnam, tenez-vous auprès d'elle pour le cas où elle s'envolerait. *(Il se tourne vers Betty et l'aide à s'asseoir. Abigaïl s'approche du chevet du lit, prête à intervenir.)* Maintenant, Betty, voulez-vous vous asseoir? Là. Vous souvenez-vous de moi? Je suis le pasteur de Beverley et je viens vous aider. Vous rappelez-vous mes deux petites filles, à Beverley? *(Elle gémit, effrayée.)* Non, ma chère petite, non! Vous ne pouvez être plus en sûreté qu'avec des pasteurs. *(Elle essaie de sauter du lit et il la retient.)* Là, là, restez où vous êtes.

Parris, *terrifié.* — Se peut-il que ce soit le Diable? Pourquoi choisirait-il ma maison pour frapper?

Hale. — Quelle serait la victoire du Diable s'il gagnait une âme déjà mauvaise? Ce sont les meilleures que Satan désire, et qui est meilleur que le prêtre?

Putnam. — C'est profond, cela, monsieur Parris! Profond! Profond!

Parris, *résolu.* — Betty, réponds à M. Hale. Betty!

Hale. — Quelqu'un vous a-t-il fait du mal, enfant? *(Gémissements de Betty.)* A présent, il faut parler. Nous ne pouvons plus tolérer votre silence. Il nous fait trop de mal. *(Gémissements désespérés de Betty.)* Ce n'est pas nécessairement un homme ou une femme, sachez-le. Peut-être est-ce un oiseau visible pour vous seule. *(Gémissements de Betty.)* Il faut parler, Betty! Voyons, qui vous fait souffrir?

Betty. — Abigaïl!

Abigaïl fait un saut jusqu'au chevet du lit.

Parris, *à Abigaïl terrifiée.* — Quoi... Abigaïl!

Abigaïl. — Elle m'appelait, simplement! Oui, Betty que veux-tu? *(Betty recule avec horreur à son approche.)* C'est ton Abigaïl, ma chérie. Tu me demandais?

Mme Putnam, *criant, à demi folle.* — Pourquoi a-t-elle peur?

Abigaïl, *tandis que Betty la regarde avec horreur.* — C'est Tituba, n'est-ce pas, qui t'a fait du mal?

Putnam, *précipitamment.* — Mais non! Mais non!

Hale. — Ah! ah!

Putnam. — Voyons, Abigaïl, ne la tourmentez pas. Laissez faire le révérend Hale.

Abigaïl, *avec force.* — Mais oui, c'est de Tituba que tu as peur, n'est-ce pas, Betty?

Hale, *à Parris.* — Enfin, qui est Tituba?

Parris, *après un silence d'hésitation et regardant Putnam.* — C'est mon esclave noire.

Hale. — Ah! ah!

Betty. — Papa, Abigaïl a bu... a bu... *(Abigaïl, les mains levées au-dessus de sa tête, pousse un cri affreux :)* Dis-leur, Abby, dis-leur ce que tu as...

Abigaïl, *elle tourne sur elle-même, cachant sa figure entre ses mains et comme parlant à quelqu'un d'invisible.* — Lâchez ce couteau!

Hale, *tous et lui-même tournent la tête pour chercher le fantôme.* — Quoi?

Abigaïl. — Ne faites pas une chose pareille, Tituba! *(Elle recule.)* Pourquoi venez-vous vers moi, je ne vous ai jamais fait de mal!

Hale, *regardant en l'air.* — Où la voyez-vous? *(A Parris :)* Faites venir la forme réelle de votre esclave.

Parris sort.

Abigaïl, *regardant Betty.* — Betty, prends garde! Ne lui faites pas du mal, Tituba! *(Elle court à Betty, la prend dans ses bras et la protège de son corps.)* Arrêtez-la! arrêtez-là! Elle veut tuer Betty!

Mme Putnam, *s'agitant comme une démente.* — Où est-elle, cette sorcière? Où est-elle?

Betty. — Maman! Maman! Maman!

Abigaïl. — Arrêtez-la! Elle lève son couteau! Ah! elle s'éloigne... Je ne la vois plus!

Parris entre, poussant devant lui la négresse à coups de pied.

Betty. — Maman! Maman!

Elle se jette vers la fenêtre.

Parris, *la retenant pendant qu'elle lutte.* — Mon enfant!

Betty, *l'esprit perdu.* — Maman!

Hale, *à Tituba.* — Touchez-la! Venez vite! Touchez-la de vos mains!

Il pousse Tituba vers Betty.

Parris. — Non, elle ne la touchera pas!

Hale. — Elle seule peut chasser cet esprit! Négresse, impose tes mains sur cette enfant et ramène ton esprit familier dans ton cœur corrompu. Touche-la.

Abasourdie, Tituba s'approche et touche Betty.

Parris. — Betty... *(Emportant Betty vers le lit :)* Mon enfant! Ma fille!

Putnam, *montrant du doigt Tituba à Hale.* — Il faut pendre cette femme sur l'instant! Je vais la pendre moi-même!

Tituba, *allant désespérément à Abigaïl.* — Abby, je ne vous ai jamais fait de mal. Pourquoi dites-vous que Tituba vous a fait du mal?

Abigaïl, *faisant un bond pour s'éloigner de Tituba.* — Je ne veux plus boire de sang, Tituba, jamais plus!

Parris. — Boire du sang! Abigaïl!

Abigaïl. — Elle nous a entraînées dans la forêt! Elle m'a fait boire du sang!

Parris, *à Tituba.* — Femme!

Tituba. — Abby! Vous m'avez suppliée d'évoquer les esprits, vous m'avez suppliée de faire des philtres pour tuer...

Abigaïl porte les mains à son cou et Tituba, surprise, se tait. Les mains crispées sur sa gorge, Abigaïl pousse des hurlements, tandis que son visage devient violacé et que ses yeux s'emplissent de terreur.

Mme Putnam. — Elle s'étrangle, monsieur Hale! C'est un démon qui l'étouffe!

Hale, *lui-même terrifié, il prend Tituba par la main et la pousse vers Abigaïl.* — Imposez-lui les mains!

Tituba. — Je ne lui ai jamais fait de mal.

Putnam, *il pousse rudement Tituba vers Abigaïl et l'oblige à mettre les mains sur les épaules de la jeune fille.* — Imposez vos mains, sorcière!

A cet attouchement, Abigaïl reprend son souffle, elle regarde fixement un point dans l'espace.

Hale, *étonné.* — Mon enfant... vous sentez-vous mieux maintenant? *(Abigaïl halète et le regarde sans pouvoir parler.)* Je vous ai vue

regarder fixement quelque chose. Qu'avez-vous vu?

ABIGAÏL. — Une femme qu'il me semble avoir déjà vue, mais que son visage grimaçant m'a empêché de reconnaître.

HALE. — Dites-moi, cette femme n'a-t-elle pas craché?

ABIGAÏL. — Si, justement! Elle a eu à l'adresse de Tituba un geste de menace et, avant de disparaître dans la muraille, elle a craché sur cette croix. *(Tournant le dos à tous, Abigaïl porte la main à sa bouche et, allant au mur, décroche la croix de bois noire.)* Oh! sur la croix... Monsieur Hale... il y a encore de la salive!

HALE, *il prend la croix et, solennel, s'adresse aux Putnam et à Parris.* — Voilà le signe que j'attendais, le signe matériel, indéniable, du passage de Satan dans cette maison. Et, ce signe, vous pourrez dire que vous l'avez vu.

Parris et les Putnam se penchent sur la croix.

PARRIS. — Va-t-il falloir que je jette cette croix?

HALE. — Pas du tout! Il suffira de la purifier et rien n'est plus simple. On saupoudre l'endroit souillé avec de la corne de bœuf râpé en chantant : *Allons à Jésus.*

PARRIS. — Ah! bon, je n'aurais donc pas à en acheter d'autre. Mais c'est tout de même dégoûtant. *(Furieux, à Tituba :)* Pourquoi avez-vous ensorcelé ces enfants?

TITUBA. — Moi, monsieur? Je n'ai jamais ensorcelé... Non, jamais ensorcelé...

PARRIS. — Allez-vous confesser votre crime ou vais-je vous battre?

TITUBA. — Non, ne battez pas Tituba.

PUTNAM. — Révérend, permettez que j'aille dans la cour pendre cette négresse.

TITUBA. — Non, non, ne pendez pas Tituba. Je n'ai jamais fait du mal à des enfants.

PARRIS, *le fouet à la main.* — Tituba, avez-vous vu le diable?

TITUBA. — Monsieur Révérend, tous les jours, je prie Dieu de permettre que je retourne à la Barbade, dans les îles du Soleil, mais, certains soirs, je pense que jamais Dieu il ne voudra entendre Tituba et je pleure et je me tourne d'un autre côté. Alors, des fois, je fais un gâteau de sorcière. Je prends de la farine de blé, je fais pisser le chien dans la farine et les enfants font un vœu sur le petit gâteau et, moi aussi, je fais un vœu.

HALE. — Je m'étonne, monsieur, que vous ayez gardé cette femme si longtemps.

PARRIS, *piqué par cette remarque.* — Tituba, allez-vous enfin confesser que vous avez vu le Diable ou vais-je vous faire sortir et vous fouetter à mort?

TITUBA. — Moi... moi... le Diable...

PARRIS. — Oui, le Diable! Allons, parlez!

TITUBA. — Lui... qui viendrait à moi?

PARRIS, *levant son fouet.* — C'est bon.

TITUBA, *vivement.* — Oui, monsieur, le Diable, il vient à moi et j'essaie de me sauver, de fuir, loin, Tituba, si loin! mais il me rattrape et il me dit qu'il me coupera la main!

Mme PUTNAM. — Et moi, avez-vous parlé de moi?

TITUBA. — Non, madame, il ne parle pas de vous.

Mme PUTNAM. — Mais vous avez tué mes enfants pour lui obéir, n'est-ce pas?

TITUBA. — Je n'ai jamais tué! Non, même pas des bêtes. J'aime aussi les bêtes.

HALE. — Abigaïl, Tituba est-elle jamais venue vers vous avec un livre noir en vous demandant de le signer?

ABIGAÏL. — Je ne l'ai jamais signé, révérend.

HALE, *avec satisfaction.* — Ah! elle a donc un livre noir?

TITUBA. — Ce sont mes Evangiles.

HALE. — Savez-vous lire?

TITUBA — Non, monsieur, mais...

HALE. — Alors, pourquoi gardez-vous ce livre?

TITUBA. — Je... je l'ouvre quelquefois et je touche les pages, mon révérend.

HALE. — Ecoutez-moi Tituba. Quand nous nous soumettons à l'Enfer, il est très difficile de s'en libérer. Mais nous voulons justement vous aider à rompre les liens qui vous tiennent dans la dépendance de Satan. Regardez-moi dans les yeux, femme. Regardez-moi profondément. *(Tituba lève les yeux sur lui.)* Vous voulez être une bonne chrétienne, n'est-il pas vrai, Tituba?

TITUBA. — Oui, monsieur, une bonne chrétienne.

HALE. — Et vous aimez Dieu, Tituba?

TITUBA. — Et j'aime Dieu, de tout mon être.

HALE. — Maintenant, au nom de Dieu tout-puissant...

TITUBA. — Qu'il soit béni... Qu'il soit béni...

HALE. — Et pour sa plus grande gloire...

TITUBA. — Pour sa gloire éternelle... Béni soit-il... Béni soit-il.

HALE. — Ouvrez votre âme, Tituba... Ouvrez votre âme et laissez rayonner en vous la lumière de Dieu.

TITUBA. — Que Dieu soit béni.

HALE. — Quand le Diable venait-il avec vous? Etait-ce le jour ou la nuit?

TITUBA. — Il... Je crois qu'il vient la nuit. Quand je dors, il vient me tenter.

HALE. — Vient-il parfois avec une autre personne? *(Elle le regarde fixement.)* Peut-être une autre personne du village? Quelqu'un que vous connaissez?

TITUBA, *sans comprendre.* — Quelqu'un que je connais?

HALE. — Tituba, je vous arracherai la vérité, quand bien même il nous faudrait rester ici tout un jour et toute une nuit. Qui était avec le Diable quand vous l'avez vu?

Tituba le regarde.

PARRIS. — Qui était avec lui?

TITUBA. — Oui, monsieur, qui était avec lui?

HALE. — Abigaïl, Tituba ne vous a-t-elle rien dit, a ce sujet?

ABIGAÏL. — Je ne sais pas, monsieur Hale... Tituba est une bonne fille *(Tituba lui sourit.)* qui parle beaucoup et, le plus souvent, je ne l'écoute pas. Pourtant, il me semble... Oui, c'était cet hiver... Tituba m'a parlé de certaines femmes. Oh! j'y suis, maintenant... C'étaient des femmes de Salem!

TITUBA. — Des femmes de Salem... *(Avec reproche :)* Oh! Abigaïl!

PARRIS, *menaçant.* — Combien étaient-elles, ces femmes de Salem et qui étaient-elles?

TITUBA, *terrifiée.* — Monsieur Révérend, il faisait noir...

PARRIS. — Puisque vous avez pu voir le Diable, vous les avez vues aussi, ces sorcières?

TITUBA. — Elles couraient toujours autour de moi, toujours, et si vite!

HALE. — Tituba, vous n'avez pas à craindre de nous dire qui elles sont. Nous sommes là

pour vous protéger et le Diable ne peut être plus fort qu'un ministre de Dieu. Vous savez cela, n'est-ce pas?

TITUBA. — Oui, monsieur, je le sais.

HALE. — Vous avez confessé vous-même avoir commis des actes de sorcellerie. Votre franchise témoigne de votre désir de rentrer dans le sein de Dieu. Nous vous bénirons, Tituba.

TITUBA. — Que Dieu vous bénisse, monsieur Hale!

HALE. — Vous êtes l'instrument que Dieu a mis entre nos mains pour découvrir les suppôts du Diable parmi nous. Vous êtes élue, Tituba, vous êtes choisie pour nous aider à nettoyer notre village. Ne nous cachez rien. Tituba, tournez le dos à Satan et regardez Dieu, Tituba, et Dieu vous protègera.

TITUBA. — Oh! Dieu, protégez Tituba!

HALE. — Combien de ces femmes de fermiers sont venues vers vous avec le Diable? Deux, trois, quatre? Combien?

TITUBA, *haletante, elle commence à jeter la tête d'avant en arrière, regardant fixement devant elle.* — Oui, elles étaient quatre! Elles étaient quatre!

PARRIS. — Qui? Qui? Leurs noms? Dites leurs noms!

TITUBA, *éclatant.* — Ah! combien de fois le Diable m'a-t-il ordonné de vous tuer, monsieur Parris!

PARRIS. — Me tuer?

TITUBA. — Il disait : « M. Parris doit être tué! M. Parris n'est pas un saint homme! *(La voix haineuse :)* M. Parris est un homme avare, mesquin, hypocrite et pas un homme bon. » Et il m'ordonnait de me lever de mon lit et de vous couper la gorge. *(Ils la regardent tous bouche bée.)* Je lui répondais : « Non, je ne veux pas tuer cet homme! » Et lui, le Diable, il disait : « Travaillez pour moi, Tituba, et je vous donne votre liberté. Et les belles robes, je te les donne, et je te fais monter dans les airs prendre ton vol vers les Barbades. » Et moi, j'ai dit : « Vous mentez Satan, vous mentez! » Et il est venu vers moi, une nuit d'orage et de colère et il m'a dit : « Regarde, j'ai des femmes blanches qui m'appartiennent! Oui, des femmes blanches! *(Criant :)* Des femmes blanches! » *(Baissant la voix :)* Et j'ai regardé... et j'ai vu maîtresse Good!

PARRIS. — Maîtresse Good!

TITUBA. — Oui, monsieur, et j'ai vu aussi maîtresse Osburn.

Mme PUTNAM. — Je le savais! Maîtresse Osburn a été trois fois la sage-femme qui m'a assistée. Je vous ai supplié, Thomas, est-ce vrai? Je l'ai supplié de ne pas appeler cette Osburn qui me faisait peur. Mes enfants dépérissaient entre ses mains et... *(A Putnam :)* vous l'avez fait venir, vous l'avez fait venir!

Muet de colère, Putnam se dirige vers la porte.

PARRIS. — Thomas, non, attendez!

PUTNAM. — Elle est en bas, cette furie meurtrière, je la veux!

HALE. — Et, ainsi, vous avertirez les autres? Attendez! Tituba, vous avez dit qu'elles étaient quatre femmes de Salem?

TITUBA, *détournant les yeux vers Abigaïl qui la regarde intensément.* — Monsieur Révérend.... je suis aveugle, maintenant. Je ne peux pas voir. Je ne peux pas voir. Je ne peux plus!

Elle cache sa figure dans ses mains en sanglotant. Un silence.

HALE. — Monsieur Parris, il ne peut y avoir de doute. Ce damné Satan est sorti de l'Enfer et se promène dans Salem avec un cortège de sorcières. *(Montrant la croix noire :)* Il a montré ses marques. Vous ferez bien d'appeler le gouverneur et de faire arrêter les deux femmes.

PARRIS. — Je vais faire le nécessaire. Thomas, ne dites rien à ces femmes, mais allez vite chez le juge Hathorn et chez le prévôt Willard.

PUTNAM. — Que Dieu m'assiste et me fasse passer auprès d'elles sans les étrangler.

HALE. — Evitez de les avertir d'aucune façon. Ces sorcières sont comme des rongeurs. Il faut les attraper toutes d'un seul coup, sinon elles se multiplieront aussitôt que vous aurez le dos tourné.

PARRIS, *à Putnam.* — Dites aussi au gouverneur de venir ici.

HALE. — Et qu'il apporte les fers. *(A Parris :)* Il est notoire qu'elles sont difficiles à tenir.

Putnam acquiesce et sort.

Mme PUTNAM. — Soyez béni! Soyez béni, monsieur Hale! Votre intervention est un miracle!

Elle sort en courant.

PARRIS. — En vérité, un miracle! *(L'air inspiré :)* Une lueur merveilleuse éclaire cette chambre! Je vois étinceler entre ces murs les armes d'un combat béni. Et je sais! Je sais maintenant pourquoi, à Salem, mon pouvoir était tenu en échec. Une faction s'était formée au sein de notre église et c'était la faction du Diable!

HALE. — Une faction?

PARRIS. — Oui, une faction! Des brutes! Des fermiers mal dégrossis et des coureurs de bois en révolte contre mon ministère! Ceux-là aussi, peut-être sans s'en douter, ont leur part de responsabilité, car ce sont eux qui ont frayé la voie au Malin. Là où le troupeau des fidèles se presse autour de son berger, il n'y a pas de place pour la corruption et pour les sorcières.

HALE. — Voilà une révélation qui m'intéresse au plus haut point.

PARRIS. — Je vous instruirai de ces choses par le détail, monsieur Hale, mais laissez-moi d'abord me réjouir de voir s'amorcer la défaite des secrets ennemis du Ciel! Tous les compagnons de Satan seront écrasés dans notre Salem relevée! Enfants! *(Il se tourne vers Abigaïl et Tituba :)* Vous êtes entre nos mains comme une arme puissante, une épée flamboyante avec laquelle combattre le Diable! Une grande et sainte terreur va régner sur ce pays corrompu et désigner à nos coups les brebis galeuses de Salem!

HALE, *inspiré* — Avec l'aide de Dieu!

PARRIS, *les yeux au ciel.* — Oh! Dieu des armées! Oh! Dieu de vengeance! inspire-nous de la lumière, montre-nous ceux que Satan a cachés parmi nous! Notre Père qui êtes aux cieux... *(Hale se joint à lui, puis Abigaïl et Tituba.)* ...que ton nom soit béni, que ta volonté soit faite sur la Terre comme elle est faite au Ciel. *Amen.*

Ils s'inclinent pour prier et on n'entend plus que Tituba qui sanglote dans ses mains.

RIDEAU.

ACTE II

Huit jours plus tard, la salle commune dans la maison de Proctor. Au lever du rideau, la salle est vide. A l'étage supérieur, Elisabeth chante doucement pour endormir les enfants. Proctor entre, va à la cheminée, s'arrête une seconde pour écouter la chanson d'Elisabeth et pose son fusil contre le mur. Sa femme descend l'escalier.

ELISABETH. — Qu'est-ce qui vous a mis en retard, John? Il fait presque nuit.

PROCTOR. — Je repiquais des plants loin d'ici, au bord de la forêt.

ELISABETH. — Oh! Alors, vous devez être fatigué.

PROCTOR. — Oui, assez. Les enfants dorment?

ELISABETH. — Ils vont s'endormir.

PROCTOR. — Savez-vous que le long de la forêt, le blé est déjà en herbe?

ELISABETH. — C'est une bonne chose.

PROCTOR. — Si la moisson est belle, j'achèterai la vache de Georges Jacob. Vous serez contente?

ELISABETH. — Je crois bien.

PROCTOR, *souriant.* — Je veux vous faire plaisir, Elisabeth.

ELISABETH, *avec effort et sans conviction.* — Je le sais, John.

PROCTOR. — Je vous trouve triste, Elisabeth. Est-ce vrai?

ELISABETH. — Vous êtes rentré si tard que j'ai cru que vous aviez été à Salem cet après-midi.

PROCTOR. — Pourquoi serais-je allé à Salem? Je n'ai rien à y faire.

ELISABETH. — C'est peut-être que vous êtes mal informé de ce qui se passe là-bas, ou encore que vous préférez ne pas le savoir.

PROCTOR, *embarrassé.* — Quelle idée! Je vous assure que je ne sais rien... en tout cas, rien de précis.

ELISABETH. — Mary Waren est allée à Salem aujourd'hui.

PROCTOR. — Pourquoi l'avez-vous laissée partir? Vous m'avez entendu lui défendre d'y retourner.

ELISABETH. — Je n'ai pas pu l'en empêcher. *(Mouvement de Proctor.)* Et, quoi que vous en pensiez, vous n'auriez pas mieux réussi que moi. Quand je lui ai rappelé votre interdiction, savez-vous ce qu'elle m'a répondu? « Je dois aller à Salem, maîtresse Proctor. Je fais partie du tribunal! »

PROCTOR. — Le tribunal? Quel tribunal?

ELISABETH. — Mais c'est un vrai tribunal qu'il y a maintenant à Salem. Le pasteur a envoyé chercher des juges à Boston, a-t-elle dit, de puissants magistrats de la Haute Cour, présidés par le député gouverneur général de la province.

PROCTOR. — Elle est folle.

ELISABETH. — Non. Elle a dit la vérité. Georges Ingersoll, qui est passé ici cet après-midi...

PROCTOR, *surpris.* — Georges? Qu'est-ce qui a bien pu l'amener ici? *(Elisabeth, pensant à ce qu'elle va dire, est si émue qu'elle doit s'asseoir.)* Elisabeth, qu'arrive-t-il?

ELISABETH, *doucement.* — Il était à la tête d'une troupe de vingt hommes et les a arrêtés ici pour boire et faire boire leurs chevaux.

PROCTOR, *confondu.* — Ils étaient armés?

ELISABETH. — Comme s'ils partaient pour la guerre, avec le sabre et le fusil. Comme je m'étonnais, il m'a expliqué qu'ils allaient patrouiller dans la forêt pour y rechercher des Indiens.

PROCTOR. — Il y a des Indiens par ici?

ELISABETH. — Je croyais que vous aviez écrasé leur tribu il y a quatre ans, lui ai-je dit.

PROCTOR. — Oui, au combat de Nogarrenset. J'y étais, j'en sais quelque chose. Alors?

ELISABETH. — Nous pensions, nous aussi, les avoir anéantis, m'a-t-il répondu, mais le Diable est maintenant dans Salem, et il va bien sûr les tirer de l'Enfer pour les faire attaquer le village.

PROCTOR. — Georges? Qu'est-ce qui a bien pu l'amener ici? *(Elisabeth est si émue qu'elle doit s'asseoir.)* Elisabeth!

ELISABETH. — Georges m'a appris qu'il y a quatorze personnes en prison. Et la Cour qui doit les juger aura le pouvoir de les faire pendre.

PROCTOR. — Les faire pendre! Allons donc!! Des gens de Salem!

ELISABETH. — C'est un vent de folie qui passe sur le pays. Georges a également parlé d'Abigaïl, et il parlait d'elle comme d'une sainte. Il paraît qu'elle amène les autres filles au tribunal et que la foule s'écarte avec dévotion pour la laisser passer. Et les suspects sont conduits devant elle et, si, à leur vue, cette fille se met à hurler ou à se rouler par terre, ces gens sont mis en prison et accusés de l'avoir ensorcelée.

PROCTOR. — C'est une abominable comédie.

ELISABETH. — Je crois que vous devez aller à Salem, John. *(Il se tourne vers elle.)* Je le crois. Vous devez leur dire qu'il s'agit là d'une imposture.

PROCTEUR, *songeur.* — Et c'en est une, assurément.

ELISABETH. — Allez trouver Ezéchiel Cheever — il vous connaît bien — et répétez-lui les propos qu'elle vous a tenu la semaine dernière dans la maison de son oncle. Vous vous souvenez? Elle vous a dit que le mal dont souffrait sa cousine n'avait rien à voir avec la sorcellerie.

PROCTOR, *l'air distrait.* — Non, rien à voir.

Un silence.

ELISABETH, *doucement, car elle craint de l'irriter.* — C'est votre devoir de tout dire au tribunal, John. Les juges doivent savoir.

PROCTOR, *envisageant son devoir sans entrain.* — Oui, c'est certain, ils doivent savoir. C'est étonnant qu'ils puissent la croire.

ELISABETH. — Il faut aller à Salem maintenant, John. Il faut partir ce soir.

PROCTOR. — Je vais y penser.

ELISABETH, *oubliant sa timidité.* — Vous ne pouvez pas garder ça pour vous, John.

PROCTOR, *irrité.* — Je sais. Je vous ai dit que j'allais y réfléchir.

ELISABETH, *très froidement.* — Alors, très bien... Réfléchissez.

Elle se lève pour quitter la pièce.

PROCTOR. — Je veux y réfléchir parce que je me demande comment je peux fournir la preuve de ce qu'elle m'a dit. Si cette fille est devenue une sainte aux yeux des juges, ils accorderont plus de crédit à ses paroles qu'aux

miennes. Pensez-y, j'étais seul avec elle dans une chambre. Je n'ai aucune preuve.

ELISABETH. — Vous étiez seul avec elle?

PROCTOR. — Pour un moment, oui.

ELISABETH. — Alors, ce qui c'est passé n'est pas ce que vous m'avez raconté?

PROCTOR, *sa colère monte.* — Pour un moment, vous dis-je. Les autres sont arrivés presque tout de suite.

ELISABETH. — John, ne serait-ce pas plutôt que vous craignez de faire de la peine à cette fille?

PROCTOR, *sa colère monte.* — Je n'ai rien dit qui puisse le laisser supposer. Ayez un peu moins d'imagination.

ELISABETH, *froissée.* — Eh bien, faites comme vous voudrez.

Elle va pour sortir.

PROCTOR. — Femme! Je ne supporterai pas plus longtemps vos soupçons.

ELISABETH, *un peu hautaine.* — Mes soupçons!

PROCTOR. — Je ne les supporterai pas!

ELISABETH. — Alors, ne faites rien pour les mériter.

PROCTOR, *menaçant.* — Vous doutez encore de moi?

ELISABETH, *souriant avec dignité.* — Si ce n'était pas Abigaïl qu'il vous faille accuser en allant là-bas, trembleriez-vous maintenant? Je ne le crois pas.

PROCTOR. — Ecoutez-moi.

ELISABETH. — Je vois ce que je vois.

PROCTOR, *solennel.* — Elisabeth, j'ai de bonnes raisons de réfléchir avant d'accuser Abigaïl de tromperie et, quoi que vous puissiez dire et penser, je prendrai le temps de la réflexion. De votre côté, tâchez de garder la tête froide et de ne pas porter sur votre mari des jugements téméraires. J'ai oublié Abigaïl.

ELISABETH. — Peut-être avez-vous le désir sincère de l'oublier, John, mais vous n'êtes pas encore à la veille d'y parvenir. Un peu de franchise avec vous-même et avec moi vous y aiderait certainement.

PROCTOR. — S'il vous plaît, épargnez-moi d'en entendre davantage! Ah! vous n'oubliez rien, vous, et vous ne pardonnez pas! Quand donc apprendrez-vous la charité? C'est à peine si j'ai osé lever la tête dans cette maison depuis sept mois qu'elle est partie. Je n'ai rien entrepris, je n'ai même pas fait le moindre geste sans songer à vous être agréable, mais vous ne démordez pas de vos soupçons et chacun de vos regards est pour moi un reproche. Je ne peux pas ouvrir la bouche sans que vous mettiez ma parole en doute et, quand je pénètre dans cette maison, je sens peser sur moi l'accusation de mensonge, comme si j'entrais dans un tribunal.

ELISABETH. — Si je vous demande d'être franc, John, c'est davantage pour vous que pour moi.

PROCTOR. — Assez! J'aurais dû vous faire taire quand, la première fois, vous m'avez parlé de vos soupçons. Mais j'ai été faible et, comme un chrétien, j'ai avoué. Je n'ai pas voulu vous cacher que le souvenir d'Abigaïl me poursuivait encore. Ce jour-là, je rêvais, j'ai dû vous prendre pour Dieu lui-même, sûrement! Mais vous n'êtes pas Dieu, Elisabeth, vous ne l'êtes pas! Faites en sorte de vous en souvenir! *(Il se retourne en entendant un bruit de pas. Il va vers la porte à l'instant où entre Mary Waren. Furieux, il l'attrape par son manteau.)* Pourquoi allez-vous à Salem quand je vous le défends? Vous moquez-vous de moi? *(Il la secoue.)* Je vous fouetterai si vous osez encore quitter cette maison.

MARY WAREN. — J'ai été au procès toute la journée.

PROCTOR, *sa curiosité apaise sa colère.* — Et qu'est-ce que c'est que ce procès? Qui vous permet de quitter cette maison où vos services sont payés neuf livres par an? Et de laisser en plan ma femme qui a besoin d'aide?

MARY, *comme pour se faire pardonner, elle va vers Elisabeth et lui tend une petite poupée de chiffons.* — J'apporte un cadeau pour vous, maîtresse Proctor. J'ai dû passer de longues heures assise sur une chaise et j'ai occupé mon temps à coudre.

ELISABETH, *perplexe, elle regarde la poupée.* — Merci, c'est une jolie poupée.

MARY, *avec une petite voix tremblante.* — Nous devons nous aimer les uns les autres, maintenant, maîtresse Proctor.

ELISABETH, *étonnée.* — Oui, en vérité, nous le devons.

MARY WAREN, *regardant la pièce.* — Je me lèverai de bonne heure demain matin et je nettoierai la maison. Pour l'instant, je ne suis bonne qu'à aller dormir.

Elle va pour sortir.

PROCTOR. — Mary! *(Elle s'arrête.)* Nous avons entendu dire que quatorze femmes ont été arrêtées. Est-ce vrai?

MARY WAREN. — Non, monsieur. A présent, il y en a trente-neuf.

Soudain, elle s'effondre et éclate en sanglots.

ELISABETH. — Eh bien! Mary vous pleurez? Qu'est-ce qui vous fait souffrir, mon enfant?

MARY. — Maîtresse Osburn va être pendue!

Silence terrifié des Proctor.

PROCTOR. — Pendue! *(Lui parlant dans la figure :)* Vous avez dit pendue?

MARY, *entre ses sanglots.* — Oui... oui...

PROCTOR. — Le député gouverneur le permettra?

MARY. — C'est lui qui l'a condamnée. Il le devait... Mais Sarah Good ne sera pas pendue, parce qu'elle a avoué...

PROCTOR. — Avoué quoi?

MARY. — Avoué... *(Horrifié à ce souvenir)*... qu'elle a fait un contrat avec Lucifer et écrit son nom dans son livre noir avec son propre sang et aussi qu'elle s'est engagée à tourmenter les chrétiens jusqu'à ce que Dieu soit renversé et que nous adorions l'Enfer pour l'Eternité.

PROCTOR, *après un silence.* — Mais vous savez sûrement quelle bavarde est Sarah Good. L'avez-vous dit aux juges?

MARY. — Monsieur Proctor, en plein tribunal, elle nous a presque fait périr étouffés.

PROCTOR. — Comment vous a-t-elle étouffés?

MARY. — Elle a envoyé son esprit sur nous.

ELISABETH. — Allons, allons, Mary, parlez un peu plus sérieusement.

MARY. — Elle a déjà essayé de me tuer nombre de fois, maître Proctor!

PROCTOR. — Je ne vous ai jamais entendue parler de cela jusqu'à présent.

MARY. — Mais parce que je ne le savais pas! Comment soupçonner une malheureuse veuve, si vieille et si pauvre qu'il lui arrivait de coucher dans les fossés? Mais, quand elle s'est assise dans le tribunal, tremblante et suante

de peur, j'ai senti un froid terrible me descendre entre les épaules. La peau de mon crâne s'est mise à me piquer et j'avais la gorge serrée au point de ne plus pouvoir respirer. Alors... *(Presque en transe :)* j'ai entendu une voix, une voix qui criait, et c'était ma voix et, tout d'un coup, je me suis souvenue de tout ce qu'elle m'avait fait.

PROCTOR. — Et que vous a-t-elle fait?

MARY. — Monsieur Proctor, elle est venue souvent à cette même porte mendier son pain et un verre de cidre. Or, notez-le bien, chaque fois que je la renvoyais les mains vides, elle marmonnait entre ses dents.

ELISABETH. — Elle pouvait marmonner si elle avait faim.

MARY. — Maîtresse Proctor, vous devez vous souvenir. Le mois dernier, un lundi qu'elle était venue mendier et qu'elle s'en allait en marmonnant à son habitude, j'ai cru pendant deux jours que mes intestins allaient éclater. Vous vous le rappelez?

ELISABETH. — Oui, je crois me souvenir que vous avez eu mal au ventre, mais je ne vois là rien de bien remarquable.

MARY. — Le juge Hathorne est d'un autre avis, car il lui a demandé : « Maîtresse Good, quelles malédictions marmonniez-vous donc que cette fille ait été malade pendant deux jours? » Et alors, elle a répondu. *(Imitant une vieille sorcière :)* « Moi, Votre Excellence, pas de malédiction, je dis seulement mes commandements. »

ELISABETH. — Eh bien! c'était une réponse sensée.

MARY. — Oui, mais le juge Hathorne lui a dit : « Récitez-les donc, vos commandements! » Et, de tous les dix, elle n'a pas pu dire un seul! Elle ne savait pas ses commandements et ils l'ont surprise en plein mensonge!

PROCTOR. — Et ils l'ont condamnée à la pendaison? Mais sur quelle preuve?

MARY, *piquée.* — Elle ne savait pas ses commandements! C'est une preuve accablante! Les juges l'ont dit.

PROCTOR, *après un silence.* — Vous ne retournerez pas au tribunal, Mary Waren.

MARY. — Je dois vous avertir, monsieur, que je m'y rendrai maintenant tous les jours. Je suis étonnée que vous ne voyiez pas la tâche écrasante que nous avons entreprise.

PROCTOR. — Pour une fille chrétienne, c'est sûrement une tâche nécessaire et honorable que celle qui consiste à faire pendre une vieille femme.

MARY. — Vous devez comprendre, monsieur, c'est le travail de Dieu que nous accomplissons au tribunal!

PROCTOR, *décrochant le fouet qui pend à la cheminée.* — Je vais vous y mener moi, au tribunal!

MARY, *terrifiée, mais se raidissant.* — Je ne supporterai pas d'être fouettée!

ELISABETH, *vivement, tandis que Proctor s'approche.* — Mary, promettez-moi que vous resterez à la maison.

MARY, *seule devant lui, elle tente de faire front.* — Le Diable erre dans Salem, monsieur Proctor! Nous devons découvrir où il se cache.

PROCTOR. — Je vais chasser le Diable, hors de vous!

Avec son fouet levé, il va pour la saisir et elle recule en criant.

MARY, *montrant Elisabeth.* — Je viens de lui sauver la vie!

Silence. Proctor laisse retomber son fouet.

ELISABETH, *doucement.* — Je suis accusée?

MARY. — Vous l'avez été cet après-midi. Mais j'ai affirmé n'avoir jamais vu le moindre signe qu'il y ait en vous un esprit maléfique, et, sachant que je vis dans votre maison, les juges n'ont pas insisté.

ELISABETH. — Qui m'a accusée?

MARY. — La loi me défend de vous le dire. *(A Proctor :)* J'espère que, maintenant, vous comprenez l'importance de notre travail et qu'à l'avenir vous cesserez de vous moquer de moi. Quatre juges et l'envoyé du Roi ont dîné avec nous il y a une heure! Je... je désire que désormais vous me parliez poliment.

PROCTOR, *terrifié et dégoûté, dans un murmure.* — Allez vous coucher.

MARY, *frappant du pied.* — Je ne veux plus qu'on m'envoie au lit! J'ai dix-huit ans, monsieur Proctor et, quoique célibataire, je suis une femme.

PROCTOR, *irrité.* — Eh bien! ne vous couchez pas!

MARY. — Je désire aller me coucher.

PROCTOR, *d'une voix rageuse.* — Alors, bonsoir!

MARY, *sans assurance.* — Bonsoir!

Mary Waren sort. Les yeux fixes, Proctor et Elisabeth la regardent sortir.

ELISABETH, *doucement.* — Oh, la corde, John! Je la sens autour de mon cou!

PROCTOR. — Il n'y aura pas de corde, Elisabeth.

ELISABETH. — Ce monstre d'Abigaïl veut ma mort. Dès le début de cette semaine, j'ai su qu'il faudrait en arriver là.

PROCTOR, *sans conviction.* — Ils ont rejeté la plainte. Vous le lui avez entendu dire.

ELISABETH. — Et, demain, la rejetteront-ils? Vous verrez, elle ne me lâchera pas avant qu'ils me fassent arrêter!

PROCTOR. — Soyez calme, Elisabeth. Asseyez-vous.

ELISABETH. — Elle veut ma mort John. Vous le savez.

PROCTOR. — Ne craignez rien. Je vais aller trouver Ezéchiel Cheever. Je lui dirai qu'il n'y a en toute cette affaire aucune sorcellerie et qu'elle-même m'en a fait l'aveu.

ELISABETH. — Et vous pensez que les juges de Boston et le député gouverneur général accepteront de croire que leur sagesse s'est laissée surprendre par un mensonge aussi grossier? John, voulez-vous m'accorder une faveur? Allez trouver Abigaïl.

PROCTOR. — Qu'ai-je à dire à Abigaïl?

ELISABETH, *doucement.* — John, il y a toujours une promesse de faite dans le lit de l'adultère.

PROCTOR, *luttant contre sa colère.* — Quelle promesse?

ELISABETH. — Une promesse tacite, involontaire, mais qu'aucun des deux ne saura ignorer. Pour Abigaïl, l'occasion est belle de s'en souvenir et de se la redire. Je suis sûre qu'elle ne pense qu'à me tuer et ensuite prendre ma place. C'est sa plus chère espérance, John, j'en suis sûre.

PROCTOR, *sachant qu'elle dit vrai.* — Elle ne peut pas avoir une pareille intention!

ELISABETH, *posément.* — John, lui avez-vous montré quelquefois votre mépris? Assurément

non. Elle ne peut même pas passer près de vous dans l'Eglise sans que vous rougissiez.

PROCTOR. — Je peux rougir de mes péchés.

ELISABETH. — Je crois qu'elle voit à cette rougeur une tout autre signification.

PROCTOR. — Laquelle? Allons, dites-le!

ELISABETH. — Je pense que vous êtes un peu honteux parce que moi, je suis là, et qu'elle est si proche.

PROCTOR. — Quand me connaîtrez-vous, femme? Si j'avais été une pierre, j'aurais éclaté de honte ces derniers sept mois!

ELISABETH. — Alors, allez la trouver et dites-lui qu'elle est une p... Quelle que soit la promesse que vous lui ayez faite, brisez-la, John! Brisez-la!

PROCTOR, *entre ses dents.* — Par Dieu, j'y vais.

Il va prendre son fusil.

ELISABETH. — Oh! avec si peu l'envie de le faire...

PROCTOR, *se tournant vers elle, fusil en main.* — Femme, me trouvez-vous vraiment vil?

ELISABETH. — Je n'ai jamais dit que vous l'étiez.

PROCTOR. — Alors, pourquoi m'accusez-vous d'avoir fait une telle promesse? La promesse qu'un étalon peut faire à sa jument, voilà celle que j'ai faite à cette fille!

ELISABETH. — Alors, pourquoi vous mettre en colère quand je vous demande de la rompre, cette promesse?

PROCTOR. — Parce qu'il n'y en a jamais eu! Parce que je suis un honnête homme. Mais je ne veux même plus essayer de me justifier. Je comprends maintenant que votre regard s'est fixé une fois pour toutes sur la seule erreur de ma vie. Je sais que votre réprobation me poursuivra toujours et que je n'en serai jamais délivré.

ELISABETH. — Vous serez délivré quand vous arriverez à comprendre que je suis votre seule femme. Elle a planté une flèche en vous, John Proctor, et vous le savez bien.

La silhouette de Hale paraît à la porte. Il est fatigué, amaigri. Les Proctor ont un sursaut.

HALE. — Bonsoir!

PROCTOR, *encore surpris.* — Mais c'est monsieur Hale! Bonsoir, monsieur. Entrez, entrez.

HALE, *à Elisabeth.* — J'espère que je ne vous ai pas effrayée.

ELISABETH. — Non, surprise tout au plus. Je n'ai pas entendu le pas de votre cheval.

HALE. — Vous n'étiez pas prêts à vous coucher?

PROCTOR, *reposant son fusil.* — Vous pouvez entrer, monsieur Hale. *(Hale entre dans la pièce.)* Nous ne sommes pas habitués à recevoir des visites après la nuit tombée, mais soyez le bienvenu. S'il vous plaît, asseyez-vous.

HALE. — Avec plaisir. *(Il s'assied.)* Asseyez-vous, madame Proctor.

Elisabeth s'assied sans le quitter des yeux. Un silence, Hale regarde autour de lui.

PROCTOR. — Voulez-vous boire un peu de cidre, monsieur Hale?

HALE. — Merci. Asseyez-vous.

Proctor s'assied.

PROCTOR. — Venez-vous au nom du tribunal?

HALE. — Non, je viens de mon propre chef, sans être revêtu de l'autorité de la Cour. Ecoutez-moi. *(Il humecte ses lèvres.)* Je ne sais pas si vous êtes informé, mais le nom de votre femme est... mentionné au tribunal.

PROCTOR. — Nous venons de l'apprendre par notre servante, Mary Waren, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle a été notre surprise.

HALE. — Je suis un étranger, comme vous savez, et il m'est difficile d'avoir une opinion bien claire des gens de Salem qui sont accusés ou suspectés par la Cour. C'est pourquoi, cet après-midi et maintenant ce soir, je vais de maison en maison... Tel que vous me voyez, je sors de chez Rébecca Nurse...

ELISABETH. — Rébecca est accusée!

HALE. — Dieu ne permet pas qu'on accuse une femme comme elle. Cependant, elle est... mentionnée.

ELISABETH. — Vous ne croirez jamais, j'espère, que Rébecca trafiquait avec le Diable.

HALE. — Femme, ce qui vous paraît impossible est pourtant possible.

PROCTOR. — Sûrement, vous ne pouvez croire une pareille sottise.

HALE. — Nous vivons en des temps étranges. Il est à présent hors de doute que les pouvoirs des Ténèbres ont tramé un complot contre la paroisse de Salem. Nous avons réuni trop de preuves de cette conjuration pour qu'elle ne soit pas une certitude. C'est bien votre avis?

PROCTOR. — Il est difficile de croire qu'une femme si pieuse soit devenue secrètement la servante du Démon après soixante-dix ans de charités et de prières.

HALE. — Je sais, mais le Diable est subtil, monsieur Proctor, il est subtil! Notez qu'elle est loin d'être accusée et je ne sais pas du tout si elle le sera. *(Un silence.)* J'ai pensé, monsieur, à vous poser quelques questions en ce qui concerne le caractère chrétien de cette maison. Si vous me le permettez.

PROCTOR, *froidement.* — Pourquoi pas? Nous n'avons pas peur des questions.

HALE. — Votre réponse me met à l'aise. *(Après un temps :)* Dans le registre que tient M. Parris, il est mentionné qu'en ces sept derniers mois vous êtes allé huit fois à l'église, ce qui est vraiment fort peu. Pouvez-vous me donner les raisons de vos absences?

PROCTOR, *avec hauteur.* — Monsieur Hale, je n'ai jamais pensé que j'avais à dire pourquoi je venais à l'église et pourquoi je restais à la maison.

HALE, *doucement.* — Vous m'avez autorisé à vous poser quelques questions.

ELISABETH, *après un silence.* — Cet hiver, mon mari est allé à l'église aussi souvent que ma maladie le lui a permis.

PROCTOR. — Et, quand je ne pouvais pas m'y rendre, je priais dans cette maison.

HALE. — Monsieur Proctor, cette maison n'est pas une église. Votre théologie a dû vous le dire.

PROCTOR. — Quand nous avons bâti l'église de Salem, nous avons mis sur l'autel des chandeliers de cuivre, mais Parris est arrivé et, à force de sermons et de réclamations, il a obtenu que les chandeliers soient en or et il trouve que rien n'est assez magnifique pour notre église et qu'un pasteur n'est jamais assez payé. Et, chaque fois qu'il monte en chaire, c'est pour nous parler d'or et d'argent, ou encore du Diable, si bien qu'on croirait assis-

ter au culte du veau d'or plutôt qu'à celui de Notre Seigneur.

HALE, *réfléchissant.* — Et, malgré cela, monsieur, un chrétien doit être à l'église le jour du sabbat. *(Un silence.)* Dites-moi, vous avez trois enfants.

PROCTOR. — Trois garçons.

HALE. — Comment se fait-il que deux seulement soient baptisés?

PROCTOR, *qui va parler, se tait, puis incapable de se contenir.* — Je n'aurais pas aimé voir M. Parris étendre ses mains sur mon enfant. Je ne vois pas dans cet homme se refléter la lumière de Dieu.

HALE, *sévèrement.* — Je dois vous dire, monsieur Proctor, que ce n'est pas à vous à en décider. L'homme a reçu l'ordination. En conséquence, la lumière de Dieu est en lui.

PROCTOR. — Que soupçonnez-vous, monsieur Hale?

HALE. — Rien... du moins rien de précis.

PROCTOR. — C'est moi qui ai cloué la charpente du toit de l'église.

HALE. — Oh! c'est vous... Voilà un bon signe.

PROCTOR. — Il se peut que j'aie été trop prompt à critiquer Parris, mais vous ne pensez tout de même pas que j'ai souhaité sa disparition?

HALE, *mal satisfait.* — Ce n'est pas la question... Je trouve qu'il y a... comment dire? une sorte de mollesse dans votre comportement religieux. Oui, je dis bien, une sorte de mollesse.

PROCTOR. — Peut-être avons-nous été trop durs envers M. Parris, mais soyez sûr qu'ici nous n'avons jamais eu de tendresse pour le Diable.

HALE, *inclinant la tête et après un silence.* — Savez-vous vos commandements, Elisabeth?

ELISABETH, *sans hésiter.* — Naturellement. Il n'y a aucun blâme à jeter sur ma vie. Je suis une chrétienne appartenant au Convenant.

HALE. — Et vous, maître Proctor?

PROCTOR, *hésitant légèrement.* — Bien sûr... je les sais aussi.

HALE, *regardant Elisabeth, puis John.* — Voulez-vous me les réciter?

PROCTOR. — Les commandements?

HALE. — Oui.

PROCTOR, *regardant dans le vide et paraissant oppressé.* — Tu ne tueras point.

HALE. — Oui.

PROCTOR, *comptant sur ses doigts.*

Bien d'autrui ne convoiteras.
Dieu en vain ne jureras.
Un seul Dieu adoreras.

Avec hésitation :

Le Sabbat tu réserveras pour servir Dieu [dévotement.

Un silence.

Tes père et mère honoreras
Faux témoignage ne diras.

Il compte et recompte sur ses doigts.

Dieu en vain ne jureras.

HALE. — Celui-ci, vous l'avez déjà dit.

PROCTOR. — Oui.

Il cherche en vain.

PROCTOR. — Oui.

ELISABETH, *délicatement.* — L'adultère, John.

PROCTOR, *baissant les yeux.* — Oui... *(Il essaie de sourire. A Hale :)* Vous voyez, révérend, à nous deux, nous les savons tous. *(Hale le regarde avec attention et perplexité.)* Je pense que la faute est légère.

HALE. — La théologie est une forteresse derrière laquelle se retranche l'âme du vrai chrétien. Une faille dans cette forteresse, il n'en faut pas plus pour livrer passage au démon.

Il se lève, l'air soucieux.

PROCTOR. — Vous êtes dans une maison chrétienne. Vous ne pouvez pas en douter. Il n'y a ici aucune complaisance pour Satan.

HALE. — Je l'espère. Je l'espère de tout mon cœur. *(Il les regarde tous les deux d'un air soupçonneux.)* Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne nuit.

ELISABETH, *ne se contenant plus.* — Monsieur Hale! *(Il se retourne.)* Je crois que vous me suspectez. Est-ce que je me trompe?

HALE, *gêné et évasif.* — Maîtresse Proctor, je n'ai pas à vous juger. En cette affaire, mon rôle est de mettre au service du tribunal ma connaissance des œuvres démoniaques. J'étais venu chez vous avec l'espoir de trouver dans vos réponses de quoi vous mettre hors de cause.

Il a un geste de regret et va pour sortir.

ELISABETH, *du désespoir dans la voix.* — Je crois que vous devriez le mettre au courant, John.

HALE. — Qu'y a-t-il?

ELISABETH. — Dites-le-lui!

Un silence. Hale regarde interrogativement John.

PROCTOR, *avec difficulté.* — Je... je n'ai aucun témoin, je n'ai donc pas le moyen de rien prouver. Je n'ai à offrir que ma parole. Mais je sais que le mal dont les enfants ont souffert n'a rien à voir avec la sorcellerie.

HALE, *s'arrêtant.* — Rien à faire?

PROCTOR. — Elles ont été découvertes par M. Parris, tandis qu'elles dansaient dans les bois. La frayeur qu'elles en ont eue les a rendues malades. Voilà tout le mystère.

HALE, *après un silence.* — Qui vous a renseigné?

PROCTOR, *hésitant.* — Abigaïl Williams.

HALE. — Abigaïl?

PROCTOR. — Oui.

HALE. — Et Abigaïl vous a dit que le mal n'avait rien à voir avec la sorcellerie?

PROCTOR. — Elle me l'a dit le jour de votre arrivée, monsieur.

HALE, *sur le point de chanceler.* — Pourquoi... pourquoi ne l'avez-vous pas révélé plus tôt?

PROCTOR. — Je n'ai appris que ce soir que le monde devenait fou à cause de cette sottise.

HALE. — Sottise, monsieur, sottise... J'ai moi-même interrogé Tituba, Sarah Good, et bien d'autres qui ont toutes avoué leur connivence avec le Diable. Car elles ont avoué.

PROCTOR. — Pourquoi pas, si elles savent que ces aveux-là leur sauveront la vie? Il y en a beaucoup qui avoueraient n'importe quoi pour éviter la potence. Avez-vous pensé à ça?

HALE, *après un long silence.* — Et vous consentiriez à témoigner devant le tribunal et à rapporter les propos tenus par Abigaïl Williams?

PROCTOR. — Je n'avais pas pensé devoir aller devant la Cour, mais, s'il le faut, j'irai.

HALE. — Ah! vous vous troublez, maintenant?

PROCTOR. — Je ne me trouble pas, mais je me demande quel effet produira mon histoire sur ces hauts magistrats qui écoutent gravement les mensonges d'une gamine. Je me de-

mande comment un pasteur qui a reçu la lumière de Dieu accueille aussi légèrement les mensonges meurtriers de cette petite garce.

HALE. — Vous semblez ne pas croire que nous ayons affaire au Diable. Eh bien, monsieur Proctor, écoutez-moi. Et vous, Elisabeth, écoutez-moi aussi. Le jour que je suis venu à Salem et dans l'instant même qui a suivi mon arrivée, j'ai vu Abigaïl en proie à une vision.

PROCTOR. — Et que voyait-elle?

HALE. — Une sorcière, monsieur, oui, une sorcière qui, avant de disparaître, a craché sur une croix de bois noir accrochée au mur. Eh bien! sur cette croix, quand nous l'avons décrochée, il y avait de la salive.

ELISABETH. — Monsieur Hale, est-ce vous-même qui avez décroché la croix?

HALE. — J'ai vu la salive sur la croix.

ELISABETH. — Est-ce vous qui l'avez décrochée? *(Silence.)* Ou est-ce Abigaïl?

HALE, *de mauvaise humeur.* — Abigaïl! Mais qu'importe?

ELISABETH, *montrant un couteau sur la table.* — Monsieur le Révérend, je vois un démon cornu qui nous tire la langue et qui crache sur ce couteau. *(Portant un doigt à sa bouche, elle prend le couteau.)* Constatez-le, il y a de la salive sur le manche du couteau.

Proctor éclate de rire, Elisabeth sourit, tandis que Hale, songeur, regarde le couteau en silence. On entend alors le pas d'un cheval, puis le grincement d'une carriole. Ils tournent la tête et Proctor se dirige vers la porte. Gilles Corey entre en courant

GILLES. — Monsieur Hale, ils emmènent ma femme!

PROCTOR. — Quoi? Ils emmènent Martha!

GILLES, *à Hale.* — Venez tout de suite à la prison exiger qu'on enlève les chaînes de ma femme!

HALE. — Je vous en prie, soyez calme.

GILLES, *lui prenant le bras.* — Il faut aller à la prison! Allons, venez vite!

HALE. — Mais que s'est-il passé?

GILLES. — L'autre jour, devant Parris et sa salope de nièce, j'ai dit que ma femme lisait des livres, et voilà maintenant Cheever qui vient avec sa carriole et qui l'enchaîne comme une sorcière! Je n'ai jamais dit qu'elle était une sorcière! On a pourtant le droit de lire des livres! Venez et arrangez-vous pour que ma femme rentre à la maison!

HALE. — Il y aura un procès équitable, soyez-en sûr...

GILLES. — Je ne veux pas entendre parler de procès! Je veux qu'elle revienne, monsieur! Ils sont sûrement devenus enragés, monsieur Hale, ils emmènent aussi Rébecca Nurse!

ELISABETH. — Comment! Rébecca Nurse?

PROCTOR. — Ils ont osé arrêter Rébecca!

HALE. — Voyons, de quoi est-elle accusée?

GILLES. — Elle est accusée du meurtre surnaturel des sept enfants de M. Putnam!

ELISABETH. — On n'imagine pas d'accusation plus absurde!

PROCTOR. — C'est une honte pour votre tribunal!

GILLES. — Révérend, vos juges sont des ânes!

ELISABETH. — Monsieur Hale, est-ce qu'une femme comme Rébecca peut avoir tué des enfants?

HALE. — Je ne le crois pas, mais je vous le demande, madame Proctor, de quel être humain pouvons-nous dire avec certitude qu'il est bon ou qu'il est mauvais? Ce que nous savons, c'est qu'en chacun de nous il y a prise aussi bien pour Dieu que pour le Diable. Dans nos âmes, les routes du bien et celles du mal se coupent et se recoupent à l'infini. Rébecca est innocente, je le crois, mais souvenez-vous qu'une heure avant la chute de Satan, Dieu le regardait comme le plus beau des archanges de son ciel.

Ezéchiel Cheever apparaît dans l'embrasure de la porte.

CHEEVER. — Bonsoir, Proctor.

PROCTOR. — J'espère que vous n'êtes pas ici l'envoyé du tribunal, monsieur Cheever.

CHEEVER. — Mais si, mais si, Proctor. Je suis le clerc de la Cour, maintenant, vous le savez.

GILLES. — C'est dommage, Ezéchiel, qu'un honnête tailleur qui aurait pu aller au Ciel doive aller brûler en Enfer. Car je sais ce que je dis, Ezéchiel. A cause du sale métier que vous faites à présent, vous brûlerez, soyez-en sûr.

CHEEVER. — Vous savez vous-même que je dois obéir aux ordres. A coup sûr, vous le savez, et je voudrais bien que vous ne m'envoyiez pas aussi délibérément en Enfer. *(Il tremble de peur.)* Je n'aime pas vous l'entendre dire, Gilles, vous m'entendez? Je n'aime pas ça. *(Il sort un mandat de sa poche :)* J'ai un mandat pour vous, maîtresse Proctor.

PROCTOR, *à Hale,* — Vous avez dit qu'elle n'était pas accusée.

HALE. — Mais j'ignorais! *(A Cheever :)* Quand a-t-elle été accusée?

CHEEVER. — On m'a donné ce soir seize ordres d'arrestation. Le sien est un des seize.

PROCTOR, *lui arrachant l'ordre pour l'examiner.* — Qui l'a accusée?

CHEEVER. — Abigaïl Williams.

ELISABETH, *tandis que Proctor tend le mandat à Hale.* — Vous le demandez, John?

CHEEVER. — Monsieur Proctor, j'ai peu de temps... La Cour m'ordonne de fouiller votre maison, mais je n'aime pas fouiller une maison. Voulez-vous me donner toutes les poupées que votre femme peut avoir ici.

PROCTOR. — Des poupées?

ELISABETH. — Je n'ai plus de poupées. Je n'en ai pas eu depuis mon enfance.

CHEEVER, *gêné, il regarde vers la cheminée où est assise la poupée de Mary Waren.* — J'aperçois une poupée, maîtresse Proctor.

ELISABETH. — Oh! *(Elle va la prendre.)* C'est celle de Mary.

CHEEVER. — S'il vous plaît, voulez-vous me la donner?

ELISABETH, *la lui donnant et demandant à Hale.* — La Cour en est-elle réduite à prendre des poupées comme témoins à charge?

CHEEVER, *tenant soigneusement sa poupée.* — En avez-vous d'autres dans la maison?

ELISABETH. — Non, et, d'ailleurs, celle-ci n'y était pas jusqu'à ce soir. Que signifie une poupée?

CHEEVER. — Eh bien! une poupée... *(Il retourne la poupée :)* une poupée peut signifier... Et, maintenant, femme, veuillez, s'il vous plaît, venir avec moi.

PROCTOR. — Elle n'ira pas. *(A Elisabeth :)* Allez chercher Mary.

CHEEVER, *allant à Elisabeth.* — Non, il m'est défendu de la quitter des yeux.

Willard entre et attend.

PROCTOR, *repoussant Cheever.* — Elisabeth, allez chercher Mary.

Elisabeth sort.

GILLES, *à Cheever.* — En attendant que les flammes de l'Enfer te mordent les fesses pour l'éternité, dis-nous à quoi peuvent servir des poupées dans ton carnaval de justice.

CHEEVER, *tenant la poupée dans ses mains.* — Gilles Corey, par charité pour vous, je préfère n'avoir rien entendu... *(Il a soulevé les jupes de la poupée et ses yeux s'agrandissent d'étonnement et de terreur :)* Monsieur Hale! Voyez donc! Là...

PROCTOR, *prenant la poupée.* — Quoi? Qu'est-ce que c'est?

CHEEVER. — Mais regardez! *(Il retire une longue aiguille de la poupée.)* Une aiguille! Willard, c'est une aiguille!

Willard s'approche.

PROCTOR, *irrité et étonné.* — Et que veut dire cette aiguille?

CHEEVER, *ses mains tremblent.* — Mauvais pour elle, Proctor, mauvais pour votre femme... Vous pensez! une aiguille! Qu'en dites-vous, monsieur Hale?

HALE. — J'ai moi-même étudié la question. Un de mes livres est entièrement consacré à ces pratiques d'envoûtement. Il est trop certain qu'Elisabeth Proctor s'est mise dans un très mauvais cas.

CHEEVER, *tremblant.* — Et, encore, vous ne savez pas tout. La fille, monsieur, la fille Williams, Abigaïl Williams. Ce soir, elle était assise à dîner chez le révérend Parris et, soudainement, elle est tombée à terre. Comme une bête morte, a-t-il dit. Et, enfoncée de deux pouces dans la chair de son ventre, il y avait une aiguille qu'il a retirée. Et, quand il a pu la questionner... *(A John :)* elle a juré que c'était l'esprit familier de votre femme qui la lui avait enfoncée ainsi.

PROCTOR. — Allons donc, elle l'a fait elle-même!

CHEEVER. — En vérité, Proctor, je n'aurais jamais pensé trouver chez vous *(Il montre l'aiguille et la poupée .)* une preuve aussi décisive, une preuve...

Entrent Elisabeth et Mary Waren.

PROCTOR, *avisant Mary, il la tire par le bras et l'amène devant Hale.* — Mary, dites à M. Hale comment cette poupée est entrée dans ma maison.

MARY, *craintive.* — Cette poupée, monsieur?

PROCTOR, *impatiemment, il lui montre la poupée dans la main de Cheever.* — Cette poupée, celle-là.

MARY. — Mais... je pense que c'est la mienne.

PROCTOR. — Est-ce votre poupée, oui ou non?

MARY, *sans comprendre.* — C'est la mienne, monsieur.

PROCTOR. — Et comment est-elle venue dans cette maison?

MARY, *regardant toutes ces figures tendues.* Comment?... Je l'ai faite au tribunal, monsieur... et je l'ai donnée à maîtresse Proctor ce soir en rentrant.

PROCTOR, *à Hale.* — Vous avez entendu, monsieur Hale?

HALE. — Mary Waren, on a trouvé une aiguille dans le corps de cette poupée.

MARY, *étonnée.* — Mais je ne pensais pas faire mal...

PROCTOR, *vivement.* — Vous avez vous-même enfoncé cette aiguille?

MARY. — Oui...

CHEEVER. — Pourquoi?

MARY. — Mais pour m'en débarraser, monsieur.

PROCTOR, *à Hale.* — Vous êtes édifié, maintenant.

HALE, *regardant Mary avec attention.* — Mon enfant... êtes-vous certaine que ce soit votre mémoire seule qui se souvienne? N'est-ce pas, peut-être, que quelqu'un vous ordonne, par sorcellerie, de parler ainsi?

MARY. — Sorcellerie? Non, monsieur, je suis entièrement moi-même. Demandez à Mary Walcott. Elle m'a vue l'habiller au tribunal. Mieux encore, demandez à Abigaïl, qui était assise près de moi pendant que je cousais.

GILLES, *à Proctor.* — Le révérend ne se résigne pas facilement à voir lui échapper ses victimes.

PROCTOR, *à Hale, en désignant Cheever.* — Ordonnez-lui de s'en aller. Vous ne pouvez être complice de cette fraude. Pensez-y, vous êtes un ministre de Dieu. Ordonnez-lui de sortir, monsieur Hale.

ELISABETH. — Que signifie cette aiguille?

HALE. — Mary Waren... vous accusez Abigaïl d'un assassinat monstrueux et froidement prémédité.

MARY. — Un assassinat... Pourquoi?

HALE. — Abigaïl a été poignardée cette nuit. Quelqu'un lui a enfoncé une aiguille dans le ventre.

ELISABETH. — Et c'est moi qu'elle accuse?

HALE. — Oui.

ELISABETH. — Comment!... Mais c'est la fille elle-même qui n'est que meurtre! Elle devrait être mise en pièces et jetée hors de ce monde!

CHEEVER. — Vous l'avez entendu, monsieur : jetée et mise en pièces! Willard, vous avez entendu...

PROCTOR, *arrachant le mandat des mains de Cheever.* — Allez-vous-en.

CHEEVER. — Proctor, vous n'oseriez pas toucher à cet arrêt!

PROCTOR, *déchirant l'arrêt.* — Allez-vous-en!

CHEEVER. — Vous avez déchiré l'arrêt du député gouverneur!

PROCTOR, *allant prendre son fusil.* — Sortez de ma maison!

GILLES. — Tirez, John! Tirez!

HALE. — Proctor! Proctor! Ecoutez-moi...

PROCTOR. — Allez-vous-en avec eux! Vous n'êtes pas un ministre de Dieu!

HALE. — Ayez confiance dans la Cour. Je vous en supplie. La Cour est juste.

PROCTOR. — Ponce-Pilate! Dieu ne vous laissera pas vous laver les mains encore une fois! Faites-les sortir! Vous n'aurez pas ma femme!

WILLARD. — John, j'ai neuf hommes derrière moi. Vous ne pouvez pas la garder. La loi m'oblige, John, et je n'ai pas à juger. *(Il va à Proctor .)* Amenez Mary Waren devant la Cour. Je témoignerai moi-même de ce que je l'ai entendu dire cette nuit.

ELISABETH. — John, pensez à nos enfants. *(A Mary Waren :)* Priez Dieu de vous pardonner, enfant, la ruine et le malheur que vous apportez dans ce monde. *(A Proctor :)* Quand les enfants s'éveilleront, ne leur parlez pas de sorcellerie, surtout. Ils auraient peur pour moi. Dites-leur... dites-leur que je suis allée voir quelqu'un de bien malade...

Sa voix se brise, mais elle garde son sang-froid.

PROCTOR, *effondré.* — Je vous ramènerai à la maison. Et bientôt.

ELISABETH, *avec bonté et sans conviction.* — J'en suis sûre, John, j'en suis sûre.

Elle va à la porte.

PROCTOR. — Je tomberai comme un océan sur cette Cour! Ne craignez rien, Elisabeth.

ELISABETH, *son regard allant de lui à Cheever et à Hale.* — Je... je ne crains plus rien...

Elle sort, Willard et Cheever derrière elle.

PROCTOR, *la regardant partir, puis courant vers la porte.* — Willard! Willard! Ne l'enchaînez pas! *(On entend le bruit d'une chaîne et Proctor bondit au dehors :)* Qu'est-ce que vous faites? Vous ne l'enchaînerez pas! Enlevez-moi ça! Je ne le permettrai pas! Je ne veux pas qu'on l'enchaîne!

Voix des hommes qui s'élèvent contre la sienne. Hale, se sentant coupable, se détourne de la porte pour ne pas voir cette scène. Mary Waren s'assied en sanglotant.

GILLES. — Et vous restez muet, pasteur! C'est une monstrueuse erreur, vous savez que c'est une erreur. Qu'est-ce qui vous retient de crier la vérité?

Proctor est rejeté dans la salle par Willard et deux de ses hommes.

PROCTOR. — Je vous revaudrai ça, Willard, soyez-en sûr!

WILLARD, *essoufflé.* — Au nom de Dieu, John, comprenez que je ne peux pas faire autrement. Je dois les enchaîner tous. Restez tranquille ici jusqu'à ce que je sois parti. *(Il se tourne vers Hale :)* Révérend!... êtes-vous aveugle?

Willard sort avec ses hommes. Proctor reste debout, reprenant sa respiration. Bruit des chevaux et du chariot qui s'en va. Hors de lui, Proctor va à la porte.

HALE. — Monsieur Proctor...

PROCTOR, *retournant à Hale.* — Hors de ma vue!

HALE. — Charité, Proctor, charité. Ce que j'ai entendu en sa faveur, je ne craindrai pas d'en témoigner devant la Cour. Que Dieu m'aide, je ne peux pas la juger ni coupable, ni innocente... Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop vous engager à la prudence, car les esprits sont dans une grande confusion et vous n'avez rien à gagner en affirmant qu'il ne s'agit là que de la vengeance d'une jeune fille.

PROCTOR. — Il ne s'agit que d'une vengeance! Mais la peur vous empêchera toujours d'en convenir et, bien que vous ayez été ordonné par les propres larmes de Dieu, vous êtes un lâche, révérend, un lâche!

HALE, *ébranlé.* — Je ne crois pas que Dieu aurait permis de si terribles effets pour une si petite cause. Les prisons sont pleines, les juges les plus éminents siègent à Salem, et l'ombre de la potence est là. Il me paraît juste de penser à une cause proportionnée à cet appareil. Peut-être qu'à Salem un meurtre a été commis et jamais dévoilé. Une abomination, quelque secret blasphème dont l'odeur empoisonne le Ciel, que sais-je? Pensez-y, Proctor, aidez-moi à découvrir le péché criminel dont le secret pèse sur les destins de Salem. C'est la seule façon d'agir dans un monde frappé d'aberration. *(Il va à la porte. Proctor reste silencieux.)* Cherchez tous, pensez à ce qui peut avoir fait tomber du Ciel une si effroyable colère sur vos têtes! Je vais prier pour que Dieu bénisse vos efforts.

Il sort.

GILLES. — Jamais entendu parler d'un meurtre à Salem! Voilà maintenant qu'il faut découvrir un crime pour justifier ceux des juges! Tout ça, John, c'est du boniment!

PROCTOR. — Laissez-moi, Gilles, laissez-moi.

GILLES, *montrant Mary Warren.* — Amenez-là devant la Cour...

PROCTOR, *le pressant de partir.* — Bien sûr. Laissez-moi, Gilles. Bonsoir, Gilles. Bonsoir.

GILLES. — On parlera de tout ça demain?

PROCTOR. — Oui, demain.

GILLES. — Alors... Bonsoir.

Gilles sort.

PROCTOR, *se tournant vers Mary.* — Vous le direz devant la Cour?

MARY, *terrifiée.* — Je ne... Je ne peux pas accuser Abigaïl de meurtre...

PROCTOR, *sans un mot, il va au fouet, le prend et se tourne vers elle.* — Vous direz à la Cour comment la poupée est venue ici et qui a enfoncé l'aiguille.

MARY. — Elle me tuera, si je parle!

PROCTOR. — Je vais vous fouetter, Mary Waren.

Il vient à elle.

MARY. — Monsieur Proctor, elle vous accusera de débauche.

PROCTOR. — Ah! elle vous l'a dit?

MARY. — Je le sais, monsieur... Elle essaiera de vous perdre avec cette accusation. Et je sais qu'elle le fera!

PROCTOR, *après un silence.* — Alors, nous nous glisserons ensemble dans notre trou Car, si je suis le débauché, elle est la p..., et c'en est fait de sa sainteté! Vous direz à la Cour ce que vous savez.

MARY. — Je ne peux pas... je ne peux pas...

Elle se sauve.

PROCTOR, *faisant siffler son fouet.* — Vous le direz à la Cour. Ma femme ne doit pas mourir par moi. Je vous mettrai plutôt vos tripes dans la bouche, mais elle ne mourra pas par moi.

Il la pousse. Elle tombe en sanglotant sur le plancher.

MARY. — Je ne peux pas... Je ne peux pas...

PROCTOR. — Et, pourtant, vous le ferez, parce que vous devez le faire. *(Il la soulève et regarde son visage.)* Ah! vous vous preniez pour une taiseuse de justice! Mais votre suffisance va tomber à plat! *(Il la laisse aller, elle pleure dans ses mains.)* Il faut vous accoutumer au malheur, à présent. Vous ne pouvez rien empêcher! Aujourd'hui, le Ciel et l'Enfer luttent sur votre dos et sur le mien. La lutte est aussi dans nos cœurs et ce n'est pas un grand changement. *(Il pleure presque.)* Car nous sommes ce que nous avons toujours été, sauf qu'à présent nous voilà nus. *(Il regarde droit devant lui et frissonne comme s'il sentait le froid dans le dos.)* Oui, nus, nous sommes nus... *(Il va vers le seuil, vers le ciel qui apparaît au-delà de la porte ouverte et lève les yeux.)* Et le vent, le vent glacé de Dieu va souffler.

RIDEAU.

ACTE III

L'antichambre de la Cour.
Willard, sur le seuil de la porte de gauche, défend l'accès de l'antichambre à Gilles Corey.

GILLES COREY. — Bas les mains, laissez-moi entrer!

WILLARD. — Gilles, Gilles...

GILLES COREY. — Ote-toi de mon chemin, Willard! J'apporte la preuve...

Entrent Parris et Hale par la porte du fond, celle du tribunal. Willard s'efface pour laisser entrer Gilles Corey. Francis Nurse entre derrière Corey.

HALE. — Monsieur Corey, voyons, le tribunal siège là, de l'autre côté de la porte.

GILLES COREY. — Justement! Allez leur demander de m'entendre, monsieur Hale.

HALE. — Mais ce n'est pas le moment! Attendez!

GILLES COREY, *criant.* — Attendre quoi? Attendre qu'ils aient pendu ma femme!

PARRIS. — Prévôt, vous avez le devoir d'arrêter cet homme.

Le juge Hathorne entre.

GILLES COREY, *montrant Parris.* — Ecoutez-moi le bon pasteur qui vend ses brebis au boucher!

HATHORNE. — Comment osez-vous entrer en hurlant ainsi au sein de la Cour? Etes-vous devenu fou, Corey?

GILLES COREY. — Hathorne, vous n'êtes pas encore un des juges de Boston! Vous n'avez pas le droit de me traiter de fou!

Entrent, venant du tribunal, Danforth et Cheever. Danforth, le député gouverneur, est un homme de soixante ans, l'air pénétré de l'importance de sa personne et de sa fonction. Il va à Gilles Corey qui attend sa colère.

DANFORTH, *regardant Gilles Corey.* — Qui est cet homme?

PARRIS. — Gilles Corey, et un très mauvais esprit.

GILLES COREY, *à Parris.* — Je suis en âge de répondre moi-même au député gouverneur, non? *(A Danforth :)* Mon nom est Corey, monsieur, Gilles Corey. Je possède six hectares de terre et aussi des bois. C'est ma femme que vous êtes en train de condamner.

Il montre la salle du tribunal.

DANFORTH. — Et vous croyez servir sa cause en faisant un tel tapage? Sortez. Seul votre grand âge empêche que je ne vous fasse arrêter.

GILLES. — Monsieur, ils disent des mensonges au sujet de ma femme.

DANFORTH. — Et vous vous croyez assez fort pour décider vous-même ce que cette Cour devra croire et ce qu'elle devra rejeter?

GILLES COREY. — Excellence, nous ne pensions pas offenser la Cour.

DANFORTH. — C'est trop peu de dire offenser. Vous avez fait pire! Ne savez-vous pas que cette Cour est la plus haute juridiction du gouvernement suprême de la province?

GILLES COREY. — Excellence, j'ai eu l'imprudence, la bêtise de dire qu'elle lisait des livres et ils sont venus l'arracher de ma maison...

DANFORTH. — Des livres? Quels livres?

GILLES. — Des livres. C'est ma troisième femme et je n'en ai jamais eu une qui ait autant aimé les livres et j'ai essayé de savoir pourquoi. Comprenez-vous? Mais je ne l'ai jamais accusée de magie!

HALE, *vivement.* — Excellence, il prétend avoir des preuves certaines de l'innocence de sa femme. Je pense qu'en bonne justice...

DANFORTH. — Alors, qu'il nous soumette ces preuves par les voies légales. Vous êtes certainement au courant de notre procédure, monsieur Hale. *(A Willard :)* Débarrassez cette pièce.

WILLARD. — Venez, Gilles.

Doucement, il pousse Gilles dehors.

FRANCIS, *très correct, s'avance vers Danforth.* — Monsieur, nous sommes désespérés. Voilà trois jours que nous venons ici sans pouvoir nous faire entendre.

DANFORTH. — Qui est cet homme?

FRANCIS. — Francis Nurse, Votre Excellence.

HALE. — C'est sa femme, Rébecca, qui a été condamnée ce matin.

DANFORTH. — Ah? Je suis étonné de vous voir mêlé à ce tapage. J'ai eu d'excellents renseignements sur vous, monsieur Nurse.

HATHORNE. — Je pense qu'ils devraient être arrêtés tous les deux pour offense à la Cour.

PARRIS. — Certes! Ces gens-là ont toujours été des éléments de troubles.

DANFORTH, *à Francis.* — Ecrivez votre plaidoyer et, quand le temps sera venu...

FRANCIS. — Excellence, nous avons des preuves éclatantes, des preuves que vos yeux doivent voir. Dieu ne permettra pas que vous les laissiez fermés. Ces filles à qui la Cour accorde sa confiance, ces filles sont des menteuses.

DANFORTH. — Que voulez-vous dire?

FRANCIS. — Nous pouvons le prouver, monsieur, elles vous mentent.

Danforth est secoué, il étudie Francis.

HATHORNE. — C'est une offense, monsieur, une offense!

DANFORTH. — Taisez-vous, juge Hathorne. Vous savez qui je suis, monsieur Nurse?

FRANCIS. — Je le sais, monsieur, et je pense que vous devez être un juge sage, pour en être où vous êtes!

DANFORTH. — Et vous savez que de Lynn à Marblehead, près de quatre cents personnes sont en prison sous ma signature?

FRANCIS. — Le chiffre...

DANFORTH. — Et que soixante-douze sont condamnées à la pendaison par cette signature?

FRANCIS. — Excellence, je n'avais jamais pensé le dire à un juge aussi puissant. Mais on vous trompe.

Entre Gilles Corey par la gauche. Tous se tournent au moment où il fait signe à Mary Waren et à Proctor d'entrer. Proctor soutient Mary par le coude. Elle a les yeux baissés.

PARRIS, *alarmé.* — Mary Waren! *(Il va vers elle et se penche sur son visage.)* Que venez-vous faire ici?

PROCTOR, *repoussant Parris.* — Elle veut parler au député gouverneur.

DANFORTH, *se tournant, à Willard.* — Ne nous avez-vous pas dit que Mary Waren était malade et au lit?

WILLARD. — Elle l'était, Votre Honneur.

Quand je suis allé la chercher pour l'amener au tribunal, on m'a dit qu'elle était malade.

GILLES COREY. — Elle a lutté avec son âme toute la semaine, Votre Honneur. Elle vient maintenant pour dire la vérité.

DANFORTH. — Qui est celui-ci?

PROCTOR. — John Proctor, monsieur. Elisabeth Proctor est ma femme.

PARRIS. — Méfiez-vous de cet homme, Votre Excellence! Cet homme, c'est le Mal!

HALE. — Je pense que vous désirez entendre la fille, monsieur, elle...

DANFORTH, *intéressé par Mary Waren, lève la main vers Hale.* — Un moment. Que désirez-vous nous dire, Mary Waren?

PROCTOR, *après un regard à Mary Waren qui ne peut parler.* — Elle n'a jamais vu d'esprits, monsieur.

DANFORTH, *alarmé et surpris, à Mary.* — Jamais vu d'esprits?

GILLES COREY. — Jamais.

PROCTOR, *cherchant dans sa poche.* — Elle a signé sa déposition, monsieur.

DANFORTH, *vivement.* — Non, non. Je n'accepte pas de déposition. Dites-moi, monsieur Proctor, avez-vous raconté cette histoire dans le pays?

PROCTOR. — Non.

PARRIS. — Ils sont venus pour renverser la Cour! Cet homme...

DANFORTH. — Je vous en prie, monsieur Parris! Asseyez-vous, monsieur Proctor.

PROCTOR, *s'asseyant, ainsi que ses compagnons.* — Merci, monsieur.

DANFORTH, *les yeux fixés sur Proctor.* — Je crois comprendre que vous avez espéré raconter cette histoire devant toute la Cour.

PROCTOR. — Oui, c'était ce que j'espérais.

DANFORTH. — Savez-vous, monsieur Proctor, que, dans ce procès, la conviction profonde de l'Etat est que la voix de Dieu parle par la bouche de ces enfants?

PROCTOR. — Je le sais, monsieur.

DANFORTH, *songeur, regarde fixement Proctor, puis se tourne vers Mary Waren.* — Et vous, Mary Waren, pourquoi avez-vous accusé des gens d'envoyer leurs esprits contre vous?

MARY WAREN. — C'était un mensonge, monsieur.

DANFORTH. — Je vous entends mal.

PROCTOR. — C'était un mensonge, a-t-elle dit.

DANFORTH. — Ah! Et les autres? Mary Walcott et... les autres..., elles mentaient aussi?

MARY. — Oui, monsieur.

DANFORTH. — Vraiment?

Silence et stupéfaction. Il se tourne pour regarder le visage de Proctor.

PARRIS. — Excellence. vous ne laisserez pas un mensonge aussi vil se répandre parmi les membres de la Cour?

DANFORTH. — Votre indignation est prématurée, monsieur Parris. Pour moi, je suis frappé par le fait qu'elle ose venir ici raconter une pareille histoire.

HALE. — Une histoire qui peut très bien être la vérité, monsieur.

DANFORTH. — Evidemment. *(A Mary :)* M. Proctor vous a-t-il battue pour vous obliger à parler ainsi?

PROCTOR. — Vous pouvez faire examiner son corps, monsieur.

DANFORTH. — Monsieur Proctor, quel but poursuivez-vous en faisant parler Mary Waren?

PROCTOR. — La libération de ma femme, monsieur.

DANFORTH. — Il ne se cache nulle part dans votre cœur, ni dans vos pensées, le désir de ruiner le pouvoir de la Cour?

PROCTOR, *avec une légère hésitation.* — Non, monsieur.

CHEEVER, *toussant pour s'éclaircir la voix.* — Je... Votre Excellence...

DANFORTH. — Monsieur Cheever?

CHEEVER. — Je pense que c'est mon devoir. Monsieur... *(A Proctor :)* Vous ne pouvez le nier, John. *(A Danforth :)* Quand je suis allé allé arrêter sa femme, il a déchiré l'arrêt de la Cour.

PARRIS. — Vous voyez bien!

DANFORTH. — Il a fait cela, monsieur Hale?

HALE, *après un soupir.* — Oui, c'est vrai. Il l'a fait.

DANFORTH, *examinant Proctor.* — Monsieur Proctor?

PROCTOR. — Monsieur?

DANFORTH, *le regardant droit aux yeux.* — Avez-vous jamais vu le Diable?

PROCTOR. — Non, monsieur.

DANFORTH. — Vous êtes un bon chrétien?

PROCTOR. — Oui, monsieur. Je suis un bon chrétien.

PARRIS. — Mais un chrétien qui ne venait à l'église qu'une fois par mois.

DANFORTH. — Ah! Ah!

CHEEVER. — Il laboure le dimanche, monsieur.

DANFORTH. — Il laboure le dimanche!

CHEEVER, *s'excusant.* — Ce n'est pas un secret, John. Que voulez-vous, je suis un des membres de la Cour. J'ai le devoir de l'informer.

PROCTOR. — Il m'est arrivé, en effet, deux ou trois fois de labourer le dimanche. J'ai trois enfants, monsieur, et, jusqu'à l'année dernière, ma terre n'a presque rien donné.

GILLES COREY. — Vous trouverez d'autres chrétiens qui labourent le dimanche, si vous cherchez à le savoir.

HALE. — Votre Honneur, je ne crois pas que vous puissiez juger cet homme sur de pareils faits.

DANFORTH. — Je ne juge rien. *(Un silence. Il regarde Proctor qui soutient son regard, quoique avec effort.)* Franchement, monsieur, j'ai vu des choses extraordinaires dans cette Cour. J'ai vu des gens étouffés par les esprits, je les ai vus piqués par des épingles et transpercés par des poignards. Or, jusqu'à présent, je n'ai pas eu la plus petite raison de croire que les enfants me trompaient. Comprenez-vous ce que je veux dire?

PROCTOR. — Excellence, n'êtes-vous pas frappé par le fait que tant de ces femmes aujourd'hui accusées aient vécu si longtemps avec une réputation sans tache?

PARRIS. — Lisez-vous la Bible, monsieur Proctor?

PROCTOR. — Je lis la Bible.

PARRIS. — J'en doute, car, si vous la lisiez, vous sauriez que Caïn était un homme juste et que néanmoins il a tué Abel.

PROCTOR. — En tout cas, ce n'est pas la Bible qui nous dit que Rébecca Nurse a tué sept enfants en leur envoyant ses esprits. Ce sont des filles de dix-huit ans, et celle-ci peut jurer qu'elles vous ont menti.

Danforth réfléchit et parle à l'oreille de

Hathorne, après lui avoir fait signe de s'approcher.

HATHORNE. — Oui, c'est bien elle.

DANFORTH. — Monsieur Proctor... Ce matin, votre femme m'a fait parvenir une supplique. Elle affirme qu'elle est enceinte.

PROCTOR. — Ma femme est enceinte?

DANFORTH. — Elle n'en montre aucun signe. Nous l'avons examinée.

PROCTOR. — Mais, si elle dit qu'elle est enceinte, elle l'est sûrement. Cette femme n'a jamais menti, monsieur Danforth.

DANFORTH. — Jamais menti?

PROCTOR. — Jamais, monsieur, jamais.

DANFORTH. — Nous avons pensé, nous, que cette grossesse venait trop à point pour être croyable. Mais, si aujourd'hui je vous promettais de la garder en observation un mois encore et, au cas où ses dires se trouveraient vérifiés, si je vous disais qu'elle sera sûre de vivre une année entière, que répondriez-vous? *(Proctor reste silencieux.)* Réfléchissez. Vous prétendez n'avoir d'autre but que celui de sauver votre femme et, précisément, il tient à vous seul qu'elle soit sauvée au moins pour un an. Monsieur Proctor, c'est long, un an. Qu'en dites-vous? *(Hésitant, Proctor jette un regard sur Francis et sur Gilles.)* Abandonnez-vous votre accusation?

PROCTOR. — Je crois que je ne peux pas.

DANFORTH, *d'une voix plus dure.* — Alors, votre dessein est plus important que vous ne l'avez dit.

PARRIS. — Il veut renverser la Cour, Votre Honneur.

PROCTOR. — Ceux-ci sont mes amis. Leurs femmes sont également...

DANFORTH, *changeant son attitude.* — Monsieur, je suis prêt à entendre votre témoignage.

PROCTOR. — Je ne suis pas venu pour blesser la Cour. J'ai vu, au contraire...

DANFORTH. — Prévôt, entrez au tribunal et dites au juge Soughton et au juge Secvall de suspendre l'audience pendant une heure. Qu'ils s'en aillent à la taverne s'il leur plaît. Je m'occuperai de cette affaire moi-même. Tous les témoins et tous les prisonniers doivent être gardés ici.

WILLARD. — Oui, monsieur. *(Avec déférence :)* Si je peux me permettre de vous le dire, Votre Honneur, j'ai connu cet homme toute ma vie. C'est un honnête homme, monsieur.

DANFORTH, *froid.* — J'en suis sûr, prévôt. *(Willard incline la tête et sort.)* Maintenant, monsieur Proctor, venons-en à votre déposition. Et je vous demande d'être clair, franc et sans détours.

PROCTOR, *sortant des papiers de sa poche.* — Je ne suis pas avocat. Aussi ai-je pensé...

DANFORTH. — Les cœurs purs n'ont pas besoin d'avocats. Faites comme vous l'entendez.

PROCTOR, *tendant un papier à Danforth.* — Monsieur, voulez-vous d'abord lire ce papier? C'est une sorte d'attestation. Les gens qui l'ont signée y déclarent leur bonne opinion de Rébecca, de ma femme, et de Marthe Corey.

Danforth commence à lire.

PARRIS. — Ha! Leur bonne opinion!

PROCTOR. — Tous fermiers et honnêtes citoyens. Si vous voulez vous rendre compte, monsieur... Ils ont connu ces trois femmes pendant de longues années et n'ont vu aucun signe leur permettant de croire qu'elles étaient des suppôts du Démon.

Parris va lire par-dessus l'épaule de Danforth.

DANFORTH. — Combien de noms sur cette liste?

FRANCIS. — Quatre-vingt-onze, Votre Excellence.

PARRIS. — Ces gens devraient être cités. *(Sur un regard interrogateur de Danforth :)* Afin d'être questionnés.

FRANCIS, *tremblant de colère.* — Monsieur Danforth, je leur ai donné à tous ma parole qu'ils ne risquaient rien en signant ce papier.

PARRIS. — Voilà, clairement exprimée, une attaque contre la Cour!

HALE, *essayant de se contenir.* — Toute défense devient-elle une attaque contre la Cour? Chacun n'est-il pas libre...

PARRIS. — Tous les gens innocents de Salem sont heureux d'y voir cette Cour. *(Montrant la liste :)* Ceux-là seuls la regrettent. *(A Danforth :)* Et je pense que vous voudrez savoir de chacun d'eux ce qu'il a contre vous?

GILLES COREY. — Révérend Parris, ce n'est pas être contre la Cour que de vouloir l'éclairer, et assurément elle en a besoin. Si elle n'était pas aveugle, elle aurait su dès le premier jour à quoi s'en tenir rien qu'en regardant votre figure d'hypocrite.

HATHORNE. — Monsieur, je pense que les signataires devraient être interrogés.

DANFORTH. — Leur attestation n'est pas nécessairement une attaque. Cependant...

FRANCIS. — Ce sont tous des chrétiens qui appartiennent au Covenant.

DANFORTH. — Alors, je suis sûr qu'ils n'auront rien à craindre. *(Il tend le papier à Cheever :)* Monsieur Cheever, signez les ordres d'arrrestation pour examen. *(A Proctor :)* Quelle autre information avez-vous pour nous? *(A Francis, qui est resté debout, horrifié :)* Vous pouvez vous asseoir, monsieur Nurse.

FRANCIS. — J'ai apporté le malheur sur ces gens...

DANFORTH. — Non, vieillard, vous n'avez rien fait contre eux s'ils ont une bonne conscience. Mais vous devez comprendre que, si l'on n'est pas pour la Cour, on est forcément contre elle. Nous ne vivons plus à l'époque trouble où le bien se mêlait au mal pour abuser le monde. A présent, par la grâce de Dieu, le soleil luit, et ceux qui n'ont pas peur de la lumière en sont heureux. Monsieur Proctor, continuez.

GILLES COREY, *il tend un papier à Danforth.* — Excellence, voici ma déposition.

DANFORTH. — Ah? *(Il la prend et la lit.)* Monsieur Parris, si M. Putnam est au tribunal, veuillez l'introduire ici.

Parris entre dans la salle du tribunal.

GILLES COREY. — Monsieur Danforth, savez-vous qu'autrefois votre père a jugé un de mes procès?

DANFORTH. — Vraiment?

GILLES COREY. — Il ne vous en a jamais parlé?

DANFORTH. — Je n'en ai pas le souvenir.

GILLES COREY. — Il m'avait alloué neuf livres de dommages et intérêts. Ah! c'était un juge intègre que votre père. Dans ce temps-là, j'avais une jument blanche et un type était venu me l'emprunter...

Entrent Parris et Thomas Putnam, venant du tribunal.

DANFORTH. — Je vous demande pardon, monsieur.

GILLES COREY, *la voix dure en apercevant Putnam.* — Ah! Le voilà.

DANFORTH. — Monsieur Putnam, j'ai une accusation de M. Corey contre vous. Il prétend que vous avez ordonné à votre fille d'accuser de sorcellerie Georges Jacob qui est maintenant en prison.

PUTNAM. — C'est un mensonge!

DANFORTH, *se tournant, à Corey.* — Quelle preuve apportez-vous de votre accusation, monsieur?

GILLES COREY. — La preuve est ici. *(Il montre le papier.)* Si Jacob est pendu pour sorcellerie, on confisque ses terres, c'est la loi! Et Putnam est le seul qui ait assez d'argent pour acheter une propriété aussi grande.

DANFORTH. — Mais la preuve, monsieur, la preuve?

GILLES COREY. — La preuve, je l'ai eue d'un honnête homme qui m'a rapporté certain propos tenu en sa présence par Putnam. Le jour où sa fille a dénoncé Jacob, Putnam a dit en se frottant les mains qu'elle venait de lui faire cadeau d'un beau morceau de terre.

HATHORNE. — Et le nom de cet homme?

GILLES COREY. — Le nom?

HATHORNE. — Oui, le nom de l'homme qui vous a rapporté le propos?

GILLES COREY. — Je ne peux pas vous donner son nom.

HATHORNE. — Et pourquoi?

GILLES COREY, *hésitant, puis éclatant.* — Vous le savez bien, pourquoi! Vous le mettriez en prison si je vous donnais son nom!

HATHORNE. — Monsieur Danforth, ceci est une insulte à la Cour!

DANFORTH, *à Corey.* — Vous allez sûrement nous dire son nom.

GILLES COREY. — Je m'en garderai bien. Un jour, devant ce révérend délateur, qui s'est fait le domestique des Putnam et des richards de Salem, j'ai prononcé le nom de ma femme et bientôt j'irai brûler en Enfer pour avoir commis cette sottise. Non! Je ne dirai rien!

DANFORTH. — Dans ce cas, je dois vous arrêter pour insulte à la Cour.

GILLES COREY. — Nous ne sommes pas devant la Cour, monsieur, et vous ne pouvez pas m'arrêter pour insulte pendant une audience.

DANFORTH. — Vous êtes un véritable homme de loi. Voulez-vous que je déclare immédiatement la Cour en pleine session ou préférez-vous me répondre?

GILLES COREY. — Je ne peux donner aucun nom, monsieur.

DANFORTH. — Vous êtes un vieux fou. Monsieur Cheever, prenez note : La Cour est maintenant en session. *(A Corey :)* Monsieur Corey si votre informateur a dit la vérité, qu'il vienne ici ouvertement, comme un honnête homme. Mais, s'il se cache sous l'anonymat, je dois savoir pourquoi. A présent, monsieur, le Gouvernement de l'Eglise vous demandent le nom de celui qui vous a dénoncé M. Putnam comme un meurtrier.

HALE. — Excellence...

DANFORTH. — Monsieur Hale?

HALE. — Nous ne pouvons plus fermer les yeux. Une peur prodigieuse de la Cour pèse sur le pays.

DANFORTH. — C'est qu'il y a dans le pays une prodigieuse culpabilité. Mais dites-moi, est-ce que vous êtes effrayé, vous, d'être questionné ici?

HALE. — Non, bien sûr, mais je n'ai jamais habité Salem et je n'ai pas à craindre qu'on m'accuse d'y avoir commis un crime.

DANFORTH. — La peur ne règne dans ce pays que parce qu'on y fomente un complot contre le Christ.

HALE. — Mais, Votre Honneur, vous oubliez justement...

DANFORTH, *s'adressant en réalité à Proctor.* — Aucun homme, s'il n'est pas corrompu, ne peut craindre cette Cour, monsieur Hale! Aucun! *(A Gilles :)* Vous êtes prévenu pour insulte à la Cour. Maintenant asseyez-vous et réfléchissez qu'on va vous tenir en prison jusqu'à ce que vous soyez décidé à répondre à toutes les questions.

Gilles veut se jeter sur Putnam. Proctor le retient.

PROCTOR. — Non, Gilles.

GILLES COREY, *par-dessus l'épaule de Proctor.* — Je vous couperai la gorge, Putnam! J'aurai votre peau!

PROCTOR, *l'obligeant à s'asseoir.* — Restez tranquille. Nous ferons la preuve de ce que nous avançons. Soyez-en sûr.

Il se tourne à Danforth.

GILLES COREY. — Ne lui dites plus rien, John. *(Montrant Danforth :)* Il se joue de vous. Il nous fera pendre tous!

DANFORTH, *tandis que Mary Waren éclate en sanglots.* — Nous sommes dans un tribunal, monsieur. Je ne supporterai pas une pareille effronterie.

PROCTOR, *relevant le menton de Mary.* — Ne pleurez pas, Mary. Rappelez-vous ce que l'ange Raphaël a dit à l'enfant Tobie. Rappelez-vous : « Fais ce qui est bon et aucun mal ne pourra t'arriver. »

MARY, *s'apaisant.* — Oui, monsieur

PROCTOR, *sortant un papier et se tournant à Danforth.* — Voici maintenant la déposition de Mary Waren. Je vous demande, monsieur, pendant que vous la lirez, de vous souvenir que Mary Waren, il y a moins de quinze jours, n'était en rien différente des autres filles qui sont restées les auxiliaires de la Cour. *(Il parle doucement, l'air raisonnable.)* Vous l'avez entendue crier, hurler, n'est-ce pas? Devant la Cour, elle jurait que des esprits l'étouffaient. Même, elle affirmait que Satan prenait la forme de Sarah Good ou d'autres femmes aujourd'hui pendues ou emprisonnées...

DANFORTH. — Nous savons tout cela.

PROCTOR. — Oui, monsieur. Elle jure maintenant qu'elle n'a jamais vu Satan ni aucun esprit envoyé par l'Enfer pour la suborner. Elle déclare que ses amies mentent.

Proctor va passer la déposition à Danforth, mais Hale l'arrête et va vers Danfort qui paraît troublé.

HALE. — Excellence, un moment, s'il vous plaît. Je pense que tout ceci touche au fond du problème.

DANFORTH. — Certainement.

HALE. — Je ne peux pas dire s'il est un honnête homme. Je le connais, en somme, assez peu. Mais, en toute justice, une action de cette importance ne peut être soutenue par un sim-

ple fermier. Au nom de Dieu, monsieur, arrêtez l'audience, renvoyez-le chez lui et qu'il revienne avec son avocat.

DANFORTH, *patiemment.* — Ecoutez-moi bien, monsieur Hale...

HALE. — Excellence, j'ai soixante-douze arrêts de mort. Je suis un ministre de Dieu et je n'ose pas prendre une vie sans qu'il existe une preuve assez sûre pour que la conscience la plus scrupuleuse ne puisse avoir le moindre doute.

DANFORTH — Monsieur Hale, vous ne doutez pas de la justice?

HALE. — J'ai, ce matin, signé l'arrêt de Rébecca Nurse. Je ne puis vous le cacher, ma main tremble encore comme d'une blessure. Pour la plainte de Proctor, monsieur, je vous en conjure, laissez un avocat vous la présenter.

DANFORTH. — Monsieur Hale, je vous tiens pour un homme de grand savoir, mais je dois dire qu'aujourd'hui votre faiblesse m'inquiète grandement. Suivez-moi bien, monsieur. Moi qui fais partie du barreau depuis trente ans, je me verrais contraint de refuser mon assistance si l'on me demandait de défendre ces gens. Pensez-y bien et c'est à vous tous que je m'adresse, à présent. Dans une affaire criminelle, comment défend-on un accusé? On fait appel à des témoins pour faire la preuve de son innocence. Mais, précisément, la sorcellerie est de par sa nature un crime invisible. N'est-il pas vrai, monsieur Hale?

HALE. — Sans doute, mais prenez garde...

DANFORTH. — Monsieur Proctor?

PROCTOR. — Oui, mais vous ne pouvez pas agir...

DANFORTH. — Par conséquent, qui peut en être témoin? La sorcière et sa victime. Personne d'autre. Il est évident que nous ne pouvons espérer voir la sorcière s'accusant elle-même. Vous êtes de mon avis? Donc, ce sont les victimes que nous devons croire. Or, elles témoignent. Ces enfants témoignent librement et, quant aux sorcières, il est indéniable que nous faisons l'impossible pour obtenir leur confession. Me direz-vous ce qu'un avocat pourrait obtenir de plus? Rien, évidemment. Je pense que je vous ai convaincu, n'est-ce pas?

HALE. — Non, monsieur, car vous semblez oublier qu'il existe de fausses victimes, des plaignants de mauvaise foi. Justement, Mary Waren affirme que les filles ne sont pas sincères. Si c'était vrai?

DANFORTH. — C'est précisément ce que j'essaie de démêler, monsieur. Pouvez-vous demander davantage de moi? A moins que vous ne doutiez de ma probité?

HALE, *battu.* — Je n'en doute pas, monsieur. Faites donc comme vous l'entendrez puisque, après m'avoir demandé mon avis, vous n'en tenez aucun compte.

DANFORTH. — Je tiens compte des avis sensés, monsieur Hale. Que votre cœur soit en repos. Ah! la déposition de M. Proctor.

Proctor la lui tend. Hathorne et Parris se lèvent et entourent Danforth pour lire avec lui. Hale hésite, puis les rejoint. Francis prie en silence. Cheever attend placidement. Mary Waren a un sanglot. John Proctor la secoue doucement pour la rassurer.

PARRIS, *dissimulant mal sa colère et sa peur.* — Je voudrais demander premièrement...

DANFORTH, *avec mépris.* — Je vous ordonne de vous taire. *(Silence.)* Monsieur Cheever, voulez-vous entrer au tribunal et amener ici les enfants? *(Cheever sort et Danforth se tourne vers Mary .)* Mary Waren, s'il faut en croire votre déposition, vous avez menti effrontément devant la la Cour, alors que votre témoignage, vous le saviez, ne pouvait manquer de faire pendre les gens. *(Silence.)* Répondez.

MARY WAREN. — Oui, monsieur.

DANFORTH. — Qui vous a appris votre religion? Ne savez-vous pas que Dieu damne tous les menteurs? *(Silence.)* Mary Waren, n'est-ce pas à présent que vous mentez?

MARY. — Non, monsieur. A présent, je suis avec Dieu.

DANFORTH. — Vous êtes avec Dieu maintenant?

MARY WAREN — Oui, monsieur.

DANFORTH, *se contenant.* — Ou bien vous mentez à présent, ou bien vous avez menti au tribunal et, dans l'un et l'autre cas, vous avez commis un parjure et vous irez en prison. Vous devez savoir, Mary, qu'on ne peut pas mentir sans être puni?

MARY WAREN. — Je ne peux pas mentir plus longtemps. Dieu est avec moi, Dieu est avec moi!

Elle éclate en sanglots tandis que par la porte de droite, entrent Mary Walcott, Mercy Lewis, Betty Parris et Abigaïl. Cheever vient à Danforth.

CHEEVER. — Ruth Putnam n'était pas au tribunal, monsieur, ni les autres enfants.

Les jeunes filles s'assoient.

DANFORTH. — Votre amie Mary Waren dépose, sous la foi du serment, n'avoir jamais vu d'apparitions, d'esprits familiers ou d'incarnation quelconque du Diable. Elle affirme également qu'aucune de vous n'en a jamais vu non plus. *(Une pause.)* Mes enfants, nous sommes ici dans un tribunal pour appliquer la loi sans faiblesse, car la loi est fondée sur la Bible et la Bible, écrite par Dieu lui-même, interdit la pratique de la sorcellerie que nous avons le devoir de punir de mort. D'autre part, la loi et la Bible damnent tous les menteurs, tous les porteurs de faux témoignage. *(Une pause.)* Naturellement, il ne m'échappe pas que le but de cette déposition pourrait être de nous aveugler, ni que Mary Waren ait pu se laisser séduire par Satan qui nous l'enverrait pour troubler notre entreprise sacrée. S'il en est ainsi, elle mérite la corde. Mais, si elle a dit vrai, je vous adjure de cesser vos mensonges et de confesser votre but. *(Pause :)* Abigaïl Williams, levez-vous. *(Abby se lève lentement :)* Y a-t-il quelque chose de vrai dans ce que dit Mary Waren?

ABIGAÏL. — Non, monsieur.

DANFORTH, *il réfléchit, regarde Mary Waren, puis Abigaïl.* — Enfants, il nous faut la preuve que l'une de vous deux est sincère. Voyons, êtes-vous, l'une ou l'autre, disposée à faire sur-le-champ l'aveu de votre mensonge ou faudra-t-il que je vous fasse donner la question?

ABIGAÏL. — Je n'ai aucun aveu à vous faire, monsieur. Elle ment.

DANFORTH, *à Mary.* — Osez-vous, à présent, maintenir ce que vous avez dit?

MARY WAREN, *faiblement.* — Oui, monsieur.

DANFORTH, *il se tourne vers Abigaïl.* — Dans la maison de M. Proctor, on a découvert une

poupée, le corps traversé par une aiguille. Mary Waren affirme que vous étiez assise auprès d'elle durant une séance de la Cour quand elle confectionnait cette poupée et que vous l'avez vue alors qu'elle enfonçait l'aiguille. Qu'avez-vous à dire à cela?

ABIGAÏL, *elle semble indignée.* — C'est un mensonge, monsieur.

DANFORTH. — Mary Waren?

MARY WAREN, *à Abigaïl.* — Abby, souviens-toi! Quand j'ai enfoncé l'aiguille, tu étais assise auprès de moi! Tu me regardais!

ABIGAÏL. — Votre Honneur, me permettez-vous de poser une question?

DANFORTH. — Parlez, Abigaïl.

ABIGAÏL. — Mary Waren a menti, monsieur. Mais, si elle avait dit vrai, que devrait penser le tribunal d'une fille qui plante des aiguilles dans des poupées?

DANFORTH. — Hum! Voilà qui mérite réflexion. En somme, Mary Waren, vous vous accusez vous-même de vous livrer à des pratiques de sorcellerie.

MARY WAREN, *terrorisée et balbutiant.* — C'est impossible. Jamais... non... jamais...

DANFORTH. — Vous paraissez troublée, Mary Waren, comme quelqu'un qui s'est pris à son propre piège.

HALE. — Monsieur, pardonnez-moi, mais j'ai le devoir de vous mettre en garde contre vous-même. Il ne s'agit pas de confondre les jeux d'une enfant avec les maléfices d'une sorcière.

PARRIS. — Cette fille ne m'a jamais inspirée confiance.

DANFORTH. — Ce qu'elle a pu vous inspirer n'intéresse pas le tribunal. M. Hale a raison. Ne nous hâtons pas de conclure en ce qui regarde les pratiques démoniaques de Mary Waren. Reprenons plutôt notre enquête. *(A Abigaïl :)* Lorsque vous travailliez chez M. Proctor, avez-vous vu des poupées dans la maison?

ABIGAÏL. — Maîtresse Proctor a toujours eu des poupées.

PROCTOR. — Votre Honneur, ma femme n'a jamais eu de poupées. Mary Waren jure que la poupée mise en cause est la sienne.

CHEEVER. — Votre Excellence?

DANFORH. — Monsieur Cheever?

CHEEVER. — Quand j'ai parlé à maîtresse Proctor dans sa maison, elle m'a dit, en effet, n'avoir pas de poupée, mais elle a ajouté qu'elle en avait eu au temps où elle était jeune fille.

PROCTOR. — Elle n'est plus jeune fille depuis quinze ans, Votre Honneur!

HATHORNE. — Mais une poupée peut très bien durer quinze ans, n'est-ce pas?

PROCTOR. — Elle peut durer quinze ans si on la conserve, mais Mary Waren jure n'avoir jamais vu de poupée dans la maison.

PARRIS. — Il pouvait y avoir des poupées cachées.

PROCTOR, *furieux.* — Il pouvait y avoir aussi un dragon à cinq pattes, mais personne ne l'a jamais vu.

PARRIS. — Nous sommes ici justement, Votre Honneur, pour découvrir ce que personne n'a jamais vu.

PROCTOR. — Monsieur Danforth, que peut gagner cette enfant à une pareille volte-face? Quel profit en tirera-t-elle si ce n'est le plus dur des interrogatoires et peut-être pire?

DANFORTH. — Vous accusez Abigaïl Williams d'un effroyable complot et d'un meurtre prémédité. Vous en rendez-vous compte?

PROCTOR. — Je m'en rends compte, Votre Honneur. Et je crois fermement qu'elle avait l'intention de tuer.

DANFORTH, *lisant la déposition de Mary Waren, il lève les yeux et montre Abby avec incrédulité.* — Que veut dire ceci? Elle a ri pendant la prière?

PARRIS. — Excellence...

DANFORTH. — Vous niez le fait, monsieur Parris?

PARRIS. — Je crois qu'il lui est arrivée de rire une fois. Mais vous voyez qu'à présent elle est on ne peut plus sérieuse.

GILLES COREY. — Oui, elle est sérieuse quand il s'agit de faire pendre les gens.

DANFORTH. — Taisez-vous!

HATHORNE. — D'ailleurs, la question n'est pas là. Proctor accuse cette enfant de préméditation de meurtre.

DANFORTH. — Oui, je sais... *(Etudiant Abigaïl :)* Mais le fait qu'elle ait pu rire pendant la prière m'impressionne fâcheusement. Continuez, monsieur Proctor.

PROCTOR. — Mary, racontez au gouverneur comment vous avez été surprise dansant dans les bois.

PARRIS, *vivement.* — Excellence, depuis que je suis arrivé à Salem, cet homme essaie de ternir ma réputation. Il voudrait faire croire...

DANFORTH. — Un instant, monsieur. *(A Mary :)* Que signifie cette danse?

MARY WAREN. — Je... *(Elle jette un coup d'œil à Abigaïl qui la fixe :)* Monsieur Proctor...

PROCTOR. — Abigaïl emmenait les fillettes dans les bois, Votre Honneur, et elles y dansaient nues.

PARRIS. — Votre Honneur, cet homme...

PROCTOR, *vivement.* — M. Parris les a découvertes là, en plein cœur de la nuit.

DANFORTH, *stupéfait, se tourne vers Parris.* — Monsieur Parris?

PARRIS. — Ce que je peux dire, monsieur, c'est qu'aucune d'elles n'était nue, et cet homme...

DANFORTH. — Vous les avez trouvées dansant dans les bois? *(Les yeux sur Parris, il montre Abigaïl :)* Et Abigaïl aussi.

HALE. — Excellence, c'est une des premières choses que M. Parris m'ait dites quand je suis arrivé de Beverley.

DANFORTH. — Niez-vous cela, monsieur Parris?

PARRIS. — Je ne le nie pas, monsieur. Je dis qu'aucune d'elles n'était nue.

DANFORTH. — Mais elles ont dansé?

PARRIS, *à contre-cœur.* — Oui, monsieur Danforth.

Danforth regarde Abigaïl avec des yeux nouveaux.

HATHORNE. — Excellence, voulez-vous me permettre...

DANFORTH, *avec appréhension.* — Je vous en prie...

HATHORNE. — Excellence, l'histoire de ces enfants qui dansaient dans les bois mérite, à coup sûr, qu'on la prenne en considération, mais je souhaite qu'on l'examine à son heure. Pour l'instant, il importe de ne pas nous laisser distraire, de ne pas perdre de vue qu'au tribunal, quand elle était confrontée avec des sorcières, Mary Waren s'évanouissaient, disant

que leurs esprits s'échappaient de leurs corps et venaient l'étouffer.

MARY WAREN. — C'étaient des mensonges, monsieur.

DANFORTH. — Je ne vous entends pas.

MARY WAREN. — Des mensonges, monsieur.

HATHORNE. — Pourtant, vous deveniez froide. Je vous ai relevée moi-même plusieurs fois et vos mains étaient glacées. M. Danforth peut le dire.

DANFORTH. — Oui. C'est un fait qu'il m'a été donné de constater.

MARY WAREN. — Je mentais, monsieur. Et toutes les autres mentaient aussi.

DANFORTH, *regardant les jeunes filles avec perplexité.* — Faut-il croire que de si jeunes filles aient pu soutenir un mensonge aussi lourd de conséquences?

PROCTOR. — Votre Honneur, il suffit d'élever des enfants pour se rendre compte à quel point le mensonge leur est facile.

DANFORTH, *comme se parlant à lui-même.* — Oui, en effet, rien n'est plus juste.

ABIGAÏL. — Monsieur, puis-je poser encore une question?

DANFORTH, *froid* — Vous avez la parole.

ABIGAÏL. — Mary Waren prétend qu'au tribunal nos évanouissements et les siens étaient des mensonges. S'il en était ainsi, elle devrait pouvoir s'évanouir à volonté. Voulez-vous, monsieur, lui demander de s'évanouir devant vous et de faire en sorte que son corps devienne froid?

PARRIS, *avec fougue.* — Voilà une épreuve qui s'impose! Si cette fille...

DANFORTH, *sèchement.* — Monsieur Parris, votre zèle est superflu. *(A Mary Waren :)* Eh bien, évanouissez-vous, puisque vous prétendez pouvoir le faire.

MARY WAREN. — M'évanouir?

PARRIS. — Oui, vous évanouir. Faites à présent la preuve que vous avez menti à la Cour.

MARY WAREN, *regardant Proctor.* — Je... je ne peux pas m'évanouir maintenant.

PROCTOR, *alarmé.* — Ne pouvez-vous pas faire semblant?

MARY WAREN. — Je... *(Elle regarde comme si elle cherchait un moyen.)* Je... je ne peux maintenant... Je...

DANFORTH, *avec douceur.* — Pourquoi? Que vous manque-t-il?

MARY WAREN. — Je ne peux pas dire... Je...

DANFORTH. — Est-ce parce qu'il n'y a pas ici de mauvais esprits alors qu'il y en avait au tribunal?

MARY WAREN. — Je n'ai jamais vu d'esprits.

PARRIS. — Alors, prouvez-nous que vous pouvez vous évanouir par l'opération de votre seule volonté.

MARY WAREN, *elle le regarde fixement, puis secoue la tête.* — Je... je ne peux pas.

PARRIS. — Vous avouez donc qu'au tribunal vous obéissiez à des esprits?

MARY WAREN. — Non, monsieur, non... Je...

PARRIS. — Excellence, ceci est une manœuvre pour aveugler la Cour.

MARY WAREN. — Ce n'est pas une manœuvre. *(Elle se lève.)* Je m'évanouissais parce que je croyais voir des esprits.

DANFORTH. — Vous *croyiez* les voir!

MARY WAREN. — Mais je ne les voyais pas, Votre Honneur.

DANFORTH. — Comment pouviez-vous croire que vous les voyiez, à moins de les voir réellement.

MARY WAREN. — Je ne peux pas dire comment, mais c'était ainsi. J'entendais les autres filles crier, et vous, Votre Honneur, vous sembliez les croire. Alors, j'ai voulu me donner autant d'importance que les autres. Au début, il s'agissait simplement d'un jeu, mais le monde entier s'est mis à crier. Les esprits, toujours les esprits, on ne parlait que des esprits... Je vous le jure, monsieur Danforth, j'ai seulement cru les voir, mais je ne les ai pas vus.

Danforth la regarde attentivement.

PARRIS, *souriant, mais nerveux.* — Sûrement, Votre Excellence ne croit pas à un mensonge aussi stupide.

DANFORTH, *il se tourne vers Abigaïl.* — Abigaïl, je vous conjure de rentrer en vous-même. Prenez-y garde, notre vie tout entière s'écoule et s'accomplit sous le regard de Dieu qui nous juge et qui menace de sa vengeance éternelle tous ceux dont le mensonge aura entraîné la mort d'un innocent. Répondez-moi sans détours. Ces esprits que vous avez vus, peuvent-ils être de simples illusions, d'artificieuses apparences qui abusent des jeunes filles trop sensibles?

ABIGAÏL. — Monsieur, ne sentez-vous pas que votre question est une insulte?

DANFORTH. — Enfant, je vous demande de bien réfléchir.

ABIGAÏL. — J'ai été blessée, monsieur Danforth, j'ai vu couler mon sang, j'ai failli être assassinée chaque jour parce que je faisais mon devoir en désignant ceux qui appartenaient au Démon et voici ma récompense: être maltraitée, questionnée, suspectée!

DANFORTH, *faiblissant.* — Enfant, je ne vous suspecte pas.

ABIGAÏL, *menaçante.* — Prenez garde, monsieur Danforth, ne vous croyez pas si puissant que les forces de l'Enfer ne puissent s'emparer de votre esprit!... Prenez garde!... Il y a...

Soudain son attitude menaçante fait place à la frayeur. Elle regarde en l'air au-dessus d'elle.

DANFORTH. — Qu'y a-t-il, enfant?

ABIGAÏL, *regardant autour d'elle, les bras croisés autour de sa poitrine comme si elle avait froid.* — Je... je ne sais pas. Un vent d'hiver, un vent glacé s'est élevé et traverse ma robe.

Son regard s'arrête sur Mary Waren.

MARY WAREN, *terrifiée, suppliant.* — Abby!

MERCY LEWIS. — Votre Honneur, fermez la fenêtre, je gèle!

PROCTOR. — Elles jouent la comédie!

DANFORTH, *à Parris.* — Fermez la fenêtre.

HATHORNE, *touchant la main d'Abby.* — Elle a froid, Votre Honneur, touchez-la!

MERCY LEWIS, *le doigt tendu vers Mary Waren.* — Mary Waren, c'est vous qui envoyez sur moi cette ombre glaciale!

MARY WAREN. — Seigneur, sauvez-moi!

ABIGAÏL, *frissonnant.* — Je gèle, je gèle. Oh! Dieu tout-puissant, ôtez cette ombre!

MARY WAREN. — Abby, ne faites pas ça.

DANFORTH. — Mary Waren, êtes-vous en train de l'ensorceler? Je vous le demande. Faites-vous, en cet instant, agir vos esprits?

Avec un cri hystérique, Mary commence à courir. Proctor la rattrape.

MARY WAREN, *presque évanouie.* — Laissez-moi partir, monsieur Proctor. Je ne peux pas... Je ne peux pas.

DANFORTH, *effrayé, il se lève.* — Répondez-moi, Mary Waren.

PROCTOR, *laissant Mary Waren retomber sur un banc.* — Excellence, écoutez-moi.

DANFORTH, *avec insistance.* — Mary Waren, venez ici.

PROCTOR, *résolu.* — Je vais vous expliquer. Votre Honneur.

DANFORTH, *ironique.* — *Vous* allez expliquer!

PROCTOR, *haletant.* — Ecoutez-moi, écoutez-moi, c'est la fin de toutes ces merveilles. Abigaïl est... C'est une p..., monsieur.

DANFORTH, *bouche bée.* — Qu'est-ce que vous dites?

PROCTOR. — Une p...

PARRIS. — Mais voyons... mais...

PROCTOR. — C'est une p... Elle voulait tuer ma femme, monsieur.

DANFORTH. — Quel homme êtes-vous donc? Vous accusez cette enfant de...?

PROCTOR. — J'accuse, j'accuse. Je l'ai connue, monsieur. *(Un silence.)* Je l'ai... connue.

DANFORTH, *un silence, il regarde Proctor avec incrédulité.* — Vous... vous êtes un débauché?

FRANCIS, *horrifié.* — John, vous ne pouvez pas être ce que vous dites!

PROCTOR. — C'est la vérité, Francis, la vérité. *(A Danforth confondu qui se tourne vers Abigaïl, laquelle regarde fixement Proctor :)* Elle le niera, mais vous me croirez, monsieur. Un homme, un homme... ne cherche pas à perdre son bon renom. Je sais que l'adultère est le plus dégoûtant des péchés et que la luxure est celui qui ravale un homme au rang des pourceaux. Vous voyez, je connais mon crime, je connais ma honte et j'aurais préféré mourir que d'en faire l'aveu. Oui, mourir.

DANFORTH. — A quel moment avez-vous failli? A quel moment et à quel endroit?

PROCTOR, *sa voix se brise.* — Dans l'endroit qui convenait, là où mes bêtes ont leur litière. Il y a maintenant huit mois, monsieur. Elle était servante dans ma maison. Si quelqu'un à Salem a été ensorcelé, ce doit être moi. Quand je travaillais dans mes champs, au bord de la forêt, c'est à elle que je pensais sans répit et il m'arrivait tout à coup de lâcher la besogne pour aller la retrouver sur la paille de l'étable. J'étais à elle autant qu'un chien est à son maître. Et ma femme a tout découvert, elle a mis la fille à la porte. Et cette créature, qui est un monstre d'orgueil... *(Il n'en peut plus :)* Excellence, pardonnez-moi, pardonnez-moi... *(En colère contre lui-même il se détourne du gouverneur pendant un instant, après quoi il reprend avec précipitation :)* Elle pensait danser avec moi sur la tombe de ma femme! Et elle aurait pu le faire, car je la désirais à en perdre la tête et, dans mon désir, elle pouvait discerner une promesse. Mais sa vengeance est celle d'une p... qui ne regarde pas à faire périr toute une ville pour perdre sa rivale.

DANFORTH, *pâle d'horreur, il se tourne vers Abigaïl.* — Niez-vous ce que vient de dire cet homme?

ABIGAÏL. — Plutôt que de répondre à une pareille accusation, je partirai, monsieur, et pour ne revenir jamais.

PROCTOR, *en colère.* — J'ai fait bon marché de mon honneur, je me suis perdu de réputation et il n'est personne à Salem qui ne soit en droit de me cracher à la face pour ce que je viens d'avouer. Monsieur Danforth, vous devez me croire.

DANFORTH, *à Abigaïl.* — Je vous ordonne de rester ici. Asseyez-vous. *(A Parris :)* Monsieur Parris, entrez au tribunal et amenez maîtresse Proctor.

PARRIS. — Votre Honneur, tout ceci est manifestement dirigé...

DANFORTH. — Suffit. Amenez-la ici et ne lui soufflez mot de ce qui vient d'être dit. Et frappez avant d'entrer avec elle. *(Parris sort.)* Nous allons maintenant toucher le fond de ce marécage. *(A Proctor :)* Votre femme, dites-vous est une honnête femme? Levez-vous... Votre femme n'a jamais menti?

PROCTOR. — Jamais menti, monsieur.

DANFORTH. — Quand elle a mis cette fille à la porte de votre maison, elle l'a fait en connaissance de cause?

PROCTOR. — Pourquoi?

DANFORTH. — Répondez à ma question.

PROCTOR. — Oui, monsieur, elle savait.

DANFORTH. — Abigaïl, si elle déclare vous avoir chassée pour l'indécence de vos mœurs, Dieu ait pitié de vous. *(On frappe à la porte.)* Attendez! *(A Proctor:)* Tournez le dos. *(A Abigaïl:)* Tournez le dos également. *(Tous deux obéissent.)* Et qu'aucun de vous deux ne se retourne pour laisser voir son visage à maîtresse Proctor. Entrez!

Elisabeth entre avec Parris. Elle se tient debout et son regard cherche Proctor.

DANFORTH. — Monsieur Cheever, notez ce témoignage mot pour mot. Etes-vous prêt?

CHEEVER. — Je suis prêt, monsieur.

DANFORTH. — Femme, asseyez-vous. *(Elisabeth s'asseoit et jette un coup d'œil vers le dos de Proctor :)* Regardez-moi et non votre mari. Regardez mes yeux.

ELISABETH. — Bien, monsieur.

DANFORTH. — On nous a laissé entendre qu'il y a quelque temps vous avez renvoyé votre servante, Abigaïl Williams.

ELISABETH. — C'est vrai, monsieur.

DANFORTH. — Pourquoi l'avez-vous renvoyée? Regardez seulement mes yeux et non votre mari. La réponse est dans votre mémoire et vous n'avez besoin d'aucune aide pour la donner. Pourquoi avez-vous renvoyez Abigaïl Williams?

Elisabeth flaire un piège, elle humecte ses lèvres pour gagner du temps.

ELISABETH. — Elle... elle ne me donnait pas satisfaction... (*Un temps.*) Et mon mari...

DANFORTH. — En quoi ne vous donnait-elle pas satisfaction?

ELISABETH. — Elle était...

Elle regarde Proctor.

DANFORTH. — Femme, regarde-moi! (*Elle le regarde.*) Etait-elle malpropre, paresseuse? A-t-elle manqué de décence dans son maintien ou dans sa conduite?

ELISABETH. — Votre Honneur, je... à ce moment-là, j'étais malade. Et je... Mon mari est un homme honnête et droit. Il ne boit jamais comme le font tant d'autres qui perdent leur temps au cabaret. Il est toujours à son travail... Mais, pendant ma maladie... Après mon dernier enfant, j'ai été longtemps malade et j'ai cru voir mon mari se détourner de moi. Et cette fille...

Elle se tourne vers Abigaïl.

DANFORTH. — Regardez-moi.

ELISABETH. — Oui, monsieur. Abigaïl Williams...

Elle s'arrête.

DANFORTH. — Qu'y avait-il avec Abigaïl Williams?

ELISABETH, *après un silence, elle ferme les yeux et parle très vite.* — Je me suis imaginée qu'il en était épris. Et, un soir, j'ai perdu la tête et je l'ai mise à la porte.

DANFORTH. — Votre mari se détournait-il vraiment de vous?

ELISABETH, *demi-morte de confusion.* — Mon mari... est un bon mari, monsieur...

DANFORTH. — Donc il ne s'est pas détourné de vous.

ELISABETH, *essayant de regarder Proctor.* — Ma maladie...

DANFORTH, *allant à elle, il lui soulève la tête.* — Regardez-moi! A votre connaissance, John Proctor a-t-il commis le crime de débauche? *(Elle ne peut parler.)* Répondez à ma question. Votre mari est-il un débauché?

ELISABETH, *faiblement.* — Non, monsieur.

DANFORTH. — Emmenez-là, prévôt.

PROCTOR. — Dites la vérité, Elisabeth!

DANFORTH. — Elle a parlé. Faites-la sortir.

PROCTOR, *dans un cri.* — J'ai tout avoué!

ELISABETH. — Oh! mon Dieu!

La porte se ferme derrière elle.

PROCTOR. — Elle a pensé seulement à sauver mon honneur!

HALE, *avec force.* — Excellence, rien de plus naturel que ce mensonge de femme quand un mari est en cause! Réfléchissez!

DANFORTH. — Vous trouvez naturel de mentir pour l'honneur d'un mari alors que la prétendue vérité aurait épargné des dizaines de vies humaines et d'abord la sienne?

HALE, *ne se contenant plus.* — J'ai foi en lui! Je ne peux pas faire autrement. *(Montrant Abigaïl :)* Cette fille m'a toujours parue fausse! Son habileté même...

Abigaïl pousse un hurlement, les yeux levés vers le plafond.

ABIGAÏL. — Vous ne le ferez pas! Non! Allez-vous-en! Allez-vous en!

DANFORTH. — Enfant, qu'y a-t-il? *(Abigaïl, terrifiée, montre le plafond, les autres filles l'imitent. Hathorne, Hale, Putnam, Cheever regardent aussi. Danforth paraît effrayé.)* Enfant!

Elle est immobile. Toutes les filles sont silencieuses.

MERCY LEWIS, *suffoquant d'horreur.* — Là-haut! tout en haut! Derrière le chevron!

DANFORTH, *suivant son regard.* — Où?

ABIGAÏL. — Pourquoi? *(Elle avale sa salive.)* Pourquoi venez-vous ici, oiseau jaune?

PROCTOR. — Où y a-t-il un oiseau? Je ne vois pas d'oiseau.

ABIGAÏL, *regardant le plafond.* — Mon visage? C'est mon visage?

PROCTOR. — Monsieur Hale...

DANFORTH. — Taisez-vous!

PROCTOR, *à Hale.* — Voyez-vous un oiseau?

DANFORTH. — Taisez-vous!

ABIGAÏL, *parlant à l'oiseau comme si elle voulait l'empêcher de l'attaquer.* — C'est Dieu qui a fait mon visage! Vous ne pouvez pas vouloir le déchirer. L'envie est un péché mortel, Mary!

MARY WAREN, *terrifiée, elle saute sur ses pieds.* — Abby!

ABIGAÏL, *parlant à l'oiseau.* — En prenant la forme d'une bête, vous vous livrez à la magie noire, Mary Waren. Et moi, je ne peux pas me taire, non, je ne peux pas! Je fais l'ouvrage de Dieu.

MARY WAREN. — Abby, je suis ici!

PROCTOR. — Abigaïl joue la comédie, monsieur Danforth!

ABIGAÏL, *reculant comme si l'oiseau allait descendre.* — Oh! Mary! Je vous en supplie! Ne descendez pas!

PUTNAM. — Les griffes! Elle sort ses griffes!

PROCTOR. — Mensonges! Ce sont des mensonges!

ABIGAÏL, *reculant encore.* — Mary! Je vous en prie, ne me faites pas de mal!

MARY WAREN, *à Danforth.* — Je ne lui fais pas de mal!

DANFORTH, *à Mary.* — Pourquoi a-t-elle cette vision?

MARY WAREN. — Elle ne voit rien, monsieur.

ABIGAÏL, *regardant droit devant elle, comme hypnotisée, elle imite le ton de Mary Waren.* — Elle ne voit rien, monsieur.

MARY WAREN, *implorante.* — Abby, vous ne devez pas tromper la Cour plus longtemps.

ABIGAÏL, *et toutes les autres filles, comme en extase.* — Abby, vous ne devez pas tromper la Cour plus longtemps.

MARY WAREN, *s'adressant à toutes.* — Je suis ici, je suis avec vous!

ABIGAÏL ET TOUTES LES FILLES. — Je suis ici, je suis avec vous!

DANFORTH, *horrifié.* — Mary Waren, retirez votre esprit de ces enfants!

MARY WAREN. — Monsieur Danforth!

ABIGAÏL ET TOUTES LES FILLES. — Monsieur Danforth!

DANFORTH. — Avez-vous signé un pacte avec le Diable?

MARY WAREN. — Non, monsieur Danforth!

ABIGAÏL ET LES AUTRES FILLES. — Non, monsieur Danforth!

DANFORTH, *d'une voix hystérique.* — Pourquoi ne répètent-elles que vos paroles?

PROCTOR. — Donnez-moi un fouet, je vais arrêter ça!

MARY WAREN. — Elles jouent la comédie, elles...

ABIGAÏL ET LES FILLES, *l'interrompant.* — Elles jouent la comédie...

MARY WAREN, *tournée vers elles, à demi folle, elle frappe du pied.* — Arrêtez, Abby, arrêtez!

ABIGAÏL ET LES AUTRES, *frappant du pied.* — Arrêtez, Abby, arrêtez!

MARY WAREN, *criant et levant les poings.* — Je vous dis d'arrêter!

ABIGAÏL ET TOUTES, *levant les poings.* — Je vous dis d'arrêter!

L'esprit perdu ou peu s'en faut, Mary commence à gémir, les mains croisées sur la poitrine, et toutes gémissent exactement comme elle.

DANFORTH. — Mary Waren, d'où vous vient ce pouvoir de vous emparer des esprits?

MARY WAREN. — Mais je n'ai aucun pouvoir...

ABIGAÏL ET LES AUTRES FILLES. — Mais je n'ai aucun pouvoir...

PROCTOR. — Elles se moquent de vous, monsieur!

DANFORTH. — Qu'êtes-vous devenue pendant

ces deux semaines? Vous avez vu le Diable, n'est-ce pas?

MARY WAREN. — Excellence...

PROCTOR, *la voyant faiblir.* — Mary, Dieu damne tous les menteurs!

DANFORTH. — Vous avez vu le Diable, n'est-ce pas? Vous avez fait un pacte avec Lucifer?

PROCTOR. — Dieu damne les menteurs, Mary!

Mary prononce quelques mots inintelligibles, regardant fixement Abigaïl qui, maintenant, regarde le plafond.

DANFORTH. — Je ne vous entends pas. Que dites-vous? *(Mary prononce encore quelques mots incompréhensibles.)* Je ne vous permettrai pas de murmurer vos incantations. Vous vous confesserez ou vous serez pendue. *(Il l'oblige à se tourner vers lui.)* Je vous dis que vous serez pendue si vous ne me parlez pas franchement.

PROCTOR. — Rappelez-vous, Mary, l'ange Raphaël... faites ce qui est bien...

ABIGAÏL, *montrant le plafond.* — Ses ailes! Ses ailes s'ouvrent! Non, Mary, non, je vous en prie!

DANFORTH. — Avouez ce pouvoir! *(Son visage touche presque celui de Mary.)* Parlez!

ABIGAÏL. — Elle va descendre! Elle tourne en rond!

DANFORTH. — Voulez-vous parler!

MARY WAREN, *regardant devant elle avec horreur.* — Je ne peux pas!

PARRIS. — Chassez le Diable! Regardez-le en face! Ecrasez-le! Nous vous sauverons, Mary, mais tenez bon contre lui!

ABIGAÏL, *la tête levée.* — Elle descend! Regardez! Elle descend!

Abigaïl et toutes les filles courent vers le mur, se cachent les yeux et se mettent à hurler. Gagnée par la peur, Mary crie avec elles. Peu à peu, les filles se taisent et s'éloignent. Mary reste seule à hurler. Proctor vient à elle.

PROCTOR. — Mary, dites au gouverneur ce qu'elles ont fait...

MARY WAREN, *qui s'est sauvée à son approche.* — Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

A ces mots, les filles s'arrêtent à la porte.

PROCTOR, *étonné.* — Mary!

MARY WAREN, *montrant Proctor.* — Vous êtes l'homme du Diable!

Il s'arrête en entendant ces mots.

PARRIS. — Dieu soit loué! Voilà que tout s'éclaire.

PROCTOR, *pétrifié.* — Mary, comment?

MARY WAREN. — Je ne veux pas être pendue avec vous! J'aime Dieu, j'aime Dieu...

DANFORTH, *à Mary.* — Il vous a ordonné de faire l'ouvrage du Diable?

Gilles Corey et Hale ont un mouvement de protestation.

MARY WAREN, *hystériquement, elle montre Proctor.* — Il vient vers moi la nuit et le jour pour que je signe, que je signe, que je signe..

DANFORTH. — Signer quoi?

PARRIS. — Le livre du Diable? Il vient avec un livre noir?

MARY WAREN. — Il veut avoir mon nom. Je vous tuerai, dit-il, si ma femme est pendue! Nous devons aller renverser le tribunal, dit-il aussi.

Danforth, avec horreur, se tourne vers Proctor.

PROCTOR, *cherchant une aide auprès de Hale.* — Monsieur Hale...

MARY WAREN, *sanglotant.* — Il m'éveille au milieu de la nuit, ses yeux sont comme des charbons ardents et ses doigts s'agrippent à mon cou et je signe, je signe...

HALE. — Excellence, cette enfant est devenue folle.

PROCTOR, *tandis que Danforth le regarde, les yeux égarés.* — Mary... Mary...

MARY WAREN, *criant.* — Non, non, j'aime Dieu, moi! Je ne veux plus suivre votre chemin. J'aime Dieu, je bénis Dieu... *(Sanglotant, elle court à Abigaïl :* Abby, Abby, je ne vous ferai plus jamais de mal.

Tous regardent Abigaïl, pleine de son infinie charité, et qui s'avance et presse la sanglotante Mary sur son cœur et lève les yeux vers Danforth.

DANFORTH, *à Proctor.* — Qu'êtes-vous donc? *(Proctor est muet de colère.)* Un suppôt de l'Anté-Christ? Avez-vous amené cette enfant ici pour tromper la Cour? Je connais maintenant votre pouvoir, vous ne pouvez le nier. *(Il se tourne vers Mary Waren :)* Vous a-t-il donné une partie de ce pouvoir? *(A Hale, dans un sursaut de colère :)* Que dites-vous, monsieur?

HALE. — Excellence...

DANFORTH. — Je ne veux rien entendre de vous, monsieur Hale! Je m'étonne de voir vos yeux rester secs devant un pareil spectacle. *(A Proctor :)* Voulez-vous avouer que vous avez été souillé par l'Enfer, ou resterez-vous fidèle à Satan? Que dites-vous?

PROCTOR. — Je dis... je dis... que Dieu... Dieu est sûrement mort!

PARRIS. — Ecoutez-le! Ecoutez-le!

PROCTOR, *regardant droit devant lui.* — Le feu a fait éclater les portes de l'Enfer! Des enfants égarés font tinter les clés du royaume aux oreilles des pasteurs abrutis! Nous brûlerons, croyez-le, nous brûlerons ensemble, Danforth. Car ceux qui n'ont pas la force de sortir les hommes de l'erreur, Dieu les damne particulièrement! Danforth, vous êtes en train de faire crouler le Ciel et de sanctifier une p...

DANFORTH. — Prévôt, emmenez-les à la prison, lui et Corey! *(A Proctor :)* Maintenant, pensez-y, votre temps est compté, nous ne demandons pas des cadavres, mais des aveux, car ce que nous cherchons, c'est la perfection de votre vie chrétienne. Tournez le dos à l'Enfer ou, si vous continuez à proférer de tels blasphèmes. la corde vous fera rougir la face.

HALE, *ne pouvant se contenir davantage.* — Excellence, je dois dire qu'au cours de cette audience, vos talents de gouverneur se sont exercés avec éclat. Peut-être votre conscience de juge n'en est-elle pas alarmée. Mais moi, je suis pasteur, l'un des très humbles serviteurs de Dieu sur cette terre de souffrance et les décisions à prendre, je n'accepte pas qu'elles aient été prises au nom de la religion chrétienne. Je quitte le tribunal!

Il va vers la porte de gauche.

DANFORTH, *en colère.* — Monsieur Hale! *(Hale ne s'arrête pas et jette la porte derrière lui.)* Prévôt, prévôt, amenez-le-moi! *(Willard sort, courant après Hale. Danforth, maintenant ébranlé, prononce :)* L'audience est levée.

RIDEAU.

ACTE IV

Trois mois plus tard, le préau de la prison de Salem. La porte de gauche est entrouverte. Hopkins, un gardien, est assis sur le coin d'une table placée devant la fenêtre. Le prévôt Willard, enveloppé dans son manteau, est à demi allongé sur un banc, le dos appuyé au mur du fond.

HOPKINS. — Les gens de Salem commencent à arriver. Dans un quart d'heure, il y aura déjà foule sur la place.

WILLARD. — Ils ont du temps à perdre. Ce n'est pas moi qui tournerais seulement la tête pour voir pendre un de ces malheureux.

HOPKINS. — Willard, sais-tu à quoi je pense en regardant cette damnée potence?

WILLARD. — Je m'en doute.

HOPKINS. — Tu t'en doutes, Willard? Tu t'en doutes? Alors, c'est que j'ai raison de penser ce que je pense.

WILLARD. — Qui peut savoir?

Il tire un flacon de sa poche et avale une rasade.

HOPKINS, *timide et hésitant.* — Tu es sûr que tu sais ce que je pense?

WILLARD. — Ma foi non. De quoi est-on sûr, à présent? Ce que je peux dire, Hopkins, c'est qu'hier encore, la potence, tu n'y faisais guère attention et qu'aujourd'hui, tu la regardes comme si vous étiez fiancés.

HOPKINS, *baissant la voix avec horreur.* — Fiancés... fiancés... Voyons, les nouvelles d'Andover ne sont tout de même pas si mauvaises!

WILLARD. — Ai-je dit qu'elles l'étaient?

HOPKINS, *avec désespoir.* — Elles le sont! Tu le sais bien! La population d'Andover a foutu le tribunal en l'air! Elle a enfoncé les portes de la prison!

WILLARD. — Tout ça n'est peut-être pas si mauvais.

HOPKINS. — Willard! Suppose que la populace de Salem fasse irruption ici. Qu'est-ce qu'elle ferait de moi, de toi?

WILLARD, *se levant, vient auprès d'Hopkins et montrant du doigt la potence.* — Tu n'y couperais pas et ni moi non plus. Je te dirai même que je n'en serai pas autrement contrarié, car de deux choses l'une, Hopkins. Ou bien nous avons prêté main-forte à la Justice pour la cause de Dieu, ou bien...

Entre Tituba par la porte de gauche.

HOPKINS, *avec anxiété.* — Ou bien quoi?

WILLARD, *à Tituba.* — Tituba? Qu'est-ce que tu viens chercher ici? Tu devrais être chez M. Parris.

TITUBA. — Monsieur le prévôt, je ne veux pas retourner chez le révérend. M. Parris n'est pas un homme juste. Non, il n'est pas un homme de Dieu. Hier soir, quand vous m'avez mise à la porte de la prison, j'ai couru me cacher dans les bois et, tout à l'heure, j'ai vu la rosée qui brillait des premières blancheurs de l'aube. Alors, les oiseaux de la forêt ont commencé à chanter, et il y en avait un qui chantait plus haut et plus clair que les autres et il me disait : « Tituba, ne rentre plus chez M. Parris. Tituba, retourne à la prison. » Et je suis venue, monsieur Willard.

WILLARD. — Femme, la prison de Salem n'est pas un moulin et toi, tu n'as rien à y faire. On t'a rendu la liberté, Tituba. Tu es libre.

TITUBA. — Non, monsieur Willard, non. C'est en prison que Tituba était libre. Entre les murs de ma petite cellule, je n'avais pas à surveiller les regards d'un maître dur et hypocrite. Je pouvais penser à n'importe quoi, je pouvais fermer les yeux et regarder dans ma tête le soir descendre sur le village de mon enfance ou me balancer pendant des heures en accompagnant la chanson des vagues au creux des rochers des Barbades. Monsieur Willard, faites-moi reconduire à ma cellule.

WILLARD. — Je t'ai laissé babiller. A présent, Tituba, va-t'en.

TITUBA. — Je veux retourner en prison!

WILLARD. — Hopkins, fais-la sortir et qu'on ne la revoie plus par ici.

HOPKINS, *poussant Tituba vers la porte de gauche.* — Allons, ouste!

TITUBA, *sanglotant.* — Je veux aller en prison! Je veux aller en prison!

Elle sort avec Hopkins.

WILLARD, *resté seul, il avale une rasade d'alcool.* — Après tout, est-elle si folle cette négresse qui veut retourner en prison?

Entrent Danforth et le juge Hathorne, suivis par Cheever qui porte une serviette et une écritoire.

WILLARD, *en se tournant vers les arrivants, il chancelle légèrement.* — Bonjour, Excellence.

DANFORTH. — Où est M. Parris?

WILLARD. — Je vais le chercher.

Il va vers la porte de droite.

DANFORTH. — Prévôt? *(Willard s'arrête.)* Quand le révérend Hale est-il arrivé?

WILLARD. — Il devait être près de minuit.

DANFORTH, *soupçonneux.* — Que vient-il faire ici?

WILLARD. — Il est auprès des gens qui seront pendus tout à l'heure. Il prie avec eux. Pour l'instant, il est dans la cellule de maîtresse Nurse, et M. Parris lui tient compagnie.

DANFORTH. — Le révérend Hale n'avait nul droit d'entrer dans la prison, prévôt. Pourquoi l'avez-vous laissé entrer?

WILLARD. — Pourquoi? Mais quand M. Parris me donne un ordre, Excellence, je ne peux pas lui désobéir.

DANFORTH. — Prévôt, êtes-vous ivre?

WILLARD. — Non, monsieur, mais la nuit est froide et je n'ai pas de feu.

DANFORTH, *contenant sa colère.* — Allez chercher M. Parris.

WILLARD. — Oui, monsieur.

DANFORTH. — Et méfiez-vous de la boisson, Willard.

WILLARD. — Oui, monsieur.

Il attend d'autres ordres et comme Danforth lui tourne le dos, il sort par la porte de droite.

HATHORNE. — Excellence, il y aurait peut-être intérêt à questionner le révérend Hale. Je ne serais pas étonné qu'il eût prêché à Andover ces derniers temps.

DANFORTH. — Ne parlez pas d'Andover pour l'instant. Voyez-vous, Hathorne, je trouve étrange que Parris soit venu prier, lui aussi.

HATHORNE. — De mon côté, je me demande s'il est sage de la part de M. Parris de passer ainsi la majeure partie de son temps avec les prisonniers. Je trouve qu'il a parfois un regard inquiétant. Oui, un regard un peu égaré.

DANFORTH. — Egaré?

HATHORNE. — Je l'ai rencontré hier qui sortait de sa maison et je lui ai souhaité le bonjour. Et il s'est mis à pleurer en continuant son chemin. Je ne trouve pas bon que le village le voie dans un tel état.

DANFORTH, *indifférent.* — Il a peut-être un chagrin.

Il se tourne ainsi que Hathorne en entendant un bruit de pas. Hagard, Parris entre par la droite, portant une grosse Bible.

PARRIS, *à Danforth.* — Oh! Bonjour, monsieur, merci d'être venu. Je vous demande pardon de vous avoir éveillé de si bonne heure. Bonjour, juge Hathorne.

DANFORTH. — Monsieur Parris, le révérend Hale n'a aucun droit de pénétrer dans cette prison.

PARRIS. — Excellence, un instant.

Il se hâte d'aller fermer la porte.

HATHORNE. — Vous l'avez laissé seul avec les prisonniers?

DANFORTH. — Enfin, que fait-il ici? Allez-vous me le dire?

PARRIS, *implorant, les mains levées.* — Excellence, écoutez-moi, c'est une Providence. Le révérend Hale est venu pour ramener à Dieu maîtresse Nurse ainsi que sa sœur et Marthe Corey. En cet instant même, il les adjure d'avouer leur crime et de sauver leur vie.

DANFORTH, *ironique.* — C'est en effet une Providence. Et vous croyez qu'elles vont céder?

PARRIS. — Pas encore, pas encore. Mais j'ai pensé à vous appeler, monsieur, afin que nous puissions examiner s'il ne serait pas plus sage de... *(Il n'ose le dire.)* J'espère que vous ne serez pas... ou plutôt... *(Il semble près de défaillir.)* Excellence, je ne crains rien pour moi-même. C'est le bon renom de la Cour que je voudrais préserver, car je... je...

DANFORTH. — Monsieur Parris, soyez franc. Qu'est-ce qui vous trouble?

PARRIS. — Excellence, je... j'attends beaucoup de votre patience... *(Doucement :)* Non, je ne crains rien pour moi-même, mais il y a du nouveau — du nouveau que la Cour se doit de considérer. Ma nièce, monsieur, oui, Abigaïl... je crois qu'elle s'est enfuie.

DANFORTH. — Enfuie? Depuis quand?

PARRIS. — Cette nuit-ci est la troisième qu'elle aura passée hors de ma maison. Vous comprenez, monsieur, la première nuit, elle m'avait dit qu'elle voulait la passer chez Mercy Lewis. Le lendemain matin, ne la voyant pas revenir, j'ai envoyé demander à M. Lewis si elle était bien chez lui. Et Mercy lui avait dit qu'elle passerait la nuit chez moi.

DANFORTH. — Elles sont parties toutes les deux?

PARRIS, *avec crainte.* — Oui, monsieur.

DANFORTH, *agité.* — Il faut les faire rechercher. Où peuvent-elles bien être?

PARRIS. — Je ne sais pas. Abigaïl n'a aucune famille.

DANFORTH. — Monsieur Parris, il faut à tout prix les retrouver. Je vais envoyer à leur recherche.

PARRIS. — Excellence je crois qu'elles sont à bord d'un bateau. *(Danforth s'immobilise, frappé de stupeur.)* Ma fille a dit qu'elle les avait entendues parler de bateau la nuit précédente, et hier soir, j'ai découvert qu'on avait forcé mon coffre!

Il pose ses doigts sur ses yeux pour retenir ses larmes.

DANFORTH, *étonné.* — Elle vous a volé?

PARRIS. — Elle a pris trente et une livres. Je n'ai plus un sou...

Il cache sa figure dans ses mains et pleure.

DANFORTH. — Monsieur Parris, vous êtes un homme sans cervelle!

Il arpente la pièce, profondément ennuyé.

PARRIS. — Excellence, j'ai sûrement mérité votre blâme, mais je vous demande de l'oublier un moment et de prendre garde que la fuite de ma nièce, dans les circonstances présentes, a une signification très particulière.

DANFORTH, *inquiet.* — Que voulez-vous dire?

PARRIS. — Abigaïl est une fille d'une rare intelligence. Elle a le don de pénétrer certains sentiments, certains états d'esprit, que nous autres hommes nous démêlons péniblement quand toutefois nous y parvenons. Joignez à cela un sens très sûr de l'opportunité. Vous avez pu l'observer vous-même.

DANFORTH, *d'une voix altérée.* — Non, je n'ai rien observé. C'est maintenant, maintenant seulement que je commence à comprendre.

PARRIS, *doucement.* — Notez qu'Abigaïl connaît admirablement Salem et ses habitants. Vous pouvez être sûr que, si elle a pris la fuite, c'est parce qu'elle avait des raisons sérieuses de se croire en danger dans le pays. Des raisons que nous ne connaissons probablement pas toutes. *(D'un ton pressant :)* Excellence, nous ne pouvons pas continuer à nous aveugler nous-mêmes. Depuis que les nouvelles d'Andover se sont répandues...

DANFORTH. — Nous essayons d'y remédier. Les coupables seront châtiés.

PARRIS. — Je n'en doute pas, monsieur, mais ici, la rumeur parle de rébellion à Andover.

DANFORTH. — Il n'y a pas de rébellion à Andover.

PARRIS. — Je dis ce qui se raconte à Salem. La ville d'Andover a mis la Cour à la porte et ne veut plus entendre parler de sorcellerie. Voilà ce que racontent les gens. D'autre part, le fait que tant de condamnations à mort aient été basées sur les affirmations d'une fille qui a cru bon de prendre la fuite ne manquera pas d'être commentée sévèrement. Et c'est justement aujourd'hui que nous allons pendre Rébecca Nurse et John Proctor, pour ne parler que de ceux-là. A vous parler franchement, monsieur, j'ai peur qu'il y ait ici des émeutes.

HATHORNE. — Des émeutes! Pourquoi? A chaque exécution, je n'ai vu paraître dans la ville que de la satisfaction.

PARRIS. — Juge Hathorne, cette satisfaction, vous l'avez vue briller sur les visages de vos seuls amis, et je crains que même sur ces visages-là, vous ne lisiez désormais que de l'inquiétude. Sans doute n'y avez-vous pas pensé, mais les gens qui doivent être pendus tout à l'heure sont d'une autre espèce que ceux qui l'ont été jusqu'ici. Rébecca Nurse et John

Proctor, en dépit du jugement de la Cour, continuent à jouir de l'estime générale. *(A Danforth :)* Excellence, je vous en ai parlé à maintes reprises, il existe à Salem une faction et les mécontents sont de plus en plus nombreux. Quand on verra Rébecca monter au gibet, l'indignation sera grande, et j'ai peur que la colère se déchaîne contre vous.

HATHORNE. — Excellence, elle est condamnée comme sorcière. La Cour...

DANFORTH, *de la main, imposant silence à Hathorne.* — S'il vous plaît. *(A Parris :)* Selon vous, comment devons-nous agir?

PARRIS. — Excellence, il faut suspendre l'exécution. Le zèle de M. Hale auprès des condamnés autorise maintenant les plus grands espoirs, car s'il ramène à Dieu une seule de ces âmes rebelles, ce retour condamne les autres aux yeux du public et personne ne peut plus nier avec certitude leurs accointances avec le Diable.

DANFORTH, *après réflexion, dit à Cheever.* — Donnez-moi la liste.

Cheever prend la liste dans sa serviette et la lui donne.

PARRIS. — Quand j'ai appelé la congrégation à se réunir pour entendre la lecture de l'acte d'excommunication de John Proctor, ils étaient moins de trente à être venus m'écouter. C'est là un signe certain de mécontentement.

DANFORTH, *étudiant la liste.* — L'exécution ne sera pas retardée.

PARRIS. — Excellence...

DANFORTH. — Tous ces gens sont connus à Salem. On s'attend à les voir pendre tout à l'heure. Remettre l'exécution, c'est avouer trop clairement qu'il y a hésitation de notre part. On dira que nous avons des doutes quant à leur culpabilité ou, ce qui est pire, que nous avons peur de l'opinion publique. Maintenant, dites-moi lequel, selon vous, peut encore être ramené à Dieu. J'irai moi-même lutter avec lui jusqu'à la dernière minute.

Il tend la liste à Parris.

PARRIS. — Vous n'en aurez pas le temps. Le délai est trop court.

DANFORTH. — Je ferai l'impossible. Pour lequel avez-vous le plus d'espoir?

PARRIS, *ne regardant même pas la liste et parlant d'une voix entrecoupée.* — Excellence... un poignard...

DADFORTH. — Que dites-vous?

PARRIS. — Hier soir, quand j'ai ouvert ma porte en quittant ma maison, un poignard est tombé à mes pieds. *(Silence. Danforth digère la nouvelle.)* Vous ne pouvez pas pendre ces gens-là. Je suis en danger. Nous sommes en danger.

Entre le révérend Hale, suivi par Willard. Epuisé, Hale a un visage douloureux.

DANFORTH. — Mes compliments! Révérend Hale, nous sommes heureux de vous voir reprendre votre bon travail.

HALE, *venant à Danforth.* — Vous devez leur accorder votre pardon. Ils ne changeront pas!

DANFORTH, *conciliant.* — Vous vous méprenez, monsieur. Je ne peux pardonner à ceux-ci alors que douze ont déjà été pendus pour le même crime. L'injustice serait criante.

PARRIS, *défaillant.* — Rébecca ne veut pas avouer?

HALE. — Excellence, donnez-moi du temps.

DANFORTH. — Excusez-moi, mais ceux qui n'auront pas confessé leur crime seront pendus tout à l'heure. Tant que je serai là pour faire exécuter la loi de Dieu, il n'y aura pas la moindre faiblesse de ma part. Si vous craignez quelque vengeance contre la Cour et contre vous, rassurez-vous. Je ferai pendre, fussent-ils des milliers, ceux qui oseront s'attaquer à la loi, et un océan de larmes ne ferait pas fondre ma résolution. Avez-vous parlé à tous, monsieur Hale?

HALE. — Oui, à tous, sauf à Proctor qui est enfermé dans le donjon. Et tous sont innocents, tous, sans exception. Il n'y a pas un membre de la Cour qui puisse en douter à présent. Et vous moins que personne, monsieur le Gouverneur!

DANFORTH, *calme.* — Monsieur Hale, il n'est écrit nulle part que les juges soient infaillibles, et il se peut que je me sois trompé. Mais il est écrit dans la loi que les sentences des juges doivent être exécutées. *(A Willard :)* Comment se comporte Proctor?

WILLARD. — Il reste assis, pareil à un grand oiseau à qui on aurait brisé les ailes. Vous ne croiriez pas qu'il est vivant s'il ne prenait quelque nourriture de temps en temps.

DANFORTH, *songeant un moment.* — Et sa femme... Sa femme doit être dans un état de grossesse assez avancé.

WILLARD. — Sûrement, monsieur.

DANFORTH. — Vous, monsieur Parris, qui connaissez cet homme mieux que moi, pensez-vous que la présence de sa femme pourrait l'attendrir?

PARRIS. — C'est possible, monsieur. Je ne l'ai pas vue depuis trois mois. Je ne sais pas ce qu'elle en pense elle-même.

DANFORTH, *à Willard.* — Il est toujours révolté, il n'a pas faibli. Vous a-t-il encore frappé?

WILLARD. — Il ne peut pas, monsieur. A présent, il est enchaîné au mur.

DANFORTH, *réfléchissant.* — Amenez-moi maîtresse Proctor. Ensuite, vous irez le chercher au donjon.

WILLARD. — Oui, monsieur.

Il sort.

HALE. — Excellence, si vous remettez l'exécution d'une semaine et faites savoir à la ville que vous luttez pour obtenir leurs aveux, vous aurez fait preuve non pas de faiblesse, mais de charité chrétienne.

DANFORTH. — Monsieur Hale, Dieu ne m'a pas donné le pouvoir d'accommoder la loi.

HALE, *durement.* — Je ne crois pas que Dieu désire que vous provoquiez la rébellion pour votre seul plaisir de la réprimer.

DANFORTH, *se contenant.* — Vous avez entendu parler de rébellion dans la ville?

HALE. — Excellence, des orphelins errent d'une maison à l'autre. Le bétail abandonné brâme sur les chemins, l'odeur des récoltes pourries empoisonne l'air de Salem, et personne ne sait à quel moment le cri d'une p... peut le conduire à la mort, et vous vous étonnez qu'on parle de rébellion. Vous feriez mieux de vous demander comment ils n'ont pas encore brûlé votre province.

DANFORTH. — Monsieur Hale, avez-vous prêché à Andover, ces temps derniers?

HALE. — Dieu merci, là-bas, ils n'ont pas besoin de moi.

DANFORTH. — Vous me bafouez, monsieur. Pourquoi êtes-vous revenu ici?

HALE. — Pourquoi? C'est simple. Je suis venu faire l'ouvrage du Diable. Je suis venu conseiller à des chrétiens de se révolter contre l'erreur. Il y a du sang sur ma tête. Vous ne voyez pas qu'il y a du sang sur ma tête!

PARRIS. — Chut!

On entend des pas. Tous regardent du côté de la porte. Elisabeth entre, portant aux poignets de lourdes chaînes. Willard, qui l'a amenée, sort.

DANFORTH, *très poli.* — Maîtresse Proctor. *(Elle reste silencieuse.)* J'espère que vous êtes en bonne santé.

ELISABETH. — Je suis encore à cinq mois de ma délivrance.

DANFORTH. — Ne craignez rien, nous n'en avons pas à votre vie. Nous... Monsieur Hale, voulez-vous parler à cette femme?

HALE. — Maîtresse Proctor, votre mari doit être pendu ce matin.

ELISABETH, *tranquillement.* — Je l'ai entendu dire.

HALE. — Vous savez, n'est-ce pas, que je n'ai plus aucune attache avec la Cour? Je suis venu de mon propre gré, maîtresse Proctor, et ce que je veux, c'est sauver la vie de votre mari, car s'il meurt, je compte moi-même au nombre de ses meurtriers. Me comprenez-vous?

ELISABETH. — Que souhaitez-vous de moi?

HALE. — Durant ces trois mois, j'ai cherché s'il existait un moyen chrétien de condamner la damnation. Je me suis demandé, s'il était permis à un ministre de Dieu d'exhorter des innocents à faire un mensonge pour sauver leur vie.

HATHORNE. — Monsieur Hale, il ne s'agit pas ici de faire un mensonge!

HALE. — Si! un mensonge! Ils sont tous innocents! *(A Elisabeth :)* Ne vous trompez pas sur votre devoir comme je me suis trompé sur le mien. Pensez-y bien, c'est au nom de la morale et de la religion que je suis devenu un meurtrier. Ne vous attachez donc pas à des principes si ces principes doivent faire couler le sang. C'est justement une loi trompeuse que celle qui nous conduit au sacrifice. La vie est le plus précieux des dons de Dieu, et rien ne donne le droit à personne de l'ôter à un être. Je vous en prie, femme, insistez pour que votre mari avoue. Laissez-le mentir. Ne tremblez pas devant le jugement de Dieu, car il se peut que Dieu punisse les menteurs, mais Il sera sans miséricorde pour ceux qui auront fait abandon de leur vie par orgueil. Suppliez Proctor de céder. Il n'y a que vous qui puissiez vous faire écouter de lui.

ELISABETH. — Monsieur, je ne suis pas instruite et je ne vois pas très clair dans toutes vos raisons. Pourtant, il me semble qu'en cherchant un accommodement à mi-chemin de l'injustice et de la pitié, vous trahissez la cause des innocents, vous restez dans le camp des meurtriers.

DANFORTH. — Maîtresse Proctor, vous n'avez pas été appelée ici pour discuter. N'y a-t-il donc, dans votre cœur, aucune tendresse d'épouse? John Proctor doit mourir dans un instant. Oui, Proctor, votre mari. Comprenez-vous? *(Elle le regarde en silence.)* Que dites-vous? Etes-vous prête à lutter contre lui? *(Elle reste silencieuse.)* Je vous le dis, femme, si je n'avais pas d'autre preuve de votre culpabilité, vos yeux témoigneraient à eux seuls que votre âme appartient à l'Enfer! Une bête pleurerait devant un si grand malheur! Le Diable a-t-il donc séché en vous toutes les larmes de la pitié? *(Elle reste silencieuse.)* Emmenez-la. Il ne peut servir à rien qu'elle lui parle.

ELISABETH, *doucement.* — Excellence, laissez-moi lui parler.

PARRIS, *avec espoir.* — Vous lutterez contre lui?

Elle paraît hésiter.

DANFORTH. — Allez-vous l'adjurer de confesser son crime?

ELISABETH. — Laissez-moi parler avec lui.

Bruit de pieds dans le couloir. Willard entre avec Proctor qui a les mains enchaînées. Il s'arrête sur le seuil et voit Elisabeth. Devant l'émotion du couple, tous restent silencieux. Enfin Hale va à Danforth.

HALE, *doucement.* — Je vous en prie, laissons-les seuls, Excellence.

DANFORTH, *repoussant Hale avec impatience.* — Monsieur Proctor, vous avez été averti, n'est-ce pas? *(Silence de Proctor, qui regarde Elisabeth.)* L'heure approche, monsieur, parlez à votre femme et que Dieu vous aide à tourner le dos à l'Enfer, sinon vous serez pendu dans un instant.

Proctor, toujours silencieux, regarde Elisabeth.

HALE, *doucement.* — Excellence, laissez...

Danforth sort, suivi par Hathorne, Cheever et Willard.

PARRIS. — Si vous désirez un bol de cidre, monsieur Proctor, je suis sûr... *(Proctor tourne vers lui un œil froid.)* Que Dieu vous garde...

Parris sort. Hale regarde Elisabeth avec des yeux implorants et sort à son tour. Proctor et Elisabeth se prennent les mains et s'asseoient l'un en face de l'autre.

PROCTOR. — L'enfant?

ELISABETH. — Je le sens grandir en moi.

PROCTOR. — Vous avez des nouvelles des garçons?

ELISABETH. — Ils vont bien. Ils sont chez le fils de Rébecca.

PROCTOR. — Vous ne les avez pas vus?

ELISABETH. — Non...

Sur le point de faiblir elle se maîtrise.

PROCTOR. — Vous êtes... vous êtes une merveille, Elisabeth.

ELISABETH. — Vous... avez été... torturé.

PROCTOR. — Oui... *(Un silence.)* Maintenant, ils viennent me chercher pour me conduire au supplice.

ELISABETH. — Je le sais, John.

PROCTOR. — Personne... n'a encore avoué?

ELISABETH. — Si, beaucoup ont avoué.

PROCTOR. — Qui sont-ils?

ELISABETH. — On dit qu'ils sont plus d'un cent. Maîtresse Baillard en est, Isaiah Goodkins aussi... et bien d'autres.

PROCTOR. — Rébecca?

ELISABETH. — Non, pas Rébecca. Elle a déjà un pied dans le ciel. Rien ne peut plus lui faire mal.

PROCTOR. — Et Gilles?

ELISABETH. — Vous n'avez rien su?

PROCTOR. — Là où je suis enfermé, les nouvelles n'entrent pas.

ELISABETH. — Gilles est mort.

PROCTOR. — Quand a-t-il été pendu?

ELISABETH. — Il n'a pas été pendu. C'est qu'il n'a jamais voulu répondre ni par oui ni par non à l'acte d'accusation. De cette façon, ses fils auront sa ferme, c'est la loi — car il ne pouvait pas être condamné comme sorcier s'il ne répondait par oui ou par non à l'accusation portée contre lui.

PROCTOR. — Alors, comment est-il mort?

ELISABETH, *doucement.* — Ils l'ont étouffé sous les pierre, John.

PROCTOR. — Etouffé?

ELISABETH. — De grosses pierres qu'ils mettaient sur sa poitrine jusqu'à ce qu'il réponde oui ou non. *(Elle a un tendre sourire en pensant au vieil homme.)* On dit qu'il n'a prononcé que deux paroles : « Encore une ». Et il est mort.

PROCTOR, *après un silence.* — Encore une.

ELISABETH. — Oui, c'était un homme sans peur que Gilles Corey.

Un silence.

PROCTOR, *dans un grand effort de volonté.* — Elisabeth, j'ai pensé que j'allais leur faire des aveux! *(Un temps :)* Revenir à Dieu, comme ils disent. *(Elisabeth ne réagit pas .)* Que direz-vous, si je le fais?

ELISABETH. — Je ne peux pas vous juger, John.

PROCTOR. — Que voulez-vous que je fasse?

ELISABETH, *après un silence.* — Ce que vous ferez sera bien. *(Après un silence :)* Je souhaite que vous viviez, John, bien sûr.

PROCTOR. — La femme de Gilles? A-t-elle avoué?

ELISABETH. — Elle refuse.

Un silence.

PROCTOR. — Non, ce serait une tromperie, Elisabeth! Un mensonge!

ELISABETH. — Qu'est-ce qui serait...?

PROCTOR. — Je veux dire que ce serait de ma part une tromperie de monter au gibet avec ces honnêtes gens, comme si j'étais moi aussi un véritable saint, alors que j'ai souillé mon âme et mon corps avec une p... Je ne suis pas digne d'aller au martyr! C'est une récompense que je n'ai pas méritée. Il faut que demain, tout à l'heure, chacun puisse dire à Salem : « Proctor est un lâche qui a sauvé sa vie au prix d'un aveu mensonger. »

ELISABETH. — Et pourtant, jusqu'ici, vous n'avez pas voulu avouer. C'est la preuve qu'il y a en vous de la droiture, de la fermeté.

PROCTOR. — C'est la rage qui m'a empêché de parler. Il est dur de faire un mensonge à de tels chiens *(Un silence .)* Je voudrais avoir votre pardon, Elisabeth

ELISABETH. — Ce n'est pas à moi à vous le donner, John.

PROCTOR. — Que ceux qui n'ont jamais menti meurent à présent pour garder la pureté de leur cœur. De ma part, ce serait un mensonge orgueilleux qui ne pourrait aveugler Dieu, ni empêcher la colère de Dieu de souffler sur mes enfants. *(Un silence .)* Que dites-vous?

ELISABETH, *avec un sanglot dans la voix.* — John, à quoi peut-il servir que je vous pardonne? Vous pardonneriez-vous à vous-même? Tout doit se passer dans votre âme, John. Mais vous pouvez en être sûr : quoi que vous fassiez, vous ferez œuvre d'honnête homme. J'ai lu dans mon cœur durant ces trois mois, John. *(Un silence .)* J'ai commis des péchés, moi aussi. Les charmes d'une fille rusée et coquette n'auraient pas tenté un homme tel que vous s'il n'y avait eu d'abord la froideur de votre femme.

PROCTOR, *torturé.* — Assez, assez.

ELISABETH. — Il vaut mieux que vous me connaissiez!

PROCTOR. — Je ne veux rien entendre! Je vous connais.

ELISABETH. — Sachez-le, John, vous prenez mes péchés sur vous!

PROCTOR. — Non, je prends les miens! Les miens!

ELISABETH. — Je me suis vue telle que je suis, si laide, si gauche, qu'aucun amour vrai ne pouvait venir à moi. Et malgré vous, c'était ce que vous pensiez aussi quand je voulais vous dire mon amour, ce triste amour que je n'ai jamais su vous faire sentir. J'étais froide comme une eau froide et j'en ai tant souffert!

Elle tressaille à l'entrée de Hathorne.

HATHORNE. — Où en êtes-vous, Proctor? Vous savez que l'instant est proche.

Proctor se tourne vers Elisabeth. Elle vient à lui comme si elle allait le supplier et sa voix tremble.

ELISABETH. — Faites ce que vous voudrez, mais ne laissez personne être votre juge. Il n'y a pas de plus grand juge sous le ciel que Proctor lui-même! Pardonnez-moi, John, pardonnez-moi. Je n'ai jamais connu de bonté pareille à la vôtre.

Elle cache sa figure dans ses mains et pleure.

PROCTOR, *se détournant d'Elisabeth et regardant Hathorne.* — Je veux sauver ma vie.

HATHORNE. — Vous avez décidé d'avouer?

PROCTOR. — Je veux sauver ma vie.

HATHORNE, *d'un ton religieux.* — Dieu soit loué. C'est une Providence. *(Il court à la porte, il sort, et on l'entend crier :)* Proctor veut avouer! John Proctor! Il veut avouer!...

PROCTOR, *courant à la porte.* — Pourquoi le criez-vous ainsi? *(Il se tourne vers Elisabeth :)* Elisabeth, ce que je suis en train de faire est peut-être mal, dites, Elisabeth!

ELISABETH. — Je ne peux pas vous juger, John. Je ne peux pas.

PROCTOR. — Alors, qui me jugera? *(Joignant les mains :)* Mon Dieu! qu'est-ce donc que John Proctor? *(Il marche comme une bête traquée et à la pensée d'une recherche qu'il sait vaine, la colère l'envahit.)* Je crois être honnête, je le crois, mais je ne suis pas un saint! *(A Elisabeth, avec colère :)* Laissez Rébecca mourir comme une sainte! Ce n'est pas l'affaire d'un débauché tel que moi!

ELISABETH. — Je ne peux pas juger pour vous. Je ne peux pas.

PROCTOR. — Leur diriez-vous un pareil mensonge? Répondez : le leur diriez-vous? *(Elle reste silencieuse.)* Non, vous ne le feriez pas, même si des pinces de fer rouge vous déchiraient la chair! Vous ne le feriez pas. Et moi aussi, je sais que c'est mal. Et pourtant, je le fais! Et je crois bien faire!

Hathorne entre avec Danforth, Cheever, Parris, Hale.

DANFORTH. — Dieu soit loué, Dieu soit loué, vous serez béni au ciel pour ce que vous faites. *(Cheever se hâte vers la table avec la plume,*

l'encre, le papier. Proctor le suit des yeux.) Vous êtes prêt, Cheever?

PROCTOR. — Pourquoi devez-vous écrire cet aveu?

DANFORTH. — Pourquoi? Pour que tout le village le lise, monsieur. Cet acte sera affiché à la porte de l'église! *(A Parris :)* Où est le prévôt?

PARRIS, *courant à la porte.* — Willard! Pressez-vous.

DANFORTH. — Maintenant, monsieur, voulez-vous parler lentement et simplement afin que M. Cheever puisse vous suivre? *(Lui-même parle lentement pour Cheever qui écrit.)* Monsieur Proctor, avez-vous vu le Diable dans votre vie? *(Les mâchoires de Proctor se contractent.)* Hâtez-vous, le soleil monte à l'horizon, la ville attend autour de l'échafaud. Je veux lui apporter la nouvelle. Avez-vous vu le Diable?

PROCTOR. — Je l'ai vu.

DANFORTH. — Et quand il est venu vers vous, que vous a-t-il demandé? *(Proctor reste muet.)* Vous a-t-il ordonné d'accomplir son œuvre sur la terre?

PROCTOR. — Il l'a fait.

DANFORTH. — Et vous vous êtes lié à lui?

Entre Rébecca avec Willard qui la soutient.

RÉBECCA, *son regard s'éclaire en voyant Proctor.* — Oh! John! alors ça va? Toujours solide?

Proctor la regarde fixement.

DANFORTH. — Courage, Proctor. Qu'elle soit témoin de votre retour et peut-être reviendra-t-elle à Dieu, elle aussi. Écoutez-le, maîtresse Nurse. Continuez, monsieur Proctor... Avez-vous accepté de servir le Diable?

RÉBECCA, *étonné.* — Comment, John!

PROCTOR, *entre ses dents, son visage se détournant de Rébecca.* — Je l'ai fait.

PARRIS, *implorant.* — L'entendez-vous, Rébecca? Ne voulez-vous pas ouvrir votre cœur à Dieu?

RÉBECCA, *regardant Proctor.* — Dieu connaît mon cœur et ma vie. Je pense que je suis trop vieille pour me parjurer.

PROCTOR. — Faites-la sortir.

DANFORTH. — Je n'ai plus qu'une question à poser.

PROCTOR. — Emmenez-la!

DANFORTH. — Je désire qu'elle l'entende. Quand le Diable est venu vers vous, qui avez-vous vu avec lui?

PROCTOR. — Je ne souillerai pas d'autre nom que le mien.

HATHORNE. — Proctor, le fait de dissimuler ces noms signifie que vous êtes encore attaché à Satan.

PROCTOR. — J'ai dit ce que je voulais dire et pas plus.

HATHORNE, *à Danforth.* — Ce ne sont pas des aveux, Excellence. S'il était vraiment revenu à Dieu, il serait heureux de donner leurs noms.

HALE. — Excellence, il suffit que M. Proctor ait avoué pour lui-même. Maintenant, qu'il signe son aveu! Qu'il signe!

PARRIS, *à Danforth qui semble réfléchir.* — Je vous en prie, monsieur, c'est assez. Son nom est un des plus respectés du village.

DANFORTH. — C'est bien. Qu'il signe! *(Il prend la confession des mains de Cheever :)* Proctor, venez signer votre nom.

Proctor va vers la table et tandis que Danforth lui tend le papier, il reste immobile, fixant Elisabeth.

CHEEVER, *obséquieux, offre une plume que Proctor ne prend pas.* — La plume, monsieur Proctor.

On entend, venant du couloir, un bruit de pas et des prières dites à voix basse par plusieurs personnes.

PROCTOR. — Et si je ne signe pas?

DANFORTH. — Vous moquez-vous de moi? Sans votre signature, monsieur Proctor, il n'y a pas de confession.

Respirant très fort, Proctor pose alors le papier et signe.

PARRIS. — Dieu soit loué.

Danforth s'avance pour prendre le papier, mais Proctor, d'un mouvement prompt, s'en saisit. Une sourde terreur en même temps qu'une violente colère montent en lui.

DANFORTH, *perplexe, tend poliment la main.* — Monsieur Proctor, je dois avoir votre confession.

PROCTOR. — Non, non, j'ai signé. Vous m'avez vu signer. Vous n'avez pas besoin de ce papier.

PARRIS. — Proctor, le village doit avoir une preuve de votre...

PROCTOR. — Allez au diable avec votre village. J'ai avoué à Dieu et Dieu a vu mon nom là-dessus. C'est suffisant.

DANFORTH. — Non, monsieur, non. Il nous faut cet aveu signé.

PROCTOR. — Vous êtes venu, dites-vous, pour sauver mon âme. C'est fait, j'ai avoué. Ne me demandez plus rien.

DANFORTH. — Mais encore une fois, votre aveu n'a de valeur que revêtu de votre signature.

PROCTOR. — Dieu n'a pas besoin de voir mon nom affiché dans l'église. Dieu le voit, ce nom. Il sait combien mes péchés sont noirs.

DANFORTH. — Monsieur Proctor, finissons-en.

PROCTOR. — Vous ne vous servirez pas de moi. Je ne suis pas Sarah Good ou Tituba. Je suis John Proctor. Non, vous ne vous servirez pas de moi. Mon salut ne l'exige pas.

DANFORTH, — Donnez-moi ce papier.

PROCTOR. — J'ai trois enfants. Comment voulez-vous que je leur demande d'être des hommes s'ils savent que j'ai vendu mes amis?

DANFORTH. — Mais vous n'avez pas vendu vos amis.

PROCTOR. — Vous ne me tromperez pas. Si ce papier est affiché dans l'église, je les salirai et le jour même où ils seront pendus.

DANFORTH. — Monsieur Proctor, je dois avoir une preuve légale de votre contrition.

PROCTOR. — Vous êtes à vous seul la Cour suprême. Votre parole suffit, non? Dites-leur que j'ai avoué, dites-leur que John Proctor s'est agenouillé et a pleuré comme une femme, dites ce que vous voudrez, mais quant à mon nom...

DANFORTH, *agacé.* — C'est pourtant la même chose : que je dise que vous l'avez fait ou que votre signature l'atteste?

PROCTOR. — Non, ce n'est pas la même chose. Ce que disent les autres et ce que je signe, ça fait deux.

DANFORTH. — Voulez-vous dire que vous

allez renier votre confession dès que vous serez libre?

PROCTOR. — Je n'ai pas l'intention de renier quoi que ce soit.

DANFORTH. — Veuillez vous expliquer plus clairement, monsieur Proctor. Pourquoi ne voulez-vous pas...

PROCTOR, *dans un cri.* — Parce que c'est mon nom. Parce que je n'en aurai pas d'autre dans la vie. Parce que je mens et que je signe des mensonges. Parce que je ne suis pas digne de la poussière qu'ont soulevé les pieds de ceux qui sont pendus. Comment pourrais-je vivre sans mon nom? Je vous ai donné mon âme, laissez-moi mon nom.

DANFORTH, *montrant la confession dans la main de Proctor.* — Est-ce ceci que vous appelez un mensonge? Si s'en est un, je n'en veux pas. Que dites-vous? Les mensonges ne sont pas mon affaire, monsieur. *(Proctor ne bouge pas.)* Donnez-moi votre loyale confession, sinon je ne peux pas vous soustraire à la potence. *(Proctor ne dit rien.)* Alors, monsieur?

Proctor déchire le papier et le froisse. Il pleure de rage, mais se tient très droit.

DANFORTH. — Soit. Vous serez pendu.

PARRIS, *comme si le papier déchiré était sa vie.* — Proctor, Proctor.

HALE. — Prenez garde, Proctor, c'est l'orgueil qui vous fait courir à la mort.

PROCTOR. — Non, monsieur Hale. C'est en moi quelque chose de bon et de clair qui m'apparaît tout à coup et que je veux préserver.

Elisabeth se précipite vers lui et pleure sur sa main.

HALE. — Proctor, vous ne pouvez plus mourir maintenant que cette affaire de sorcellerie touche à sa fin.

HATHORNE. — Monsieur Hale, rien ne dit qu'elle touche à sa fin. Nous avons encore beaucoup à faire.

HALE. — Je ne prétends pas que le zèle des juges se soit ralenti, monsieur Hathorne. Je dis que la patience des honnêtes gens est à bout et vous en avez eu la preuve à Andover.

HATHORNE. — Il est faux qu'Andover se soit rebellé.

HALE. — Cette semaine, il y a eu des bagarres à Andover. Aussi vrai qu'Abigaïl Williams et Mercy Lewis ont pris la fuite il y a trois jours.

ELISABETH. — Elles ont pris la fuite...

DANFORTH. — M. Hale, c'est en tant que pasteur que vous êtes ici. Vous n'avez pas le droit d'informer les prisonniers des événements du dehors.

PROCTOR, *à Danforth.* — Ainsi, vous êtes perdus. Et moi qui ai failli vous donner ma signature au moment où Dieu ouvre les yeux des fermiers d'Andover. Femme, remercions Dieu...

DANFORTH. — Emmenez-le...

RÉBECCA. — Remercions Dieu.

ELISABETH, *dans un sanglot.* — Remercions Dieu.

PROCTOR, *embrassant Elisabeth.* — Ne leur donnez pas de larmes. Ne leur faites pas ce plaisir. Montrez-leur maintenant votre honneur et la fermeté de votre cœur.

ELISABETH. — Oui, John.

DADFORTH. — Allons.

Il prend la tête du cortège. Willard entraîne Proctor qui s'arrête devant Rébecca et lui prend le bras pour l'aider à marcher.

RÉBECCA. — Merci, John. Je n'ai rien pris ce matin.

WILLARD, *à Proctor.* — Allons...

Willard les escorte tandis que Hathorne et Cheever ferment la marche. Immobile, Elisabeth regarde la porte maintenant vide.

PARRIS, *affolé.* — Allez-y, maîtresse Proctor, courez... Il est encore temps.

Roulement de tambour. Parris tressaille, Elisabeth se traîne à la fenêtre.

PARRIS. — Rejoignez-le... *(Il se précipite à la porte.)* Proctor... Proctor...

Nouveau roulement de tambour.

HALE, *à Elisabeth.* — Priez pour lui, puisque vous n'avez pas lutté pour lui.

ELISABETH, *près de s'effondrer, se cramponne aux barreaux.* — Son honnêteté, il l'a maintenant gagnée. Dieu m'a empêché de la lui prendre.

Roulement final.

RIDEAU

Proctor Hale Elisabeth

Corey Danforth Hale Parris

6 HALE. — *Le nom de votre femme est... mentionné au tribunal!* (ACTE II.)

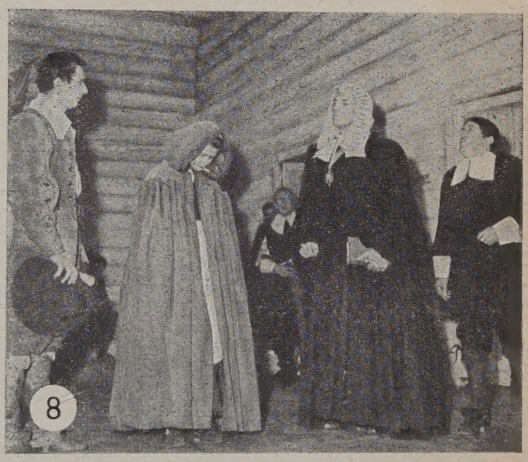
7 DANFORTH. — *Seul, votre grand âge empêche que je vous fasse arrêter!* (ACTE III.)

8 PROCTOR. — *Elle n'a jamais vu d'esprit, monsieur!* (ACTE III.)

9 PARRIS. — *Excellence, écoutez-moi, c'est une Providence...* (ACTE IV.)

10 ÉLISABETH. — *Faites ce que vous voudrez, mais ne laissez personne être votre juge.* (ACTE IV.)

(Photographies France-Illustration, *Roger Boulet.)*



Proctor Mary Waren Danforth Parris

Parris Danforth Hathorne

Proctor Elisabeth

"LES SORCIÈRES DE SALEM"

DEVANT LA CRITIQUE

Voilà bien un des plus beaux spectacles qui aient été montés à Paris. Tout concourt à sa réussite.

La pièce, qui est originale et vigoureusement menée, a une signification : d'abord dans le cadre de l'intrigue, ensuite du point de vue de l'actualité, enfin sur un plan permanent.

Cette pièce est admirablement mise en scène par un homme qui connaît à fond toutes les ressources de son métier, qui possède un goût sûr, qui sait imprimer un mouvement infaillible et choisir les comédiens, qui les tue de travail, mais sait exactement ce qu'il veut, l'exprime, l'obtient, et se dépense lui-même sans compter afin de les faire jouer aussi bien et même mieux qu'ils ne le peuvent.

Donc, grâce à M. Raymond Rouleau, cette pièce est interprétée de façon magistrale dans une parfaite harmonie de décors et de costumes. Le coup d'œil qu'offrent ces décors et ces costumes, fondus dans un accord permanent de couleurs et de lignes, nous plonge dans un bonheur constant. Mme Lila de Nobili a choisi de travailler dans une gamme de blanc, de noir et de sépia, qui laisse leur pleine valeur à quelques rares taches de couleur et aux grandes nappes de clarté, aux larges coulées de lumière administrées avec art sur le décor et les personnages de ses tableaux. Car ce sont de véritables tableaux qui vivent ici, et, à leur vue, il est impossible de ne pas évoquer les toiles de Georges de La Tour et de Le Nain.

Les meilleurs comédiens de cette troupe merveilleusement entraînée où chacun se dépasse se nomment Yves Montand, sobre, dramatique, qui se révèle presque comme un tragédien, et qui ne joue absolument pas la vedette. Lui aussi s'est fondu dans la masse. Simone Signoret, remarquable de dignité. Pierre Mondy, jusqu'à présent étonnant comique, et soudain devenu bon acteur dans un pathétique éloigné de toute emphase. La jeune femme de couleur qui a nom miss Darling et qui, au cours d'une seule scène, a lancé des cris d'une force, d'une violence qui faisait froid dans le dos. Enfin, Nicole Courcel dans l'avenir théâtral et cinématographique de laquelle j'ai toujours cru, et qui s'affirme ici comme une artiste d'une incontestable autorité. Mlle Courcel domine.

Jean-Jacques Gautier,
dans *le Figaro*.

Ce n'est point par paresse que je recopie, sans y rien changer, le résumé de la pièce que présente le Théâtre Sarah Bernhardt. Mais simplement parce que ce texte est de la main de M. Marcel Aymé, que l'on y retrouve la clarté, la concision et la fidélité dont il fait preuve en tant qu'adaptateur et qu'enfin il est impossible de mieux indiquer le thème des *Sorcières de Salem* dont l'auteur est, nul ne l'ignore, l'Américain Arthur Miller auquel nous devons déjà *Ils étaient tous mes fils* et *la Mort d'un commis-voyageur*.

Ce sujet, le voici.

« Le titre original de la pièce est " The Crucible ", qui signifie littéralement « Le Creuset ». Il ne s'agit pas d'une fiction, mais de la relation théâtrale par Arthur Miller d'une affaire de sorcellerie qui se déroule dans une bourgade puritaine d'Amérique en 1690. Les situations, les péripéties et les personnages eux-mêmes appartiennent à l'Histoire. L'auteur a puisé ses renseignements dans les archives du procès auquel donna lieu cette extraordinaire machination.

« Ayant surpris les relations coupables qu'entretenait son mari avec la servante Abigaïl Williams, Elisabeth Proctor chasse la jeune fille. Orpheline, Abigaïl trouve asile chez son oncle le pasteur de Salem et, dans l'espoir de se venger d'Elisabeth, se livre en compagnie de jeunes filles de son âge à des pratiques de sorcellerie dont le bruit commence à se répandre dans le pays. A cette époque, en effet, la sorcellerie était aussi mal vue de l'Etat que de la religion.

« Exposée au risque d'être pendue, Abigaïl feint d'être elle-même la victime du prétendu commerce qu'entretiendraient avec le diable certaines femmes de Salem. Le fanatisme d'une partie de la population a préparé un terrain propice à ses mensonges et, avec l'aide intéressée de son oncle le pasteur, avec le concours des jeunes filles compromises en sa compagnie, elle obtient immédiatement la confiance des autorités civiles et religieuses.

« Un tribunal est constitué à Salem. D'éminents juges venus de Boston y écoutent gravement les accusations proférées par un chœur de jeunes filles qu'Abigaïl tient solidement en main et ces hauts magistrats envoient les gens à la potence avec l'allégresse que procure la certitude de servir la cause de Dieu. Abigaïl tient sa vengeance et fait arrêter Elisabeth Proctor que le tribunal condamne à être pendue. Pour sauver sa femme et délivrer le pays des fureurs du tribunal, Proctor essaie de perdre Abigaïl dans l'esprit des juges en s'accusant lui-même d'avoir péché avec elle, mais l'astuce de la petite meneuse de jeu l'emporte sur la vérité, et c'est lui qui est arrêté. Du moins son sacrifice n'aura-t-il pas été inutile puisqu'il contribuera au revirement qui commence à s'opérer dans l'opinion des habitants de Salem. »

On le voit — et les plus myopes le déceleront aisément — le problème traité, avec vigueur et netteté par Arthur Miller, dépasse singulièrement l'épisode historique choisi à titre exemplaire, c'est exactement le problème qui est au cœur de notre époque. Celui de l'intolérance.

Et il suffit de remplacer le fanatisme religieux de ces protestants étroits et rigoristes du XVII^e^ siècle par le fanatisme politique, pour donner un nom et un visage à ces sorcières.

Ceux que Miller condamne ici ce sont tous ceux qui posent en dogme que la seule vérité est celle qu'ils détiennent et qui, au nom de ce principe et pour l'établissement d'un hypothétique bonheur, déclarent coupables et hérétiques leurs ennemis et les envoient au bûcher, au billot ou à la chaise électrique. Les partisans qui viennent à Salem mettre la justice au service de leurs doctrines, nous les avons reconnus : ils portent les emblèmes du fascisme, du communisme, du racisme. Et ce procès truqué, ces aveux que l'on arrache à l'innocent, cette signature extorquée au condamné pour la justification des juges, nous l'avons déjà vu à Berlin, à Prague, à Moscou.

Max Favalelli,
dans *Paris-presse*.

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 2e trim. 1955, n° 80 P.